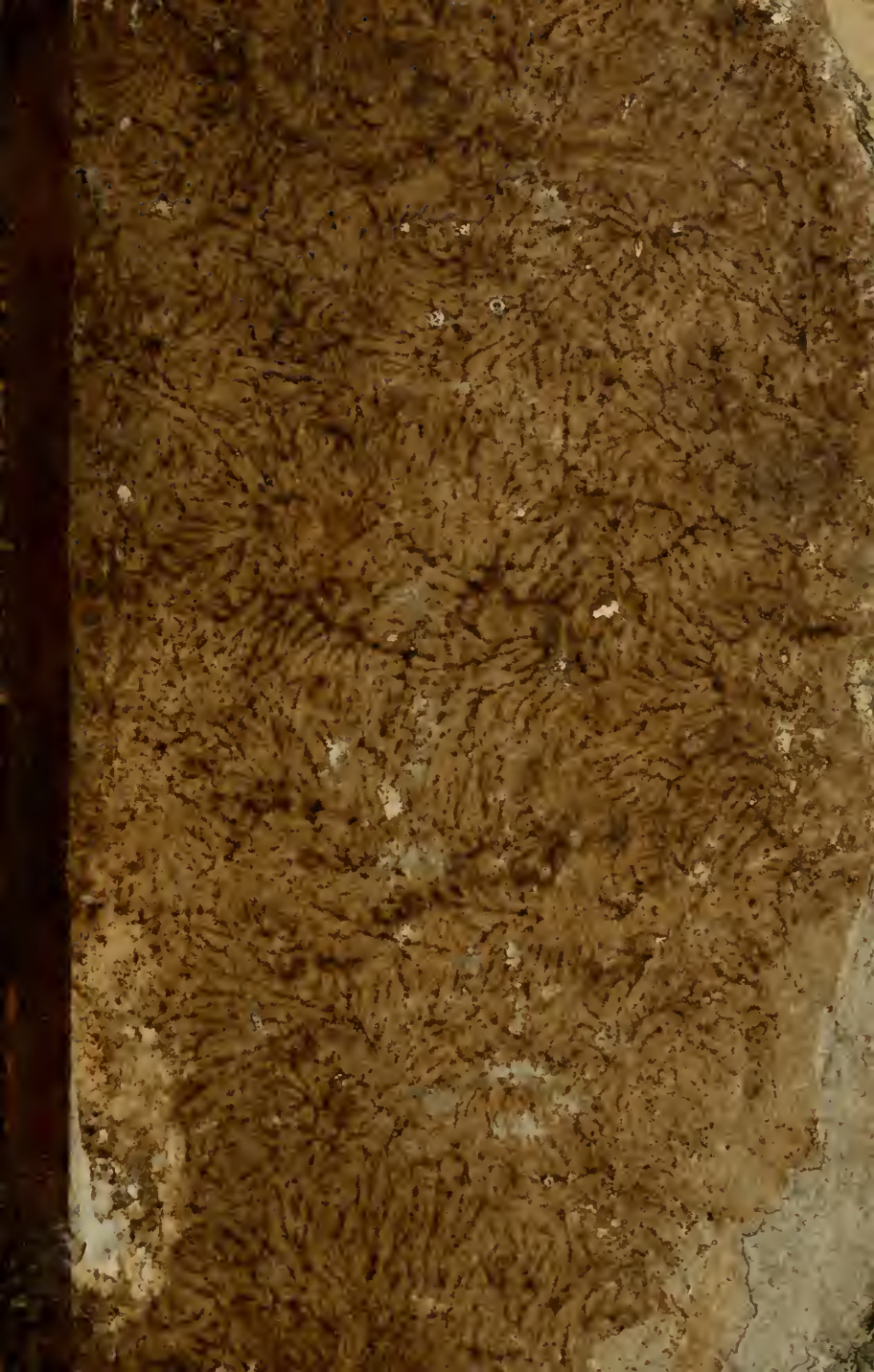

Pf

Desbois
005
Smes

(P)

affrication d'un lecteur de l'époque : "in fine" →

La scène historique à p. 233 est précédée d'un récit historique (Ms. manuscrit)

DC
133.3
A2
1837

UNE SOIRÉE

CHEZ

MADAME GEOFFRIN.

LAGNY. Imprimerie d'A. Le Boyer et Comp.

UNE SOIRÉE

CHEZ

Mme GEOFFRIN

[Scène historique]

PAR

LA DUCHESSE D'ABRANTÈS.

CABINET DE LECTURE
Librairie ancienne et moderne
E. DESBOIS & FILS
Rue Huquerie, 70 - BORDEAUX

PARIS.

LIBRAIRIE DE DUMONT,

88, PALAIS-ROYAL, AU SALON LITTÉRAIRE.

—

1837.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/unesoirechezmm00abra

MADAME RÉCAMIER.

Vous avez toutes les vertus de madame Geoffrin, mais elle n'eut pas toutes les vôtres, ni votre beauté d'ange; ni le cœur si parfait, consolation des affligés, bonheur de vos amis; toutefois elle tient assez de vous pour que je la place sous votre protection. Agréez-là et soyez sa patronne.

LA DUCHESSE D'ABRANTÈS.

Madame Geoffrin (1)

ET LES HOMMES DU XVIIIe SIÈCLE.

Le nom de madame Geoffrin rappelle une époque qui nous est encore assez familière, pour que nous trouvions du plaisir à nous entretenir, non-seulement des personnages les

(1) Marie-Thérèse Rodet, née à Paris le 2 juin 1699. Son père était valet de chambre de madame la Dauphine.

plus remarquables de ce temps, mais bien aussi de madame Geoffrin elle-même. Nous connaissons et son caractère et ses goûts, ses habitudes sociales, sa vie privée enfin, ainsi qu'une foule de détails ayant rapport aux amis qui formaient son cercle habituel. — Nous sommes toutefois les derniers dépositaires de cette tradition conservée au milieu de tant d'orages, et léguée par nos mères comme un souvenir de *leur causerie*, que comme des faits historiques oralement conservés. — Il n'est pas un de vous qui n'ait entendu raconter à quelque vieil ami de la famille comment madame Geoffrin était toujours habillée. Nous savons même nous autres femmes comment sa robe était faite, quelle tournure avaient son petit bonnet et sa petite coiffe noire se rattachant sous le menton. — Nous savons que madame Geoffrin prit avant l'âge de trente ans les couleurs de la vieillesse; jamais, à

compter de cette époque, on ne lui vit une robe de couleur gaie et même d'une étoffe légère; tout dans sa mise annonçait la femme d'un âge mûr, et cependant elle n'avait pas trente ans!... — Cette bizarrerie est un des côtés les plus remarquables de son caractère. — J'ai voulu aller au-devant d'une époque toujours difficile, répondait-elle à quelqu'une qui lui parlait avec surprise de l'austérité de son costume; j'ai voulu me faire vieille de bonne heure. Quand la vieillesse viendra véritablement, elle me trouvera toute prête. —

Il faut dire ici qu'elle n'était pas jolie. Cette remarque est nécessaire.

Je n'ai pu connaître madame Geoffrin par moi-même; mais j'ai passé mon enfance et ma jeunesse avec les personnes qui ont pu le mieux la connaître, et me l'ont racontée, si je me puis me servir de ce mot: Mme de Montisson, l'abbé de Lille, M. Suand, M. De-

vaisnes, surtout, M. de Vaisnes qui racontait si admirablement, et rendait visibles et nouvelles les choses loin de nous et que nous n'aurions jamais connues sans lui. Que de fois j'ai oublié l'heure qui devait me voir arriver au bal, pour écouter M. de Vaisnes!.. (1) les soirées de M. et de madame Suand étaient également bonnes pour une personne curieuse des temps passés. Que de souvenirs j'ai puisés à ces sources doublement précieuses par leur sûreté de vérité et le charme de la diction des conteurs... C'est par eux que j'ai reçu les impressions qui me guident encore en traçant les portraits des amis de madame Geoffrin et des nombreux personnages qui garnissent cette galerie du dix-huitième siècle.— J'ai appris, par les gens

(1) N. de Vaisnes était conseiller d'État sous le consulat et l'empire; l'empereur l'aimait beaucoup ainsi que l'impératrice Joséphine.— M. de Vaisnes, quoique âgé de plus de 60 ans, fut aimé passionnément de madame Cottin.

eux-mêmes qui avaient vécu avec eux, comment Fontenelle et madame Geoffrin se querellaient tout en s'aimant. Comment celle-ci fut appelée *Lecorne* par son ami. — Comment d'Alembert était gai comme un échappé de sa classe, lorsque vers le soir, après avoir été courbe tout le jour sur des calculs algébriques, il sortait de chez sa vitrière pour courir chez mademoiselle de Lespinasse ou chez madame Geoffrin. C'est ainsi que j'ai connu Marmontel, plus encore que par ses propres mémoires. C'est dans ces conversations remplies d'intérêt et avidement recueillies de ma part, que j'ai trouvé les matériaux de la plupart de mes mémoires, et ma reconnaissance aussi à le publier.

Il est surtout un ami parmi tous ceux que j'aime à placer dans le souvenir de mon cœur, qui fut pour moi plus qu'un père, plus qu'un frère, car il guida mon jeune esprit dans les

routes dangereuses d'une époque où la raison s'était voilé le front et où sa voix ne résonnait plus. C'était le moment où les novateurs donnaient carrière à leur verve, et où le torrent littéraire, sans digue, sans barrière, ravageait tout et produisait peu. Mon ami crut voir en moi quelque peu de bien qu'il serait fâcheux de voir s'engloutir dans le gouffre qui attirait à lui tant de jeunes intelligences, sans les rendre ensuite ni au jour ni à la vie. — Cet ami me dirigea, m'indiqua mes lectures, causa beaucoup avec moi, et me donna alors une habitude de bonne nourriture qui, depuis, m'a rendue bien difficile et bien friande de ce qui est bon.

Cet ami est M. Lageard de Cherval. Sa noble naissance, sa position sociale l'avaient jadis placé aux premiers rangs de ce monde élégant qu'il faut voir de près pour le bien juger. Intimement admis dans les premières maisons

de Paris, non-seulement comme connaissance, mais comme parent, M. de Cherval vécut tout à la fois, en sortant de ses études, de la double vie littéraire et de cour, qui alors était celle dont existait une partie de la France. Mais tous ceux qui en avaient la volonté n'y pouvaient parvenir. Les alimens étaient souvent d'une nature trop forte pour ces personnages débiles qui reculaient devant ce qu'ils désiraient, et bien souvent étaient forcés d'y renoncer, ou bien prenaient alors une nourriture contraire à leur nature, qui ne produisait qu'un mauvais résultat.

Mais M. de Cherval n'était pas de cette portion de malheureux destinés à passer à côté du savoir, tout en le cherchant. Admis dans l'intimité de la duchesse de Brancas, dont l'esprit charmant et gracieux servait de type à tout ce qui entrait dans le monde, M. de Cherval profita d'abord de ce qu'il y trouvait de

bien comme homme du monde, ce que nous pouvons encore apprécier aujourd'hui, en admirant en lui la grâce et le bon goût de ses manières, et il a pourtant quatre-vingt-trois ans ! — Mais il fit mieux, il vit de près, et aussi intimement que le lui permit son âge de jeune homme, d'Alembert, Marmontel, Cerutti et tous ces esprits supérieurs qui ont formé les bases de l'école philosophique; mais il sut se garantir de leurs erreurs, et ne puisa à cette source que ce qu'il devait y trouver de salutaire pour son esprit.

Jamais conversation ne fut plus attachante, plus palpitante d'intérêt, soit qu'il décrivît les mœurs de son temps, soit qu'il en racontât les fabuleuses aventures. — On connaît la duchesse de Luxembourg, la duchesse de Grammont, madame du Deffant, madame la duchesse de Brancas surtout, et la charmante duchesse de Mailly, mademoiselle de Périgord, celle

que Marie-Antoinnette aimait de cœur et qu'elle appelait *ma grande*.

Je causais encore hier de toutes ces personnes avec M. de Cherval. — Il me semblait que je venais de les voir et de les entendre.

Un autre homme de ma société intime m'a bien révélé aussi des mystères de la même époque. C'était M. de Sainte-Foix. Quelle source inépuisable d'histoires de toutes les sortes ! car il en avait pour tous les goûts. M. de Sainte-Foix avait vu Voltaire, Rousseau, Diderot, le baron d'Holbach ; il avait particulièrement vécu dans cette dernière société surtout, et avec d'Alembert et Helvétius ; il avait contribué pour sa part à la mystification faite par Diderot et plusieurs autres au baron d'Holbach, lorsqu'on lui donna pour véritable le conte d'un livre de Diderot assez mauvais pour n'être pas avoué, tandis que rien n'en était vrai. M. de Sainte-Foix possédait

au plus haut degré le talent de bien conter; et je n'ai même vu ce talent qu'à lui à ce point de supériorité.

Un autre homme, mais bien moins aimable, était M. de la Vaupalière. Celui-ci savait beaucoup, mais parlait peu, attendu qu'il mangeait et jouait toujours. Mais quand on se résignait à le feuilleter comme un livre, on était stupéfait de tout ce qu'on y trouvait comme faits et comme aventures vraiment curieuses. —

C'est à l'aide de tous ces souvenirs, transmis par des témoins occulaires, que j'entreprends de retracer une époque dont au reste aujourd'hui la mode et le mauvais goût veulent nous rapprocher par le moins beau et le moins gracieux côté.

Parmi les personnes remarquables de ce temps, de 1730 à 1780, madame Geoffrin est sans doute une des plus dignes d'attention.

C'est un type à étudier que cette femme qui, n'étant ni noble ni belle, ni excessivement riche (puisqu'elle n'avait que 40,000 livres de rentes), dont l'esprit n'avait pas même cette transcendance qui impose et proclame un nom, fut cependant connue comme l'étaient alors les personnages les plus distingués de cette époque... Il y a, dans cette renommée sans spécialité, un caprice du sort amusant à étudier. L'époque où vivait madame Geoffrin avait elle-même un tour original... Les formes de la société n'étaient, de son temps, ni ce qu'elles avaient été, ni ce qu'elles furent depuis. La révocation de l'édit de Nantes avait glacé tous les esprits de la vieille cour de Louis XIV... On n'écrivait plus, car on craignait les censeurs royaux; mais on s'agitait, parce que jamais une cour n'est plus intrigante que lorsqu'elle est stationnaire.

Les femmes s'éloignèrent de ces cabales et

de ces intrigues, que le libelle intitulé *l'Ombre de Scarron* fait au reste assez bien connaître... Parmi les femmes de la haute société, beaucoup cultivaient les lettres et les aimaient; quelques-unes avaient même un nom littéraire; mais comme on était craintif, elles prirent un vol moins haut qu'elles ne l'auraient peut-être fait dix ans plus tôt... Elles se contentèrent de protéger les lettres, sans les cultiver elles-mêmes... et dès-lors il n'y eut plus que des exceptions, et même assez grandes. Mais, comme parmi ces femmes beaucoup étaient de grandes dames, riches, jolies et parfaitement agréables, ce fut alors que commencèrent à se former les sociétés particulères... Les femmes de qualité ne sortaient que rarement. Elles ne couraient point comme aujourd'hui sans plaisir et sans but et simplement pour tuer le temps qu'elles appellent l'*ennemi*. On était sûr jadis de les trouver chez

elles... Elles causaient et conversaient *essentiellement*, comme le disait madame de Caylus... Les plus galantes elles-mêmes ne se prenaient qu'à la conversation, et y conservaient toujours un ton de dignité qui n'est pas si déplacé qu'on le pense. Ce fut alors que se formèrent les *coteries*, mais qui étaient réellement des *coteries*. On y causait... Et, ce qu'on ne croira peut-être pas aujourd'hui, on se querellait, et on savait se quereller et oublier les querelles... La hideuse licence de mœurs de la régence, après la mort ds Louis XIV, ne porta point atteinte, lors de la réaction naturelle des esprits, comprimés par une dévotion tracassière, à ces lois du monde que le besoin de la sociabilité nous avait fait adopter... Telle était la force de ces lois, que les mœurs, d'ailleurs si corrompues, n'étendirent pas leur mauvais renom jusqu'à ces lois... elles n'avaient pas encore fait ce dernier pas de dé-

clinaison... Il appartenait à notre temps de le faire... Une femme offrait un appartement à un savant, à un ami, et le venin de la critique respectait l'hospitalité de l'amitié..... La science, si elle n'était qu'un prétexte, en était du moins un plausible... Comme on connaissait ceux avec qui l'on vivait, et qu'on vivait long-temps, on connaissait le cœur humain... On ne s'éloignait pas mutuellement, on vieillissait ensemble. On avait une amie, on ne la quittait pas. Les visites de l'amitié ou de l'esprit étaient aussi réglées que la pendule, et on avait des habitudes qui devenaient douces.

Mais pour suivre cette vie que je viens de dépeindre, il fallait plusieurs conditions indispensables. Les premières étaient une condition dans le monde, soit par la naissance, soit par la fortune... La haute société connaissait seule de ces lois *sociables* et *sociales* qui

réunissaient comme en une grande famille tout ce qui avait quelque agrément, tout ce qui savait vivre enfin... Aujourd'hui toutes les classes sont confondues; aucune spécialité n'est au-dessus d'une autre, c'est le hasard, le caprice du moment qui décident... C'est la mode qui donne une célébrité ou une position momentanée, et c'est de même le caprice qui vous en fait descendre...

Je n'ai pas besoin d'observer qu'à tout il y a des exceptions.

Ce qui rend madame Geoffrin une personne extraordinaire, c'est qu'elle vint dans ce même temps que je viens de signaler... et que, sans aucune des qualités rigoureusement exigées par ce tribunal du monde qui jugeait alors sans appel, elle conquit, par le seul fait d'une volonté ordinaire, mais soutenue, un nom qui est devenu célèbre et une position de premier rang.

Madame Geoffrin était fille d'un nommé Rodet, valet de chambre de madame la Dauphine. Elle nacquit 1699. Elle avait donc vu Louis XIV et sa vieille cour! madame de Maintenon dans toute la pompe de son humilité!... et ses souvenirs de jeune fille firent sans doute souvent le charme de ses réunions intimes... Elle avait vu la cour de Sceaux; cette duchesse du Maine, si fantasque et si célèbre, dont la renommée fut à la fois causée par ses ridicules et ses agrémens!... Cette femme qu'on voulait aimer et admirer et dont on ne pouvait que se moquer!...

Madame Geoffrin fut veuve de bonne heure; dès qu'elle fut maîtresse d'elle-même, sa maison devint le rendez-vous des artistes les plus distingués, des étrangers de marque; et bientôt, des souverains eux-mêmes, lièrent avec elle une correspondance qu'elle ne cherchait pas.

« Maman, lui écrivait Stanislas Poniatowski (1), votre fils est roi !... Venez voir votre enfant ! »

Elle y fut... En passant par Vienne pour se rendre à Varsovie, elle rencontra dans les jardins de Schœnbrunn l'empereur d'Allemagne et l'impératrice Marie-Thérèse...

— Voulez-vous me permettre de vous présenter mes filles, madame? lui dit l'impératrice en faisant arrêter sa voiture....

Et le nom de Marie Thérèse double le prix d'une telle distinction.

Arrivée à Varsovie, elle y trouva un appartement parfaitement semblable à celui qu'elle occupait à Paris, et passa dans un continuel enchantement tout le temps de son séjour en Pologne.

Lorsqu'on cherche les causes d'un tel em-

(1) Celui qui fut roi de Pologne, le favori de Catherine II. Il avait connu madame Geoffrin lorsqu'il vint à Paris, avant son élection.

pressement et qu'on ne le trouve ni dans la fortune, ni dans la naissance, ni dans le rang... il est naturel de se demander par quelle route, une femme était arrivée à un but vers lequel rien ne semblait devoir la conduire... C'est qu'elle était bonne.

Une qualité qui la distinguait encore, était le mérite d'avoir un caractère à elle, mérite si rare dans le monde. Elle osa être heureuse à sa manière..... Par un contraste assez bizarre elle avait un esprit sage, uni à une grande vivacité de caractère, et beaucoup de sensibilité de cœur. Elle était bienfaisante par penchant et non par calcul; elle faisait du du bien parce que de soulager un être souffrant la soulageait elle-même... Cette bonté, jointe à une brusquerie dont elle ne pouvait se défendre, lui donnait, dit Thomas, une originalité piquante, et une sorte d'impatience de se montrer qui était involontaire. Par une suite

de la même vivacité, sa sensibilité se montrait quelquefois sous des formes brusques, qui ne faisaient que la rendre plus aimable; elle prétendait qu'elle s'était fait un état dans le monde; celui de *grondeuse*. Sa principale manie était surtout d'empêcher ses amis de faire des livres.

Elle avait beaucoup de mots heureux qu'elle plaçait, non pas adroitement, car elle était trop naturelle pour être adroite, mais toujours heureusement. Elle était fort ignorante; mais elle parlait si bien des choses qu'elle ne savait pas, m'a dit quelqu'un qui l'a beaucoup connue, qu'on ne désirait pas qu'elle les sût mieux. Aussi disait-on d'elle comme de sa grand'-mère, qu'elle citait à tout propos, *que jamais son esprit ne l'avait abandonnée au besoin...*

Elle s'occupait beaucoup des arts... Mais elle le faisait comme toutes les femmes devraient le faire... Pour les aimer et non pour les juger... Elle ne croyait pas qu'excepté en

littérature, les connaissances des femmes dussent s'élever au de-là des besoins de leur nature naturellement faible... Elle avait raison, non-seulement pour son temps, où l'éducation différait totalement de celle de notre époque... mais pour celui-ci, où les femmes ne trouvent dans la poursuite de la science que déception, douleur, et souvent ruine de leur propre intelligence consumée par son propre feu!

On parlait un jour du poète anglais Glover devant madame Geoffrin... Il était, disait-on, pesant et lourd, et sans nulle politesse... Tandis que le comte Algarotti, homme du monde, était d'une figure agréable et du meilleur ton...

Je ne lirai probablement jamais aucun de leurs ouvrages, dit madame Geoffrin, mais je suis bien tentée de croire que ce sont ceux du comte Algarotti qui sont les meilleurs...

Voilà bien un jugement de femme! dit Fontenelle.

Eh! sans doute, reprit madame Geoffrin, je dois juger comme une femme, puisque je suis une femme, et non pas une Licorne!...

C'est de là que lui vint le nom *de Licorne*, que Fontenelle lui donna toujours depuis.

Elle répondait un jour à un billet critique qu'on lui avait écrit sur le poème des saisons :

« Il faut avoir bien vu, bien connu, et bien senti les beautés d'un ouvrage pour se justifier à soi-même la liberté d'en dire les défauts. Je suis pressée de jouir, je ne le suis pas de détruire. La critique n'est bien souvent qu'une destruction, et n'est presque jamais une instruction. Voir les beautés d'un objet est une jouissance, le critiquer noie notre âme dans l'amertume, et l'habitue à cette mauvaise nourriture. Faisons mieux si nous pouvons, mais ne détruisons pas ce qui est fait. »

Tout ce qui était ardent l'inquiétait. Elle craignait surtout les partis violens... *Atten-*

dez... Réfléchissez avant de vous déterminer à prendre un grand parti, disait-elle toujours... Les mouvemens brusques, les changemens trop prompts, quelque utile qu'en fût l'objet, étaient blâmés par elle... On est étonné de trouver une aussi grande modération d'esprit avec cette violence, cette vivacité qu'elle avait. Cette bizarre dissemblance était, je le crois, causée par ceux qui vivaient le plus dans son intérieur...

La personne la plus intimement liée avec elle, était Fontenelle... C'était un homme célèbre pour son esprit, comme chacun sait. Sans vices et presque sans défauts, parce qu'il était sans chaleur et sans passions, mais n'ayant aussi que les vertus d'une âme froide, des vertus molles et peu actives, et qui, pour s'exercer, avaient besoin d'être averties, et surtout en public... Fontenelle était profondément égoïste, et les preuves qu'il en a laissées sont accablantes contre lui.

C'était Fontenelle qui disait à une femme qu'il voyait pleurer : Voulez-vous vivre long-temps? ayez un bon estomac et un mauvais cœur !

D'Alembert valait mieux que lui. Il était gai, spirituel ; avait un profond savoir ; et lorsque, le soir, il quittait la maison de sa vitrière (1), il était gai comme un écolier échappé de sa classe. Son attachement pour mademoiselle de Lespinasse et pour madame Geoffrin, était profond ; aussi lorsqu'il perdit madame Geoffrin, chez laquelle il passait ses matinées, et qu'il appelait son matin pour cette raison, comme pour la même il appelait mademoiselle de Lespinasse *son soir!... J'ai perdu ma journée, disait-il tristement... Je n'ai plus ni soir ni mati!...*

Mais la vie presque entière de d'Alember fut

(1) Il étaait fils naturel de M$_{me}$ de Tencin. Lorsqu'il devint eélèbre, elle voulut alors le reconnaître pour son fils, mais lui s'y refusa : Je ne connais de mère que cette nourrice à laquelle vous m'avez abandonné, lui dil-il !... Et il demeura avec sa vitrière.

surtout remplie par l'étude, et par son singulier sentiment pour Mlle de Lespinasse. C'était aussi une personne à part que celle-ci... Mais j'avoue que je n'ai jamais eu pour elle l'admiration qu'on a voulu m'imposer... Elle m'a toujours paru un être affecté dans sa douceur, une de ces personnes qui n'adressent jamais une parole blessante, parce qu'elles réfléchissent tellement à ce qu'elles disent, qu'elles ne se hasardent ni ne se compromettent jamais ; elle était enfin une de ces femmes au continuel sourire, à la continuelle bonté et qui n'en marchent pas moins avec suite dans le sentier frayé par leur égoïsme et leur amour-propre excessif. J'ai connu de ces personnes-là ! fouillant jusqu'au fond d'une âme pure, mais passionnée, et par celà sans défense, pour y découvrir des défauts, sur lesquels une feinte pitié ou bien un rigorisme exagéré lui donneront le droit de porter un jugement presque toujours par-

tial ; et tandis que cette enquête est faite avec un regard doux et voilé qui semble ne traduire que des sentimens de mansuétude... ce jugement est prononcé avec une voix si harmonieusement douce qu'on ne put croire d'abord que dans ces accens suaves, ce regard affectueux, il y ait une intention dont le but est souvent de blesser à mort.

Mademoiselle de Lespinasse avait le cœur et l'âme froide et la tête passionnée. — Avec une telle organisation, on va loin dans le chemin du mal, sans quelquefois même s'en douter. La conduite de mademoiselle Lespinasse avec madame du Deffant en donne la preuve... Je le répète, j'ai connu de ces personnes-là!..

Madame du Deffand était une personne d'un tout autre genre. Je ne prétends pas dire qu'elle valût mieux et qu'elle a été *calomniée*... à Dieu ne plaise! mais je crois, qu'ainsi que beaucoup de gens, elle a été jugée sans plaider et sans être

entendue ; ce qui arrive souvent au tribunal du monde.

Madame du Deffand était fort spirituelle n'étant encore qu'une très jeune fille. Les religieuses du couvent de la Magdeleine du Tresnel, où elle était élevée, furent tout étonnées de trouver un jour dans leur pensionnaire une *controversiste* de première force. La mère des novices lui fit la leçon sur un très haut ton... mais la jeune fille n'en fit que rire et répondit par une nouvelle parole plus spirituelle et plus piquante que les autres à la leçon de la mère des novices... La supérieure, effrayée de cet esprit insurrectionnel, écrivit à un évêque de ses amis, pour le prier de venir voir ce petit lutin que Satan avait certainement envoyé sur la terre pour tourmenter les servantes et les épouses de Jésus-Christ ; l'abbesse terminait sa lettre en suppliant l'évêque de venir examiner la jeune fille, et *l'exor-*

ciser si c'était le diable sous la forme d'une femme.

L'évêque était un homme en Dieu s'il en fut jamais, ce que vous direz avec moi lorsque je vous l'aurai nommé. Il sourit en lisant la lettre de l'abbesse, et dit à l'un de ses grands vicaires :

— Je suis sûr que nous allons trouver là une jeune fille bien gaie et bien sautante, qui aura caché les lunettes de l'abbesse, et fait des niches aux plus révérendes mères.

Mais lorsqu'il eut vu et entendu la jeune pensionnaire ,il pensa tout autrement. Celle-ci ne fut pas du tout déconcertée lorsque l'évêque lui parla ; et elle lui répondit avec tant d'aplomb et de finesse, que l'évêque fut enchanté de son esprit avant de se fâcher de son impiété , qui , après tout , n'avait rien de bien alarmant pour le salut du couvent , mais qui, pour celui de la jeune personne, pouvait

donner de l'inquiétude... L'évêque lui parla avec douceur, comme il savait parler d'ailleurs, et lui recommanda de faire de bonnes lectures qu'il lui prescrivit.

— Eh bien! monseigneur, comment la trouvez-vous? demanda l'abbesse à l'évêque, quand la jeune fille fut sortie du parloir.

— Ma mère, lui répondit l'évêque, c'est un esprit supérieur! qu'il faut guider et cultiver avec soin... Mais croyez que la jeune fille ira loin!

Et savez-vous quel était cet évêque si indulgent!... ce prêtre si évangélique?... C'était Massillon!...

Madame du Deffant (1) était une fort jolie jeune fille, lorsqu'on lui présenta le marquis du Deffant, homme presque inconnu, et qu'on croirait un être de raison, s'il n'y avait une

(1) Elle était fille de M. de Vichy, d'une assez bonne noblesse, mais sans fortune. Dès son enfance, elle montra en effet un esprit violent et porté à l'athéïsme.

femme célèbre, qui s'appelle la marquise du Deffant, qui a avoué qu'elle ne savait pas dire de son mari s'il était plus laid que bête et méchant! Elle épousa donc cet homme et fut séparée de lui par une aventure d'éclat.

Mais le temps n'était pas sévère. C'était celui de la régence. Madame du Deffant avait même été l'objet d'un moment de caprice du régent. Ce moment avait été bien court; car on ne lui donnait que quelques heures d'existence!... La raison du peu de bienveillance du régent n'était pas qu'il fût mécontent de madame du Deffant : au contraire.... mais c'est qu'il l'était, disait-on, de lui-même...

Elle était fort liée avec madame de Prie, maîtresse préférée du régent, femme corrompue comme elle. Voici un trait qui peint les mœurs de cette époque mieux que tout ce qu'on peut en dire.

Madame de Prie et madame du Deffant causaient un soir confidemment au coin du feu. Tout à coup madame du Deffant demande à madame de Prie :

— Pourquoi donc ne voyez-vous plus M. d'Arlincourt (1), et vous plaignez-vous autant de lui ?...

—Pourquoi ! répond madame de Prie, parce qu'il se conduit mal avec moi !

— C'est égal, vous avez tort, après avoir été liée avec lui comme vous l'avez été !

— Mais notre liaison ne fut jamais intime !

— En voici bien d'une autre ! Comment vous n'avez pas *eu* M. dArlincourt ?

— Non certainement !

— Mais je vous assure que si... j'en suis bien sûre, peut-être !

— Eh ! comment le sauriez-vous ?

(1) M. d'Arlincourt était frère de M. de Villeroy.

— Comment je le saurais !... Eh ! c'est vous qui me l'avez dit !...

— Moi ! s'écria madame de Prie stupéfaite !... puis, se replongeant dans son fauteuil en se croisant les bras et allongeant les jambes, elle dit en bâillant : — Ah ! c'est vrai je l'avais oublié !

C'est avec peine, que je rapporte ces faits scandaleux. Mais, pour peindre un caractère, pour faire connaître une époque, il faut charger sa palette de toutes les couleurs, et employer sans crainte toutes les teintes.

Madame du Deffant avait tout à la fois la corruption du cœur et celle des mœurs. Elle avait ce qui produit le mal et qui repousse le bien. C'était une femme née pour l'époque où elle vivait. Elle avait été liée avec le chevalier d'Aïdye, qui, en écrivant plus tard à mademoiselle de Lepinasse, lui disait :

« Ne me parlez plus de cette femme; je ne « puis trop la mépriser; car ce n'est pas une

« femme tendre, qui a un amant, ni une femme
« faible, qui en a deux, mais une femme per-
« due, qui a envie de tout, et ne s'attache à
« rien. Elle prend un amant, comme elle
« prend une robe, parce qu'il faut en avoir
« une, qu'elle quitte le lendemain pour le seul
« plaisir d'en avoir une autre. »

Il est rare que le vice, alors même qu'il n'est pas puni par la flétrissure de l'opinion du monde, ne trouve pas en lui-même son propre châtiment. Ce fut ce qui arriva à madame du Deffant au travers des excès de sa vie licencieuse : la malheureuse aima !... Elle avait une amie, madame d'A..... qui avait été, comme elle, la maîtresse d'un jour du régent. Ces deux femmes, repoussées par le vice lui-même qui les trouvait trop impures, s'unirent au milieu des larmes, que la rage seule fit couler, et devinrent inséparables. Madame d'A..... admit madame du Deffant à sa plus intime confiance,

et lui révéla qu'elle aimait un homme, dont son mari était jaloux, chose d'autant plus à redouter, qu'alors la jalousie était peu en vogue. Madame du Deffant trouva quelque plaisir dans la nouveauté de la trahison (1). Et comme alors elle était jolie, elle n'eût pas de peine à faire faillir le comte de T..., amant de madame d'A... Mais, ce qui n'était d'abord qu'un goût devint une passion et madame du Deffant s'y abandonna avec toute la fougue de son caractère passionné. Elle aima enfin jusqu'à avoir pour Mme d'A... cette haine qui devient d'autant plus profonde dans les âmes basses qu'on a tort... Mais le comte de T... ne partagea ni sa passion, ni sa haine; il revint à ses premiers liens, il avoua tout à madame d'A... Celle-ci sourit, et

(1) Elle disait un jour à une Anglaise qui avait adopté une petite fille :

— Vous aimez donc beaucoup cette enfant ! Vous êtes bien heureuse ! Moi, je ne puis rien aimer.

Et cette femme enlevait à son amie un homme que cette amie aimait !...

sans faire de reproches trop sévères à celui dont elle voyait bien qu'elle possédait toujours le cœur, elle lui dit seulement qu'elle ne lui pardonnait qu'à une condition... il promit d'être docile..... Cette condition imposait à M. de T... de perdre madame du Deffant publiquement, aux yeux de tous, avec de telles circonstances que sa tête humiliée ne put jamais se relever.

M. de T... obéit; la vengeance fut complète, et madame du Deffant d'autant plus perdue, que le ridicule de l'aventure était égal à sa noirceur. A cette époque, la société n'avait d'indulgence que pour les vices qui osaient hardiment s'avouer : le mystère annonçait la maladresse... Madame du Deffant fut aussitôt proscrite et son jugement prononcé. Des femmes encore plus déréglées qu'elle lui fermèrent leur porte. Madame d'A... pardonna au comte de T... qui, le même jour,

cessa de voir madame du Deffant. — Celle-ci fut au désespoir, car elle aimait; elle quitta Paris, toute chargée de l'anathème d'un monde dans lequel on aurait peut-être difficilement trouvé la main qui aurait pu lancer la première pierre, et fut cacher sa honte au fond d'une province éloignée.

Cet évènement a partagé sa vie en deux époques : la première, formée de cette suite d'erreurs et d'aventures scandaleuses, fut néanmoins, pour elle, brillante et même heureuse sous le rapport de la manière dont elle était placée dans le monde. Elle était admise dans les réunions de Sceaux, où n'entraient que les personnes dignes d'y figurer par leur esprit et leur spécialité amusante en quoi que ce fût; car il fallait y payer son tribut; la duchesse du Maine était là-dessus d'une sévérité et d'une exigence qui a fait dire à M. Alézieu un mot charmant. Il appelait la société de

Sceaux les *Galères du bel-esprit*, parce qu'il fallait toujours y avoir de l'esprit. On voit dans la correspondance de Mme du Deffant avec mademoiselle de Launay, depuis madame de Staal, combien elle avait elle-même de quoi fournir sa part dans une société où les chansons, les vers de circonstance, et surtout un esprit ayant du trait, de l'à-propos, et le piquant de la réplique, caractère de celui de madame du Deffant, devait être accueilli favorablement. La position de madame du Deffant dans le monde était donc agréable au moment où son aventure avec Mme d'A.... la contraignit à s'exiler de Paris pour quelques années..

— La seconde époque de sa vie eut un autre caractère ; son esprit, d'une nature supérieure à celle qui l'avait fait aimer à Sceaux, lui fit voir quelle conduite elle devait tenir à son retour. Elle ne revit et ménagea que ses anciennes relations de la haute société;

les intéressa à son sort et les engagea, presque solidairement, à la rétablir ou plutôt à l'établir dans une position honorable. La duchesse de Luxembourg, la duchesse de Grammont, la duchesse de Chaulnes, le duc et la duchesse de Choiseuil, le marquis de Beauveau, David Hume, Horace-Walpole Montesquieu; Montesquieu qui écrivait de La Brède (1) qu'il ne regrettait, de Paris, que le salon de Mme du Deffant!... Le cardinal de Polignac, fut aussi un de ceux qui la soutint de son nom et de son amitié. C'est à lui que Mme du Deffant répondit un jour où il lui parlait, avec une sorte de conviction apparente, du miracle de Saint-Denis qui porta sa tête dans ses mains : *Mon Dieu! monseigneur, cela se conçoit, dans de semblables occasions il n'y a que le premier pas qui coûte.*

Pont de Veyle fut aussi l'un de ses plus intimes amis. C'est à lui, et non pas au président Hainault, qu'elle disait :

(1) Château de M. de Montesquieu.

« Pont de Veyle, pourquoi, mon ami, depuis quarante ans que nous sommes liés ensemble, ne nous sommes-nous jamais querellés?

« Je n'en sais rien, répondit Pont de Veyle, dont le flegme et la froideur de cœur étaient à l'unisson de madame du Deffant.

« C'est peut-être, reprit-elle, parce que nous ne nous aimons guère ni l'un ni l'autre.

Pont de Veyle se tourna vers elle en ouvrant de grands yeux comme s'il venait de faire une découverte.

Je crois que vous avez raison, lui dit-il.

Toutes les personnes dont je viens de parler avaient dans le monde une grande influence, soit dans le monde littéraire, alors tout puissant, soit dans la société élégante dont elles formaient le tribunal.

L'une de ces personnes surtout, qui était la duchesse de Luxembourg (1), autrefois Mme de

(1) Lorsqu'elle entra dans le monde, elle était jeune

Boufflers, qui avait elle-même conquis sur le monde une sorte d'estime de convention, tandis que le mépris aurait pu la frapper, se déclara l'amie de madame du Deffant. Celle-ci,

et belle, et jamais femme ne le sut mettre mieux à profit. Les résultats ordinaires à cette époque s'en suivirent. On la chansonna; elle n'en fit que rire. Un jour, M. de Cherval, l'homme le plus spirituel de cette époque, et que mon amitié a encore le bonheur de posséder, me racontait qu'étant auprès de la maréchale de Luxembourg, il entendit un homme chantant à demi-voix, à quelques pas de là, cette chanson si commune, commençant ainsi :

Quand Boufflers parut à la cour,
On crut voir la mère d'amour.....

Et avant que monsieur eût le temps de poursuivre, la maréchale s'avance, lui prend la main en s'inclinant à demi et lui chante le vers qni terminait la phrase :

— *Et chacun l'avait à son tour.....*

Elle était fort vieille alors, et disait tout ce que l'esprit du meilleur ton peut produire dans une tête et un être en tout point corrompu autant qu'on peut l'être et ce qu'en effet elle était. — Sa conversation avait un fond inépuisable de gaîté libre et de profondeur qui la rendait la personne la plus désirable à connaître et à entendre causer.

Voilà qui est perdu pour ne plus revenir et qui n'est remplacé par rien.

appuyée sur d'aussi puissans soutiens, la seconda par son habileté; le président Hainault lui prêta aussi son secours, et l'aida puissamment à reconquérir sa considération.

— Elle s'établit au couvent de Saint-Joseph, comme beaucoup de femmes qui, ainsi qu'elle, étaient veuves ou séparées de leurs maris, et avaient peu de fortune. Frappée par le plus grand malheur qui puisse accabler, celui d'être aveugle, madame du Deffant expia, long-temps avant de mourir, les joies de sa jeunesse et les jours tout aussi mal employés pour le compte de la bonté et de la vertu d'un âge plus avancé. Sa vieillesse fut affreuse!.. elle dissimulait les douleurs de l'âme qui, chaque jour, creusaient plus avant dans la vie en la détruisant; mais on voyait à quel point elle souffrait, et devait en effet souffrir de l'isolement dans lequel elle est morte malgré toutes les relations intimes qu'elle avait

conservées, mais qu'au reste la mort avait détruites : Horace Walpole lui était demeuré attaché, mais obligé de retourner en Angleterre, cette affection qui, d'ailleurs, pour madame du Deffant, devenait moins douce, étant éloignée, eut le sort de toutes les affections entre personnes supérieures, n'aimant que par l'esprit et la tête elle s'éteignit. Ce fut vers cette époque qu'il arriva à madame du Deffant de rencontrer mademoiselle de Lespinasse, qu'elle attacha à elle comme demoiselle de compagnie. Elle en fut très malheureuse, et je le conçois; aussi ai-je toujours blâmé mademoiselle Lespinasse, dont, au reste, je n'ai jamais aimé le caractère mielleux et faussement passionné.

Il existe beaucoup de portraits et même de biographies de madame du Deffant(1). Aucune

(1) Il parut, en 1804 ou 1805, je ne me rappelle pas bien l'année, un article sur madame du Deffant dans le *Dictionnaire Historique* de MM. Chaudon et Landine,

de ces dernières ne sont exactes et plusieurs sont même altérées dans la vérité des détails. Madame de Genlis, qui avait connu madame du Deffant et pouvait naturellement en parler comme peu de personnes pouvaient le faire, n'en a donné qu'une ébauche à peine tracée, dans laquelle les traits distinctifs de l'original paraissent faiblement crayonnés, et dont la couleur est vague et terne. Cependant madame de Genlis fait, comme toujours, une grande préface à son article, et dit avec emphase : *Je vais faire connaître madame du Deffant. J'ai eu le temps de l'étudier, et je la connais parfaitement* (1).

Madame de Genlis avait, en effet, assez connu madame du Deffant pour en parler, et assez d'esprit, pour la juger et la faire

cet article est très court et tellement incomplet qu'on n'y trouve même pas le nom de famille de madame du Deffant. Elle s'appelait mademoiselle de Vichy.

(1) *Souvenirs de Félicie.*

connaître, si elle l'eût voulu. Je crois donc que ce ne fut pas sa volonté. — Il y aurait, au reste, bien des choses à dire sur les souvenirs de madame de Genlis !... Mais je parle maintenant de madame du Deffant.

Elle était, comme je l'ai dit, d'une famille noble sans illustration (1). — J'ai parlé des évènemens les plus remarquables de sa vie. Sa vieillesse et sa mort furent ce qu'elles devaient être, avec un caractère comme le sien. Naturellement incrédule, on a vu, par ce que j'ai rapporté de son aventure avec Massillon, combien son esprit était porté même à l'athéïsme. Devenue vieille, elle voulut se faire dévote, pour réaliser au moins l'un des rêves de sa jeunesse, lorsqu'elle disait :

Quand je serai vieille, j'aurai trois ressources pour me désennuyer. Je me ferai *joueuse*, ou *devote* ou *gourmande* (2).

(1) Marie de Vichy Chambron, née à Paris.

(2) Elle n'était pas dévote mais elle était gourmande.

Elle tâcha donc, tant qu'elle put, au moins de se faire dévote, mais il n'y avait pas moyen; elle écrivait, un jour, à la suite d'une conversation avec son confesseur :

Pour le rouge et le président, je ne leur ferai pas l'honneur de les quitter (1).

Elle se faisait lire les épîtres de saint Paul par sa femme de chambre, et s'impatientait de ne pas en saisir le sens figuré. Enfin elle frappa de la main sur sa table, et dit à cette fille :

Mademoiselle, est-ce que vous comprenez rien à cela ?

Dans sa dernière maladie, lorsqu'elle fut à l'extrémité, le curé de Saint-Sulpice fut la voir. La manière dont elle le reçut mérite d'être connue.

« Monsieur le curé, lui dit-elle, vous allez sûrement être content de moi, tâchez que je le

(1) Le président Hainault. Il était *intimement* lié avec elle depuis long-temps.

sois de vous. Faites-moi grâce de trois choses: ni questions, ni raisons, ni sermons. »

Elle mourut en 1780, âgée de quatre-vingt-quatre ans. Il y en avait trente qu'elle était aveugle.

Elle a fait des vers charmans et remarquables par une finesse d'esprit et un charme d'autant plus singulier qu'il n'y a jamais de mouvement venant du cœur. En voici quelques-uns.

Quand l'humeur vient me prendre
Et que je fais du noir,
J'écoute sans entendre,
Je regarde sans voir.
Si de ma léthargie
Je sors par un soupir,
Je sens que je m'ennuie,
Ça fait toujours plaisir.

En voici d'autres faits pour une chanson:

Le ver à soie est à mes yeux
L'être dont le sort vaut le mieux.
Il travaille dans la jeunesse,
Il dort dans sa maturité,

Et meurt enfin dans sa vieillesse
Au comble de la volupté.

Notre sort est bien différent;
Il va toujours en empirant :
Quelques plaisirs dans la jeunesse,
Des soins dans la maturité,
Tous les malheurs dans la vieillesse,
Puis la peur de l'éternité.

Les deux âges de l'homme.

Il est un âge heureux, mais qu'on perd sans retour,
Où la faible jeunesse entraîne sur ses traces
Le plaisir vif avec l'amour
Et les désirs avec les grâces.
Il est un âge affreux, sombre et froide saison,
Où l'homme encor s'égare, et prend, dans sa tristesse,
Son impuissance pour sagesse
Et ses craintes pour la raison.

Ce dernier morceau est remarquable.... Cette pensée :

Son impuissance pour sagesse.

me paraît d'une haute portée !..... Que de réputations frappées de nullité, si on leur appliquait cette pensée pour les juger! que de gens qui n'ont pour égide

que leur incapacité, et leur impuissance !

D'Alembert (1) était celui de tous les hommes de lettres que voyait madame du Deffant, qui savait le mieux apprécier l'esprit remarquable qui la distinguait; il avait compris cette merveilleuse vivacité d'intelligence qui en faisait une femme hors de ligne. Aussi l'avait-elle complètement captivé. Il y allait tous les jours sans y manquer, malgré la distance qui existait de chez lui à la rue Saint-Dominique, où était situé le couvent de saint Joseph, qu'habitait madame du Deffant (2)... Il l'aimait et l'aurait aimée toujours, sans un évènement qui arriva dans l'intérieur de madame du Deffant. Ce fut l'admission de mademoiselle de

(1) M. d'Alembert était frère de M. Villeroy.

(2) C'est sur l'emplacement du couvent de Saint-Joseph qu'on a construit, dans le temps de l'empire, les communs et les écuries de Madame mère. Maintenant ces mêmes bâtimens servent pour les bureaux particuliers de la guerre.

Lespinasse chez elle, en qualité de demoiselle de compagnie. — D'Alembert s'y attacha bientôt avec passion. — Il y avait dans le sentiment qui l'attirait vers elle un attrait produit par la ressemblance de leur situation. Tous deux étaient enfans naturels ; tous deux, frappés du préjugé qui alors était bien plus régulateur de l'opinion qu'aujourd'hui..... D'Alembert était surtout le plus à plaindre, car il connaissait sa mère (1); il était aussi le plus aimant des deux, et cela devait être, il était le plus malheureux.

Mademoiselle de Lespinasse avait eu jusqu'à ce moment une existence toute romanesque. Elevée (2) dans un couvent de province, et

(1) Madame de Tencin, c'est à elle que le régent, pour qui elle avait eu un caprice et qu'elle ennuyait parce qu'elle lui parlait politique, lui dit : Quelle est la nouvelle maîtresse de votre frère ?

Son frère était *le cardinal de Tencin.*

(2) Julie-Jeanne Eléonore, née en 1732. On ne sait si elle naquit en province ou bien à Paris.

sous la protection invisible d'une personne qui fournissait à ses besoins sans se découvrir à elle, mademoiselle de Lespinasse éprouva de bonne heure tous les chagrins d'une existence sans appui et sans avenir. Il paraît positif qu'elle est née tandis que sa mère avait encore son mari; mais qu'elle était le fruit d'une infidélité. Sa mère, en mourant, lui laissa une somme d'argent qui ne lui fut remise qu'à la condition expresse qu'elle ne chercherait jamais à faire valoir les droits indubitables de sa naissance. Mademoiselle de Lespinasse le promit, et jamais elle ne viola son serment, même lorsque la passion de M. de Mora pour elle pouvait lui faire souhaiter d'être son égale, au moins par le *droit* d'avoir un nom.

Appelée à Paris par des affaires, elle y rencontra madame du Deffant, dans l'esprit habile et fin eut bientôt reconnu tout le charme du sien. Madame du Deffant était aveugle;

depuis long-temps, elle cherchait une jeune personne instruite qui fût en même temps bien élevée et formée aux belles manières. Mademoiselle de Lespinasse réunissait toutes ces qualités; de plus elle était pauvre et malheureuse; elle parlait d'une voix douce. Madame du Deffant se dit à elle-même qu'elle ne trouverait jamais une pareille occasion et le *marché* fut conclu.

C'était bien en effet *un marché*, et la malheureuse fille devait payer bien cher l'intérêt de l'argent qui formait son *salaire !* — Elle avait une santé délicate que ses chagrins avaient encore altérée. On lui recommandait surtout le repos et *le silence*, et toutes les nuits, son impérieuse maîtresse la faisait lire à haute voix jusqu'à six heures du matin, et cela, depuis une heure après minuit. Bientôt sa santé s'altéra. Elle n'en dit rien, car elle craignait madame du Deffant, et encore plus

d'être sans asile. Mais une toux sèche et fréquente, sa voix affaiblie qui souvent laissait tomber les mots, auraient dû avertir la vieille aveugle, qui n'avait de pitié que pour elle-même. Ce fut alors que mademoiselle de Lespinasse conçut un projet qui pouvait s'excuser, mais qui ne prouve qu'une âme peu élevée, ayant été accompli dans le secret.

J'ai dit que madame du Deffant demeurait au lit jusqu'à six heures du soir; à cette heure elle recevait ses amis jusqu'au moment où elle-même sortait pour aller passer le reste de la journée chez madame de Luxembourg ou madame la duchesse de Chaulnes.

Mademoiselle de Lespinasse, retirée dans une petite chambre solitaire et sombre donnant sur la cour du convent de Saint-Joseph, passait tristement ses matinées qui, pendant long-temps, s'écoulèrent péniblement pour elle. Sa position dépendante lui rendait

la vie odieuse; bientôt elle souffrit de violentes douleurs, et sentit, à ce qu'elle raconta depuis, que la mort l'attaquait. Alors, elle prit une distraction à laquelle elle n'avait osé se laisser aller dans les premiers mois de son séjour à Saint-Joseph : elle reçut quelques personnes chez elle. C'étaient Turgot, Chastellux, d'Alembert, Marmontel, Laharpe et plusieurs autres..... Ces hommes étaient tous de la société intime de madame du Deffant; mademoiselle de Lespinassse leur demanda le secret de leur réunion chez elle, et pendant long-temps, elle fut exacte à les envoyer à six heures chez madame du Deffant. Mais enfin elle cessa d'y donner son attention, et s'il faut le dire, je pense que ce fut lorsqu'elle jugea son empire assez établi sur tous ceux qui, depuis, abandonnèrent madame du Deffant pour elle.

Madame du Deffant apprit enfin le mystère des réunions de mademoiselle de Lespinasse

qui, dans le fait, aurait dû penser qu'elle dépendait de madame du Deffant, et ne pouvait ainsi recevoir à son insu. Aussi, le jour où elle en fut instruite, ce fut une terrible scène, dit Marmontel. — Et je le crois vraiment bien. — Je juge la conduite de mademoiselle de Lespinasse peut-être sévèrement, mais je la regarde comme une perfidie, surtout lorsqu'on voit l'issue de cette affaire.

Ce qui en est pour moi comme une sorte de confirmation, ce fut comment le monde prit la chose : tout le monde donna tort à la vieille aveugle ; on la blâma !... elle qui était trahie ! tant les mesures avaient été prises à l'avance pour établir une innocence qu'on avait dès long-temps entourée de pitié et de plaintes. Mademoiselle de Lespinasse continua cependant à proclamer un grand désespoir du mécontement de madame du Deffant..... Elle pleura, fut malade et finit enfin par s'empoi-

sonner avec plus de quarante grains d'opium. Elle fut vraiment malade; des secours prompts et habiles arrêtèrent les effets de cette folie... Un seul motif peut faire excuser le suicide..... pour une femme c'est l'amour; pour un homme c'est l'honneur; toutes les autres raisons sont insensées. — Pendant le temps du danger de mademoiselle de Lespinasse, madame du Deffant était auprès de son lit et lui tenait les mains en pleurant, ce qui, pour cette femme naturellement égoïste avec franchise, était une preuve de ce qu'elle souffrait.

— Revenez à vous, ma chère enfant, disait-elle à mademoiselle de Lespinasse... Revenez à vous et à moi.

— Ah! madame, il n'est plus temps, disait la malade... il est trop tard pour me montrer de la pitié!

Cette manière de montrer de la dureté dans

la souffrance, quand le mal qu'elle endurait pouvait commander le pardon, ne me plaît pas du tout.

Mais enfin, Dieu ne voulut pas que mademoiselle de Lespinasse mourût ainsi, frappée par elle-même : elle guérit. Alors, madame du Deffant ressentit de nouveau son injure, et ne voulut pas que mademoiselle de Lespinasse demeurât chez elle un jour de plus. Ce fut alors que le résultat de la conduite, long-temps dissimulée, de cette fille artificieuse, parut sans voile au grand jour. Prenant une figure de circonstance, elle se mit à raconter d'une voix doucereuse plutôt que douce, les torts qu'elle prêtait à madame du Deffant qui, après tout, avait été pendant long-temps sa bienfaitrice. Excitée par ses plaintes, ses larmes, guidée aussi par un mouvement de jalousie contre madame du Deffant, madame Geoffrin fit obtenir à mademoiselle de Lespinasse une

pension du roi, par les soins du duc de Choiseuil. C'était à cela que tendaient tous ses vœux. Elle n'avait pas tort ; mais la route qu'elle a prise est contraire aux lois de l'honneur et de la délicatesse. (1)

Cette pension était suffisante pour la mettre au-dessus du besoin. Elle ne fut jamais très riche, mais alors, à Paris, on ne *tarifait* pas le plaisir qu'on avait à entendre causer telle ou telle personne, selon la fortune qu'elle possédait, et mademoiselle de Lespinasse était recherchée dans toutes les meilleures maisons de Paris. Elle était jeune; pas jolie, mais fort simple et modeste *en apparence* dans ses manières

(1) Une des preuves de la décadence de la société est cette évaluation selon la fortune. La restauration avait au moins cela de bon qu'elle avait ramené une sorte de justice basse et haute pour exercer une juridiction sans laquelle la bêtise, les vices les plus honteux, tous les cas de réforme enfin, déserteront le Botany-Bay, où le bon goût seulement, sans invoquer autre chose, doit les reléguer !...

et dans sa personne ; toujours mise avec une modestie outrée ; affectant même dans ses vêtemens une sorte de puritanisme, et dans son langage cette douceur, ce *sottovoce* qui donnaient à son langage un très grand charme, parce qu'on ne comprenait pas qu'une femme aussi ardente dans son imagination, dont le brûlant délire ressemblait, dit Marmontel, *à celui de Sapho*, ne pouvait pas être douce de paroles, de manières, de regards, de sourire, et cela constamment, si le cœur avait eu quelque chaleur. Une femme passionnée, ne le fût-elle que passagèrement, le sera toujours assez pour que cette passion se fasse jour dans plusieurs momens de sa vie. Ainsi donc, je ne regarde pas mademoiselle de Lespinasse comme une femme admirable sous le rapport intellectuel. Elle était calculée, comme il le faut voir, à l'occasion de madame du Deffant.

Une fois maîtresse d'une fortune médiocre,

mais indépendante, mademoiselle de Lespinasse vécut à son tour pour les lettres et les arts. Sa maison fut le rendez-vous des gens de lettres distingués et des artistes renommés, ainsi que de la plus haute société. Quoique son caractère ne me plaise pas(1), je ne puis lui refuser un esprit supérieur, quoique sans force dans tout ce qui n'est pas excité par une violente passion où sa tête était embrâsée. Je trouve du calcul dans toute sa vie. Laharpe, lui-même, qui en a fait un portrait qu'il a voulu rendre flatteur, me donne raison.

« Elle rassemblait dans sa maison, dit La-
« harpe, la société la plus choisie et la plus
« agréable en tous genres, depuis cinq heures
« jusqu'à dix; on était sûr d'y trouver l'élite
« de tous les états : hommes de cour, hommes

(1) Sa madame du Deffant eût été seulement sa tante ou son aïeule sa conduite devenait odieuse, mais elle lui était étrangère.

« de lettres, ambassadeurs, femmes de qua-
« lité. C'était presque un titre de considération
« d'être reçu dans cette société. Elle en faisait
« le principal agrément. Je puis dire que je
« n'ai pas connu de femme qui eût plus d'es-
« prit, moins d'envie d'en montrer, et plus
« de talent pour faire valoir celui des autres.
« Elle mettait tout son monde à sa place, et
« chacun était content de la sienne. Avec un
« grand usage du monde, elle avait le plus
« aimable, celui qui a le ton de l'intérêt. —
« Ce ton lui était facile : son âme singulière-
« ment aimante attirait tout ce qui avait ce
« genre de rapport avec elle; aussi *personne*
« *n'a jamais eu autant d'amis, et chacun*
« *d'eux en était aimé comme s'il eût été seul*
« *à l'être.* »

Je souligne cette dernière phrase; elle est, selon moi, assez concluante pour me donner raison relativement à ce que je pense sur l'es-

prit calculé de mademoiselle de Lespinasse.

Elle avait une imagination volcanique qui détruisit sa santé. Sa passion pour M. de Mora, celle tout aussi brûlante pour M. de Guibert, lui causèrent une telle douleur qu'elle finit par y succomber. M. de Mora était l'oncle de M. de Fuentès, que nous avons tous connu à Paris, et qui lui-même fut comte de Mora, après la mort de son oncle. Cet oncle aimait mademoiselle de Lespinasse avec une passion égale à la sienne; et si je consulte Marmontel, il me dit que l'ambition de mademoiselle de Lespinasse était démesurée, et que l'altération de sa santé était surtout causée par le chagrin d'être dans le monde aussi mal placée qu'elle l'était... Quoi qu'il en soit, M. de Mora, contraint d'aller en Espagne, la quitte au désespoir... arrivé à Madrid, il trouve sa famille peu disposée à donner son consentement à ce mariage qui paraît disproportionné sous bien des rapports. M. de Mora,

contrarié dans sa volonté de cœur, déjà malade, reçoit de ce refus un tel accroissement de souffrance, que bientôt il est dans le danger le plus immédiat d'une phthisie pulmonaire, accompagnée de crachemens de sang et de tous les accidens de cette terrible maladie. En apprenant cette nouvelle, mademoiselle de Lespinasse y voit la destruction de toutes ses espérances..... Désespérée, elle a recours à d'Alembert, dont elle ne voit pas qu'elle torture l'âme bonne et aimante, mais la peine des autres était toujours la dernière qu'elle voyait. Ce qu'elle voit, ce qu'elle sait, c'est que d'Alembert lui est dévoué ; elle lui demande à genoux d'aller chez Tronchin, le plus habile médecin d'alors, et que la famille du comte de Mora a fait consulter... Elle demande, elle prie, elle pleure, et d'Alembert se résoud à décider Tronchin à déclarer que le comte de Mora ne peut guérir qu'à Paris.

— Mais je vous préviens, dit l'homme habile à d'Alembert, que ce n'est pas mon opinion.

L'autorité du nom de Tronchin fit changer la famille de Fuentès d'opinion à son tour. Le jeune homme quitte Madrid... Le voyage ramène une nouvelle inflammation, et à Bordeaux, le malheureux, surpris, suffoqué par une hémorrhagie, meurt sans avoir même revu un moment celle qu'il aimait. Mademoiselle de Lespinasse fut au moment de le rejoindre; elle sentit doublement son malheur, car c'était elle qui l'avait attiré vers Paris, et cependant elle savait que ce voyage lui serait peut-être fatal!... En admettant que son calcul ne fût que de l'amour, il était au moins bien personnel.

D'Alembert souffrait de sa peine, l'excellent homme! car il l'aimait avec passion aussi, lui; et son affection était méconnue tellement que,

lorsque les lettres d'Espagne n'arrivaient pas, elle était sans pitié au point de le supplier d'aller lui-même à l'ambassade d'Espagne pour avoir des nouvelles; et d'Alembert y allait... et même il était malheureux quand il revenait sans lettres...

La liaison de mademoiselle de Lespinasse avec M. de Guibert, un homme marié, un père de famille, est encore, selon moi, une chose contre tout ce que je respecte de convenances du cœur et de convenances du monde..... Un jour, M. de Guibert devait prononcer un discours sur le roi de Prusse. M. de La Harpe devait être l'antagoniste de M. de Guibert. Celui-ci avait fait son discours; ayant apprit que mademoiselle de Lespinasse voulait lui parler, il fut chez elle et la trouva fort agitée.

—Est-il vrai, monsieur, lui dit-elle, que vous voulez absolument dire votre discours.

— Sans nul doute, mademoiselle.

— L'avez-vous sur vous?

— J'en ai, je crois, quelques passages.

— Voulez-vous me les lire?

— Volontiers!

Et voilà La Harpe lisant son discours. A mesure qu'il avançait dans sa lecture, mademoiselle de Lespinasse pleurait à sanglots.

Ah! monsieur! s'écria-t-elle... lirez-vous tout cela à l'Académie?

M. de La Harpe inclina la tête. Alors, mademoiselle de Lespinasse se mit presque à ses genoux pour le supplier de suspendre sa lecture. La Harpe lui fit comprendre que la chose était impossible...

— Ah! dit-elle, combien vous me faites souffrir!

La Harpe fut stupéfait (1).

(1) C'est dans la correspondance littéraire de La Harpe que j'ai lu cela. Ce qui m'a fort étonnée après ce qu'il a écrit de mademoiselle de Lespinnasse avant cette dernière époque.

Elle survécut de peu de temps au comte de Mora ; sa santé déjà chancelante, n'eut pas la force de résister à cette attaque. Les trois derniers jours de sa vie se passèrent dans un affaissement total. On lui donnait des cordiaux, on la soutenait.

— Est-ce que je vis encore? dit-elle de sa voix toujours si harmonieusement douce.

Elle mourut en 1775 ou 1776.

Les lettres de mademoiselle de Lespinasse à M. de Guibert feraient croire qu'elle est morte du chagrin de n'être pas assez aimée.

Après sa mort, d'Alembert causait une pitié profonde, dit Marmontel; il ne vivait plus que par les souvenirs, et gardait toute son âme à qui lui en avait donné si peu!...

Maintenant que j'ai rempli la tâche que je me suis imposée de tracer la biographie de madame du Deffant et de mademoiselle de Lespinasse, je reviens à madame Geoffrin, dont il

me reste encore beaucoup à dire, et que j'ai quittée pour suivre madame du Deffant et mademoiselle de Lespinasse, qui ne la valent ni l'une ni l'autre.

Madame Geoffrin était heureuse par sa raison, ce qui est bien rare chez une femme!... Elle soignait son bonheur comme on soigne sa santé. Sans cesse occupée à calmer les idées, les sentimens de tous ceux qui l'approchaient. Tout ce qui était ardent autour d'elle, disait Thomas, l'inquiétait. Elle avait une extrême modération dans l'esprit, qui devait lui donner de l'indulgence : aussi en avait-elle beaucoup. C'est la plus aimable qualité de la vieillesse, et madame Geoffrin s'était faite vieille de bonne heure. Personne, pour ainsi dire, à ce que m'a assuré l'abbé Morellet qui m'en a beaucoup parlé, ne l'avait connue jeune. A trente ans, elle avait adopté la couleur grise, qu'elle n'a jamais quittée depuis. Elle

était simple, mais élégante ; cette élégance tenait peut-être à l'accord complet qui existait entre ses habitudes et son costume. On peut dire qu'elle était faite pour être vieille.

— *Je sens avec plaisir qu'à mesure que je vieillis*, disait-elle à d'Alembert, *je deviens plus bonne; car je n'oserais dire meilleure.* J'ai pris, ajoutait-elle, pour devise, ces deux mots de l'abbé de Saint-Pierre..... *donner et pardonner.*

D'Alembert, qui a fait d'elle un éloge complet, nous dit que la passion de donner fut la première de toutes chez elle. C'était le besoin de sa vie... il la domina même dès son enfance... Lorsque, n'ayant encore que cinq ou six ans, elle voyait de sa fenêtre des enfans pauvres, elle leur jetait son pain, son goûter, et bien souvent elle descendait elle-même leur donner ses habits et le peu d'argent qu'elle pouvait avoir à elle ;

Cette bonté de cœur devint plus active à mesure qu'elle avança dans la vie... Elle avait surtout une bienveillance bizarrement entendue... Ceux de ses amis dont la position de fortune était gênée, devaient s'attendre à essuyer une attaque d'elle pour accepter soit de l'argent, soit un meuble qui leur manquait, et que son ingénieuse amitié avait fini par découvrir leur être utile. Un de ses amis, homme malheureux, en reçut, m'a dit l'abbé Morellet (1), une rente de douze cents livres...

— Si vous devenez riche, lui dit-elle, vous donnerez cet argent-là quand je ne pourrai plus le donner moi-même.

(1) J'ai beaucoup vu l'abbé Morellet dans les premières années de mon mariage. Il était homme d'esprit et d'excellentes manières. Il avoit intimement connu Madame Geoffrin et toute la sociétée philosophique, d'alors. Je l'ai beaucoup vu chez madame de Souza, auteur du ravissant roman intitulé *Adèle de Sénanges*. — C'est un type de perfection que ce petit ouvrage. Il existe aussi du même auteur *Eugène de Rothelin* et *Charles Marie* dignes frères *d'Adèle de Sénanges*.

Une de ses maximes était de faire aux malheureux le bien qu'ils vous prient de solliciter pour eux. Parmi ses amis à grande fortune qu'elle sollicitait souvent, il faut remarquer Fontenelle. C'est un problême qu'on ne peut résoudre que cet homme... Il était riche, mais il ne donnait jamais que lorsqu'on lui demandait, et souvent encore ne donnait-il que lorsqu'on lui demandait en public, sa charité avait de la vanité. Madame Geoffrin savait cela. Aussi lui demandait-elle d'abord d'une manière simple, en lui peignant l'état misérable d'une famille dont les malheurs étaient grands...

— C'est bien fâcheux, disait Fontenelle, et puis il s'anfonçait dans son grand fauteuil, et ne parlait pas plus de la pauvre famille que madame Geoffrin qui n'en soufflait le mot; mais elle ne perdait pas son but de vue, et lorsque son vieil ami se levait pour s'en al-

ler, elle lui disait ,comme si elle eût continué la conversation : — Fontenelle, donnez-moi donc cinquante louis pour ces pauvres gens.

— Ah! vous avez raison, répondait Fontenelle..... Et il allait chercher les cinquante louis, et n'en reparlait jamais, prêt à recommencer le lendemain, pourvu qu'on le lui dît encore de cette même manière et surtout avec cette sorte de solennité. Je crois que j'aimerais mieux un caractère faisant le bien rarement mais avec une volonté déterminée et personnelle, qu'une suite de bonnes actions inspirées par autrui.

La bonté de madame Geoffrin ne se bornait pas *à donner*, mais bien aussi *à pardonner*... Malgré l'ordre qu'elle aimait à maintenir dans sa maison, loin d'être sévère pour ses gens, elle était leur consolatrice quand il leur arrivait quelque malheur. L'abbé Morellet a conservé d'elle plusieurs traits touchans qui mé-

ritent de trouver place dans une notice sur elle...

Madame Geoffrin avait à son service un homme que sa grand'mère avait élevé, et qui était né sur une de ses propriétés. Cet homme s'appelait Antoine Serget; il était bête comme un pot, et avait une infirmité singulière qui était de parler aussi lentement qu'il était possible de le faire, mais d'une telle manière que la vivacité de madame Geoffrin souffrait seulement en le voyant approcher d'elle. — Pour l'amour de Dieu, Antoine, parlez donc plus vite! Le malheureux craignait sa maîtresse; alors il bredouillait et finissait par être inintelligible, alors madame Geoffrin se fâchait... Mais en voyant la physionomie d'Antoine changer et devenir craintive, sa colère se calmait; elle souriait et disait à Antoine : Calme-toi et parle comme *tu peux* et non pas comme je *veux*... Et Antoine pleurait tout attendri

de la bonté de sa maîtresse dont il connaissait la vivacité.

Un jour, on lui apportait deux vases en marbre, fort beaux, de chez Bouchardon ; les ouvriers en cassent un. Madame Geoffrin, en l'apprenant, donne ordre qu'on leur remette deux lois.

— Ils sont bien malheureux de cet accident, dit-elle, et je veux les en consoler !...

Elle avait une laitière : une paysanne de Saint-Brice. Cette femme avait perdu une de ses vaches, et se voyait ruinée par cette perte. Madame Geoffrin lui donna une vache et de l'argent... Mais l'argent et la vache ne faisaient pas que la laitière sût bien son métier, et la crême était mauvaise..... Lorsqu'on le disait à madame Geoffrin, elle racontait tous les malheurs de la paysanne, et puis elle ajoutait :

— Vous voyez bien que je ne puis pas quitter cette laitière-là !...

Madame Geoffrin était d'une extrême bonté, de cette bonté ingénieuse qui fait dire que le le cœur a de l'esprit et que l'esprit a du cœur; mais avec cette bonté elle n'était pas sensible. Cela se voit. C'est ainsi que sa bienfaisance était toute dépouillée de charme, et c'est un grand défaut, surtout dans un femme. Quelquefois un mot consolant fait plus d'effet sur un cœur souffrant qu'un bienfait envoyé par un roi!... Quel est le chagrin qu'une larme de sympathie ne calme pas?... C'est le baume de la douleur que la pitié.

Eh bien! c'était une chose inconnue à madame Geoffrin. Elle avait, comme je l'ai dit, de la bonté, mais aucun charme ne se joignait à cette bonté. Elle secourait un malheureux, mais sans le voir, de peur d'être émue de son malheur... Et pourtant elle était *impatiente* de le secourir! Elle était une amie sûre et même officieuse, mais

elle craignait de compromettre son repos ou son crédit, et ne voulait se hasarder qu'avec une entière connaissance de leur affaire... Il avait aussi une partie de son caractère qui ne s'allie pas ordinairement avec une vraie bonhomie, telle que celle qu'il me semble qu'elle avait : c'était une grande vanité ; c'est-à-dire une volonté de vivre avec les gens de la haute société. Elle allait fort peu chez eux; mais, chez elle, elle les voyait beaucoup et cherchait à les y attirer. C'était même une de ses plus grandes joies que celle de réunir à ses soupers une foule de femmes de la plus haute noblesse, et fameuses par leur beauté comme par leur esprit. C'étaient madame de Brienne, madame de Choiseuil, madame de Grammont, madame d'Egmont, cette charmante fille du maréchal de Richelieu..., madame la marquise de Duras, et beaucoup d'autres encore. C'était mademoiselle de Lespinasse

qui tenait sa place parmi tous les noms que je viens de nommer, à l'aide de la plus humble des humilités... En hommes : c'étaient les plus illustres de la littérature. J'en ai déjà indiqué quelques-uns ; mais ceux que je n'ai pas nommés sont bien aussi importans.

L'abbé Galiani et Carraccioli, tous deux Napolitains, tous deux spirituels, étaient les seuls étrangers admis dans l'extrême intimité de madame Geoffrin, avec le comte de Creutz. Leur esprit à tous deux était fort supérieur, mais bien différent, ainsi que je le montrerai tout-à-l'heure.

Parmi ces personnages remarquables il faut aussi nommer Mairan. L'âge avait fait pour celui-ci ce que la nature avait fait pour d'Alembert. Son âme avait été tempérée, mais il était né avec des passions ardentes... Il y a presque toujours de la bonté dans l'âme de ces hommes dont la nature brûlante est encore

excitée par les passions et qui ne trouvent du charme cependant que dans l'étude des sciences abstraites. Le vice ne les dégrade jamais, les passions ne les abrutissent pas; elles ne leur donnent aucun regret, aucun amer souci!... Ils sont libres, heureux, et rendent heureux aussi, tout ce qui les entoure!

Marivaux (1), celui de tous qui devait apporter le plus d'esprit étincelant dans la conversation, n'avait pas cependant tout le brillant que le *marivaudage* nous rappelle si bien. Malheureusement, comme ses ouvrages avaient tous cette teinte de finesse et de subtilité, il se croyait obligé d'avoir aussi cette apparence, et comme elle n'était pas naturelle chez lui (2),

(1) Il était né à Paris, sur la paroisse Saint-Gervais, en 1688; et non pas en Auvergne comme on le trouve écrit en plusieurs endroits. Son père avait été directeur de la Monnaie, à Rouen.

(2) Je trouvais l'autre jour une pensée ravissante de finesse et de grâce dans un morceau de littérature de M. le marquis de Custine; la voici :

« Le naturel seul plaide sa cause avec modération

il s'en suivait une sorte de contrainte qui nuisait à ses moyens habituellement bien pour l'agrément du monde. Il avait comme une attention perpétuelle à courir après les idées d'analyse..... et puis c'était un scepticisme continuel aussi, qui donnait de l'obscurité à ses phrases. Il avait une manière d'être en tout, qui lui donnait l'apparence de la plus singulière nature, en ce qu'elle semblait contradictoire avec ce qu'il écrivait. Il avait surtout l'amour-propre le plus craintif et il était très facile de le blesser; mais comme il respectait celui des autres, on ménageait le sien. C'était bien pour ce temps-là; mais aujourd'hui on ne serait pas si généreux et le change neserait pas aussi assuré.

on exagère toujours les sentimens qu'on adopte parce qu'on n'en a pas la mesure, et qu'on se jette dans la passion pour voiler l'affectation. »

(*Les amitiés littéraires*, *dans les* Cent-et-Un, 5e *vol.*)

A peine sorti du collège, M. de Marivaux s'était avisé de dire qu'une comédie n'était pas une chose bien difficile à faire; et pour le prouver il en fit une mauvaise. C'était le *Père prudent,* petit drame en un acte; mais mauvais dans toute sa marche, et qui, certes, n'annonçait pas l'auteur des *Fausses Confidences*...

Ce qui l'annonçait encore moins, fut une tragédie qu'il donna à la Comédie-Française. C'était la *Mort d'Annibal;* (1) le peu de succès de cet ouvrage le dégoûta de la carrière tragique, et lui fit entreprendre celle dans laquelle il eût de si brillans et si justes succès. Pendant trente-deux ans, il soutint presque seul la fortune du Théâtre-Français. Fleury, en parlant de M. de Marivaux, me disait même qu'il l'avait soutenu *seul.* Il a donné vingt-et-une pièces dont la plupart sont demeurées au théâtre et dont beaucoup

(1) Donné en 1720. — Marivaux avait alors 32 ans.

ercore s'y jouent avec grand succès, ce sont :

Le jeu de l'Amour et du Hasard.

Le Legs.

Les Fausses Confidences.

La Mère Confidente.

L'École des mères.

La Double inconstance.

L'Heureux stratagème.

La Fausse Suivante.

Et quelques autres encore dont les noms m'échappent. Marivaux voyant que Molière avait épuisé les caractères, prit pour sujet des intrigues embrouillées. Il a frayé une route nouvelle à l'art comique ; il a imaginé de mettre sur la scène la métaphysique et l'analyse du cœur humain. Les scènes de ses comédies, même dans les situations les plus tendres, offrent des caractères qui doivent intéresser, puisqu'ils ne sont ceux de personne, du moins, ordinairement dans le monde, et

qu'ils offrent l'appat d'une nouveauté. Les conversations des personnages sont des dissertations épigrammatiques et tendres en même temps; aussi le canevas de ses pièces n'est pour la plupart du temps qu'une toile très claire sur laquelle il brode ingénieusement avec de brillantes couleurs tout ce que le cœur exprime de plus secret, tout ce que l'esprit a de plus fin et de plus délicat. Cependant le fond de son théâtre n'est pas seulement ce que je viens d'indiquer, il n'y a pas seulement cette subtilité comique développant avec finesse; les idées filent avec les scènes de ses pièces; il fait arriver au dénoûment avec un intérêt positif. Mais il est une chose sur laquelle il s'abusait, c'est que ses pièces pourraient avoir un but utile et moral :

Je voudrais rendre les hommes plus justes et plus humains, disait-il, je n'ai que cet objet en vue!

Je ne trouve pas que son but ait été rempli; ses pièces ont souvent même un but peu moral, elles ont surtout l'inconvénient immense de monter la tête et de donner des idées extraordinaires : les *Fausses Confidences*, et surtout le *Legs*, mais particulièrement le *Jeu de l'Amour et du Hasard* ont cet inconvénient. Toutes les fois qu'une jeune femme à la tête romanesque, aura à son service un valet de chambre ayant bonne tournure, elle croira que c'est un amant déguisé. Le vice de la pièce elle-même, du *Jeu de l'Amour et du Hasard*, est particulièrement là dedans, ainsi que l'a remarqué madame Aubert dans son article du *Temps*, sur la soirée dramatique du comte de Castellane : après s'être rencontrés, aimés, Silvia et Dorante ne doivent pas s'épouser; parce qu'à la première querelle matrimoniale, la jeune femme craindra que son mari ne se console avec une jolie

femme de chambre, et Dorante ne pourra oublier, si les mêmes inquiétudes ne le dominent pas, que sa femme à trouvé le cœur qui répondait au sien sous un habit de livrée! Comment cet habit de livrée lui seul n'avait-il pas été un bouclier pour le cœur de Silvia!... Il n'y a pas de séduction avec un pareil épouvantail!... cet inconvénient se représente dans la jolie comédie du *Legs*. C'est le défaut de plusieurs pièces de Marivaux; mais il marque parmi nos auteurs dramatiques par une spécialité qui lui a valu justement une des premières places parmi eux.

Marivaux n'est pas seulement dramatique; il a écrit des ouvrages plus sérieux, et le *Spectateur Français* lui a mérité en Angleterre, le surnom de *Moderne Labruyère!*... Le plan de cet ouvrage embrasse beaucoup d'objets; il parle de politique, de morale, de sciences, beaux-arts, commerce même, et

toujours il intéresse parce qu'il jette cet agrément de l'homme du monde dans ce qu'il écrit, et qu'il fait aimer son sujet quelqu'il soit, parce qu'il amuse.

Il a fait deux romans, romans assez oubliés aujourd'hui, et qui, pourtant, alors qu'ils parurent, eurent un succès prodigieux; c'est *Marianne* et le *Paysan parvenu;* il y beaucoup d'esprit dans ces deux ouvrages, peut-être trop même; trop de subtilité comme dans ses pièces, mais ils amusent comme elles aussi, et alors on ne se plaint plus.

Il a fait un ouvrage qui vaut moins que tous ceux que je viens de nommer; c'est *Homère travesti*. Il est facile de donner un aspect risible, même aux choses les plus sublimes, et cet ouvrage le fait bien voir; car il y a bien de l'esprit; c'est néanmoins inférieur au reste de ses œuvres.

Son style est original, mais cette origina-

lité à une cause que l'on n'a pas voulu reconnaître; on a regardé Marivaux comme un auteur singulier dans ses expressions; et on a mis sur le compte du style ce qui appartenait à la finesse de pénétration de l'auteur... Cependant, tout en le disculpant, je crois qu'il serait dangereux de le prendre pour modèle.

S'il avait lui-même reconnu franchement l'inconvénient qu'on lui reproche, il aurait sans doute évité ce défaut qu'on retrouve toujours chez lui, même en ce moment... On le censura, mais il n'en fit que rire. Crébillon le fils, est celui de tous qui sut le mieux et le plus ingénieusement critiquer le style de M. de Marivaux. La remontrance fut même faite avec tant d'art, et surtout de convenance, chose bien ignorée des critiques de notre temps, qu'un jour Marivaux parlant du roman de *Tenzaï*, se prit à rire de bonne foi, en entendant raconter ce que dit *La Taupe*...

Marivaux eut beaucoup d'ennemis, et surtout de détracteurs... Il existe une foule de libelles, de pamphlets qui indiquent à quel degré la haine était portée contre lui. Je connais plusieurs de ces critiques amères, c'est une injustice révoltante; par exemple, j'en lis une en ce moment insérée dans un recueil périodique intitulé *Le Nécrologe*. On accuse M. de Marivaux d'avoir copié M. de Sainte-Foix!... Et on ajoute toujours: ce n'est pas là le genre de Molière! Non, sans doute! mais après ce dieu du théâtre, n'y a-t-il que le silence à garder? est-ce que Regnard, Destouches, d'autres auteurs, n'ont pas donné à la scène des ouvrages estimables?... Un des grands reproches encore que l'on fait à M. de Marivaux est d'avoir été reçu de l'Académie Française avant M. de Voltaire... Cela est sans doute injuste. Mais il faut en accuser l'Académie; comment un homme peut-il rendre un

autre homme comptable de l'injustice d'un corps tout entier! ne sait-on pas combien de considérations agissent sur les *compagnies?* M. de Voltaire avait des ennemis puissans. Marivaux quoiqu'il en eût aussi, en avait moins que lui et qui surtout lui étaient moins hostiles parce qu'il avait moins de talent; Crébillon qui l'aimait le fit recevoir, et, à cette époque, on sait que Crébillon avait une *cotterie* littéraire très puissante; Marivaux l'employa et il fit bien; lui en faire un reproche serait une stupidité. Cela donne la mesure de la justesse du jugement des critiques.

Marivaux avait un caractère aimable, malgré cette simplicité dont j'ai parlé plus haut... Il n'aimait pas à contester ni à prouver qu'il avait raison.

— Pourquoi ne pas répondre à ceux qui vous attaquent? lui disait un jour madame de Tencin.

— *Parce que j'aime mon repos*, lui répondit Marivaux, *et que je ne veux pas troubler celui des autres!*

Il fut reçu à l'Académie Française en 1743. Il y siégea vingt ans.

Il n'était pas riche : madame de Tencin fit beaucoup pour lui, ainsi que mademoiselle de Saint-Jean... — Je vous fais ma légataire universelle, dit-il en mourant à cette dernière; de cette manière vous continuerez, même après ma mort, à être ma bienfaitrice!

Il était si parfaitement bon, que souvent il se privait du nécessaire pour rendre la liberté à de pauvres compatriotes, à des auteurs malheureux. Il était modeste dans sa bienfaisance, et mettait autant de soin à cacher ses bonnes actions que bien d'autres à les publier.

Marivaux mourut à Paris, le 4 février 1763. Il avait eu une fille qui s'était faite religieuse à l'abbaye du Trésor.

J'ai parlé longuement de Marivaux, parce que c'est un auteur qui a fait école chez nous, et dont la vie présente quelqu'intérêt : et puis il était un habitué du salon et même des soupers de madame Geoffrin.

Un savant qui tenait chez elle plus de place qu'un autre, en raison de son épaisseur de pensée, c'était Chatellux, dont l'esprit n'était jamais clair, et qui voulait pourtant y voir... Souvent, au travers de cette épaisse intelligence, perçaient des lueurs, des éclairs rapides et lumineux, puis tout rentrait dans le silence et l'obscurité, jusqu'à un nouveau choc. Il avait la naïveté d'un enfant et la bonté d'un vieillard, quoiqu'il ne fût plus l'un et ne fût pas encore l'autre. Jamais homme ne fut plus heureux de l'esprit des autres que celui-là. C'était une bonhomie continuellement occupée à trouver des moyens à ceux avec lesquels il vivait. Lorsque quelqu'un disait un

parole d'esprit, alors cette physionomie massive s'éclairait, ses yeux s'animaient et il souriait... Ceux qui ne l'auraient pas connu, auraient cru que la personne qui parlait était sa maîtresse, si c'était une femme; ou son frère, si c'était un homme; et bien souvent il ne les connaissait pas : du reste, il avait prodigieusement d'esprit lui-même.

L'abbé Morellet, celui qui, depuis, devint beau-frère de Marmontel, était aussi l'un des hommes les plus remarquables de cette assemblée de savans et de littérateurs si distingués eux-mêmes. Je l'ai beaucoup connu, et j'ai pu juger par ce qu'il était de ce qu'il avait dû être, quoiqu'il fût bien vieux en 1801. L'abbé Morellet était, disait-on, le correcteur des ouvrages de madame de Souza (1), et je le croirais d'autant plus, que, dans les ouvrages du même auteur, rien ne ressemble à *Adèle*

(1) Madame de Flahaut.

de Sénanges et à *Charles* et *Marie*... L'abbé Morellet a traduit, selon moi, le plus charmant roman de mœurs anglaises que j'aie lu, après cependant ceux de lady Morgan, c'est le roman de madame Maria Roche; intitulé *les Enfans de l'Abbaye*... L'abbé Morellet avait un esprit éclairé, plus solide qu'aimable, et joignait à ces qualités cette droiture de caractère que j'apprécie au-delà de tout. Parfaitement sûr, bon camarade littéraire, il était aimé et considéré de tout ce qui le connaissait; railleur, mais sans méchanceté, quoique le caractère de son esprit fût même tourné à la satire, il avait donc une trop grande facilité pour être méchant, s'il avait voulu l'être; mais il ne l'était pas, et quand il raillait, c'était un fouet avec lequel il châtiait l'insolence ou la méchanceté, mais il n'en faisait jamais une arme avec laquelle il pût blesser.

M. de Saint-Lambert était un homme tout

différent. Il avait long-temps vécu à la petite cour du roi Stanislas, et en avait rapporté ce ton d'extrême politesse, cette urbanité sans laquelle aucune société n'est possible. Il faisait de beaux vers, et souvent il composa des fragmens qui auraient immortalisé un homme plus vain, qui ferait *mousser* cette œuvre par tous les moyens de la littérature. Saint-Lambert a fait plusieurs morceaux très remarquables : ce petit poème des *Saisons* est frais et gracieux ; il y a dans cet ouvrage un goût exquis quelquefois, et puis d'autres où la médiocrité est au-dessous de la parole. Saint-Lambert avait une jolie tournure, de l'esprit et la connaissance du monde ; aussi y était-il à ravir. Il avait de l'élégance dans l'esprit et dans les manières ; et surtout une finesse qu'on retrouve dans ses ouvrages. Sans être lui-même très gai, il s'animait de la gaîté des autres ; sa raison

était solide, son jugement supérieur, et dès qu'il trouvait quelqu'un dont la conversation lui convient, il était charmant. Il fut fort regretté à cette petite cour de Lunéville où il avait vécu long-temps avec madame du Châtelet, en dépit de Voltaire, quand elle venait lui sourire avec *ses yeux louches*, comme le disait Voltaire lui-même. Cette liaison, qui mit Saint-Lambert en rivalité avec le grand homme, lui donna une grande célébrité, et quoiqu'il eût beaucoup d'esprit, d'ailleurs.

J'ai parlé, je crois, de tous ceux qui allaient chez madame Geoffrin, et j'ai fait remarquer leurs principaux traits de caractère. Mais il est une certaine attention plus profonde dirigée vers ceux qui sont nommés dans ma comédie de madame Geoffrin, et M. de Monteriff en est un dont je dois parler avec intérêt.

Monsieur de Monteriff (1) était lecteur de

(1) François-Auguste-Paradis de Monteriff. — Son

la reine, secrétaire des commandemens de M. le comte de Clermont et l'un des quarante de l'Académie Française. Sa mère avait de l'esprit et de l'intrigue; son mari lui avait laissé un héritage de procureur assez honnête; elle s'en servit pour assurer l'état de ses enfans. Elle avait deux garçons, l'un qui devint commandant d'une petite place, l'autre qui fut celui que nous connaissons tous.

Monteriff avait de l'esprit d'intrigue en vrai fils de procureur. Il arrangea si bien sa vie, qu'étant encore assez jeune il fut nommé secrétaire des commandemens de M. le comte de Clermont. C'était, comme on le sait, un *prince abbé*. Monteriff eut la feuille des bénéfices; il avait la délicatesse de ne proposer aucun prêtre que sur la présentation des demoiselles de l'Opéra. C'était agir en homme

père était procureur, il est né à Paris, en 1687, il vit toute la fin du règne de Louis XIV.

de goût, parce qu'il suivait la mode, et qu'il y en a toujours à la suivre strictement ou à s'en éloigner tout-à-fait. Dans le dernier cas, on se fait une mode à soi; mais pour cela il faut exercer un grand pouvoir, et n'a pas cette puissance qui veut.

Dans sa première jeunesse, comme il voulait exercer un jour cette puissance dont je parle, et le faire avec *sécurité*, il se fit recevoir *maître d'escrime!* Mais à mesure qu'il marcha dans la vie, il sentit le besoin de se calmer; il ne fut que spirituel; ne mordit que du bout des dents, et ne griffa que du bout des doigts. Sa réponse était néanmoins prompte, et la qualité de ceux qui lui parlaient ne l'arrêtait pas. Un jour, Louis XV lui dit :

— Monsieur de Montcriff, savez-vous bien que tout le monde *vous donne* quatre-vingts ans!

— Oui, sire, mais je ne *les prends* pas,

répondit Montcriff, qui détestait qu'on lui parlât de son âge.

Il les avait pourtant ; et il avait plus, il avait les goûts de la jeunesse, mais d'une singulière manière (1), et il fallait convenir que peu de vieillards étaient aussi aimables que lui.

Sa mère s'était fait une fortune d'une façon tout originale. Sur la fin du siècle de Louis XIV on se faisait des déclarations d'amour par lettres, non pas anonymes, comme aujourd'hui, où, sous le voile d'un mystère que chacun devine, les femmes, secouant toute pudeur, écrivent aux hommes qu'elles voient, pour leur dire qu'elles *les aiment*, et cela avec une *naïveté* révoltante, en feignant de

(1) Dès qu'il entendait parler d'une demoiselle un peu à la mode, il lui écrivait : « Mademoiselle, si vous étiez curieuse de faire la connaissance d'un vieillard aimable et *propret*, il vous attendra à souper après lequel vous trouverez quatre louis...

croire qu'on ne peut les reconnaître parce qu'elles auront légèrement déguisé leur écriture et qu'elles ne mettent pas leur nom! je connais une femme qui, n'étant pas encore mariée a écrit pendant bien des mois de suite à un homme qu'elle connaissait pour avoir la tête romanesque, sous un nom supposé, lui faisant croire qu'elle l'adorait et cela parce que l'homme a 100,000 fr de rente et qu'elle voulait l'épouser. Cette vile intrigue était d'autant plus révoltante que cet homme, l'un des plus aimables, les plus faits pour être aimés, ne l'était pas de cette femme qui, aimait un autre homme bien inférieur de tous points, mais dont elle était entêtée parce qu'il ne voulait pas d'elle.

Cette manie d'écrire ainsi sous un voil anonyme finit par devenir trop vulgaire, aussi. On l'emploie pour atteindre toutes les fins, pour tous les buts. Pour détruire une répu-

tation comme pour frapper sur une affection sainte !... Quelquefois c'est une sœur qui dépossède une sœur !... quelquefois c'est une fille qui devient le bourreau de sa mère (1). Quelquefois même ce sera d'accord avec l'homme qui composa le poison! seulement c'est elle qui le versera dans la coupe !... N'avons-nous pas vu madame la comtesse du Cl.... mourir du chagrin d'avoir trouvé une rivale *calculée* dans sa fille, madame la comtesse de Ch.....l? Oh ! qu'il y a de sombres mystères dans la vie et dans nos pauvres cœurs de femme !...

Mais lorsque vivait madame de Montcriff, alors, quoique les mœurs fussent bien relâchées, elles n'étaient pas à ce point de corruption... et les choses, pour se faire à voile levé, n'en étaient peut-être que plus repous-

(1) Voyez l'histoire scandaleuse de madame de La Ch..... et de madame de Na.....

santes, mais moins atroces; elles se faisaient mépriser, mais du moins n'inspiraient pas d'horreur.

En écrivant avec *son cœur*, ainsi que je viens de le dire, il fallait que le cœur eût de l'esprit, et cela n'arrivait pas toujours. Alors il vint à la mode de se faire écrire ses lettres d'amour. On sait que Benserade écrivait les lettres de Louis XIV à mademoiselle de Lavallière, et que ce fut avec assez d'étonnement qu'il se vit appeler par elle-même pour faire une réponse à ces lettres passionnées. Ce fait est tellement constaté, qu'on ne peut revenir sur sa vérité. Mais alors combien on rit de pitié tout à la fois sur cette femme et sur cet homme qui, tous deux, ne trouvent pas dans leur cœur des pensées pour rendre l'amour assez violent chez l'un pour lui faire escalader les toits de son royal château et assez dominant chez l'autre pour rendre coupable une jeune

fille vertueuse ! C'est une énigme du cœur!... mais c'est une dérision amère !

Le fait est que la mode, instituée par le roi et par sa favorite, eut des imitateurs; et que bientôt, dans Paris, on trouva des écrivains de lettres d'amour, comme on trouve aujourd'hui des écrivains de pétitions à la Chambre des députés. Madame de Montcriff s'était fait une grande réputation dans ce genre : était-ce par elle-même et pour elle-même, ou bien par son talent personnel; voilà ce qu'on ne sait pas. C'était une drôle de mode, pour le dire en passant, que cette mode d'écrire par secrétaire et sous la dictée, ce que le cœur veut dire. Quoi qu'il en soit, la chose existait au grand et mutuel contentement des deux parties.

Madame de Montcriff, ou pour mieux dire madame *Paradis*, car tel était alors son nom, était donc fort employée, et elle légua ce talent

à son fils. Monteriff l'employa pendant quelque temps; peut-être fut-ce à lui qu'il dut l'amitié de M. d'Argenson. Il avait de plus concouru à l'établissement de la comédie-parade qui se fonda dans le temple, ce temple azyle des débiteurs, et que Panard appelait *le Temple des mémoires.* Quelques années après, on donna une comédie intitulée l'*Oracle de Delphes.* Cette pièce fort spirituelle, fut défendue dès la troisième représentation, à cause des impiétés qu'on y remarquait. Monteriff fut soupçonné d'en être l'auteur; à cette époque une persécution quelle quelle fut, avait toujours un vernis de talent. Il était *impossible* qu'on persécutât un auteur sans talent. Quelque temps après il fit l'*hitoire des chats.* Ce fut à son tour d'être *chansonné* et *pamphletisé.* Les satires et les libelles pleuvaient sur l'histoire des Rominagrobis. Monteriff en rit le premier en hom-

me d'esprit qu'il était. C'est lui qui disait que le comte de Caylus, qui avait gravé les estampes dont Coypel avait dessiné les figures, s'était sauvé à l'aide des planches! Lorsqu'après le départ de M. de Voltaire pour Ferney il sollicita la place d'historiographe de France, M. d'Argenson lui dit : Tu veux dire *historiogriffe;* faisant ainsi allusion à son *histoire des chats.*

Le Rajeunissement Inutile; pièce charmante qu'il fit donner aux Italiens, lui ramena le public que son histoire miaulante avait éloigné. Un charmant conte intitulé les *Ames Rivales* (1), qui fut lu avec le plus grand plaisir, et en fait encore aujourd'hui, parut ausssi à cette époque; c'est un petit ouvrage toujours joli, toujours de mode, parce que ce qui est spirituel et de bon goût l'est toujours.

(1) On le trouve dans le *Cabinet des Fées.*

On a beaucoup parlé de ses romances et surtout de celle d'*Alix* et d'*Alexis*, ce n'est pas pour déprécier une chose admirée depuis long-temps, et pour commencer à mettre en pratique mon système, que je crois très bon, de revoir une foule de réputations usurpées, qui jouissent d'une gloire qui vraiment est bien peu positive. Les romances de M. de Montcriff, manquent de naturel; ainsi qu'est-ce donc ce que fameux mot tant vanté : *en songeant qu'il faut qu'on l'oublie, on s'en souvient?*

On s'est beaucoup récrié sur cette pensée qu'on a trouvée délicieuse, mais en résumé que veut elle dire? qu'est-ce qu'une chose qu'il faut qu'on oublie? je crois bien qu'on trouvera de la *sécheresse* dans cette question; la chose, dira-t-on, est sous-entendue. Je sais tout cela, mais j'ai le malheur, avec une imagination qui est assez active de

vouloir que ma raison soit aussi contente qu'elle dans le jugement d'une chose d'art. Je ne veux rien de facile, je le sais bien ; mais enfin il est de fait que je ne puis accepter conmme sublime : *en songeant* qu'il faut *qu'on l'oublie on s'en souvient!* Le vers d'avant est cent fois plus charmant!

Pour chasser de sa souvenance
L'ami secret
On se donne tant de souffrance
Pour peu d'effet!
Une si douce fantaisie
Toujours revient,
En songeant qu'il faut qu'on l'oublie
On s'en souvient.

Je trouve le commencement du couplet bien plus joli et on n'en a pas parlé.

J'ai parlé de l'esprit de Montcriff, je vais parler de son cœur; car il a été pour une noble et belle part dans sa vie.... Il renouvela le beau trait de dévoûment de Pélisson pour Fouquet. Montcriff avait de grandes obliga-

tions à M.d'Argenson, et lorsque celui-ci fut disgracié et exilé aux Ormes (1); Montcriff, dont l'existence tenait entièrement à la cour, voulut renoncer à cette existence pour suivre son bienfaiteur dans son exil.... Il lui fut permis d'aller tous les ans rendre une longue visite à l'homme que le pouvoir pouvait frapper et bannir, mais que l'estime publique consolait de l'injustice des rois et de celle des favorites.

Montcriff était bon, d'une noble nature, et généreux par besoin instinctif. *Son âme*, pour parler comme Montaigne, qu'il aimait beaucoup à citer, *était la meilleure des pièces de sa condition.*

Il mourut en 1770. M. de Laplace lui fit cette épitaphe :

Des mœurs dignes de l'âge d'or,
Ami sûr, auteur agréable,
Ci-gît, qui, vieux comme Nestor,
Fut moins bavard et plus aimable.

(1) Belle terre située en Tourraine.

Mais après tout, Montcriff n'était qu'un homme fort aimable, et non pas un homme de lettres, et certes sans la protection de la reine Marie Luzinska et celle de M. d'Argenson, jamais il n'eût été de l'Académie Française.

Thomas, Helvétius et le comte de Creutz, sont maintenant les trois hommes de lettres dont j'aie le plus à parler ainsi que Panard et l'abbé Raynal. Quant à Marmontel, comme il est question de lui plus que de tout autre dans ma scène historique, j'en parlerai beaucoup plus longuement et je le garderai pour le dernier de tous.

Helvétius, à l'époque de la célébrité hospitalière de madame Geoffrin, était jeune et dans toute la verdeur de son ambition littéraire; il écrivait une grande partie de la journée, et lorsque le soir il arrivait chez ses amis, c'était la tête encore fumante de son travail du matin qu'il s'asseyait au milieu d'eux. Pour

faire un livre distingué dans un siècle où l'esprit était si ordinaire, il lui fallait chercher et trouver une nouvellle pensée à faire éclore, une nouvelle idée à mettre au jour; mais comme les idées mères et surtout neuves sont très rares, et que depuis trois mille ans qu'on écrit soit sur du papyrus, du vélin ou du papier, la source en est un peu altérée, il lui fallut nécessairement tomber dans le paradoxe, comme Rousseau, mais avec un bien moins grand charme de style et surtout de tour de pensée. Son livre de l'*Esprit*, production hardie mais tout raide de contention, où l'on est fatigué à chaque page de voir l'auteur se débattre contre ses propres doutes et ne pouvoir les vaincre malgré ses efforts pour se persuader à lui-même et à ses lecteurs qu'il a raison. Helvétius a été très lié avec mon père qui, occupant une charge dans la haute finance, avait avec lui des rapports journaliers... Mon père était un

homme d'esprit, mais très positif; et il avait, malgré lui souvent, des scènes très vives avec Helvétius qui se faisait beaucoup plus mauvais qu'il n'était, il n'avait dans le caractère que de la longénuité et une grande bonté. Il n'était pas aussi sceptique qu'il en avait l'apparence dans ses écrits; j'ai remarqué, en général, qu'il y a toujours une grande dissemblance entre les opinions et les mœurs de ceux qui écrivent et proclament des choses étranges. Je connais plusieurs esprits très remarquables qui cherchent à innover, soit par conviction, soit par volonté de faire et de dire autrement que les autres; eh bien! ces hommes sont continuellement en opppsition avec eux-mêmes... C'est une étude curieuse à faire que celle du cœur de ces individus. Helvétius, par exemple, imagina de se calomnier, ainsi que les gens de bien, pour ne donner d'autre mobile que l'intérêt aux actions morales de la

vie... Mon père prétendait qu'on trouvait deux hommes à aimer dans Helvétius, l'un qui était lui-même, bon, naturel, bienfaisant, très indulgent et libéral, non-seulement de parole, mais avec une grandeur d'âme qui doublait le bienfait. Voici un fait arrivé dans l'année qui précéda la première guerre d'Amérique.

Helvétius avait une grande fortune. Souvent il cherchait avec soin à faire du bien, et en cela il était secondé par sa femme, l'une des plus charmantes personnes de son temps..... Un jour, elle passe dans le cabinet de son mari, et lui remet une lettre qu'elle venait de recevoir, et dans laquelle une femme au désespoir s'adressait à elle pour en obtenir quelques consolations et un appui. Elle était Lorraine et compatriote de madame Helvétius. Sa lettre était simple et vraiment touchante. Celle qui l'avait écrite n'était pas à Paris; elle habitait un village près de Vincennes.

— Je ne puis m'absenter, dit madame Helvétius ; voilà pourquoi je viens à vous. Cette lettre est écrite par une femme bien née, je ne veux pas l'humilier en y envoyant une de mes femmes. Il faut que ce soit vous qui alliez vers la pauvre étrangère.

M. Helvétius demande ses chevaux ; il monte dans une voiture simple et part pour le village indiqué par la dame. Il trouve une femme encore jeune, entourée de trois enfans, ayant perdu son mari par suite de blessures reçues en Allemagne, où il avait été chercher la fortune et n'avait trouvé que la mort... Madame de Riécourt était venue à Paris pour solliciter une pension du roi. Depuis trois mois elle avait dépensé en courses, en frais inutiles, le peu qu'elle possédait : maintenant elle n'avait plus rien!...mais elle ne demandait RIEN non plus... seulement elle savait que madame Helvétius était de sa province ; elle ve-

nait lui demander *de l'ouvrage* et sa protection.

En voyant cette profonde misère, M. Helvétius se sentit touché au fond de l'âme. — Il y eut dans sa pensée, dès ce moment, la volonté de faire du bien à cette famille.— Il prit les papiers que lui remit la dame; s'informa avec intérêt de ce qui lui manquait, et vit avec chagrin que madame de Riécourt pouvait bien vouloir accepter une protection, mais qu'il serait impossible de lui donner en même temps des secours d'argent. Il lui persuada cependant de se laisser transporter dans son hôtel et d'y demeurer avec ses enfans, jusqu'au moment où, par ses soins, elle obtiendrait la pension qu'elle demandait. Madame de Riécourt accepta. Madame Helvétius fut sa garde-malade, et pour une sœur, n'eût pas été plus attentive. La maladie de madame de Riécourt fut longue; elle était faible et bien

accablée par une longue souffrance, à laquelle s'était joint ce désespoir qu'amène la crainte de laisser ses enfans orphelins !... mais enfin madame de Riécourt put se rétablir lorsqu'il n'y eut plus à redouter de ces incidens que le malheur jette dans votre vie comme la torture d'une destinée... Pendant sa convalescence, M. Helvétius fit des démarches, mais elles furent toutes infructueuses... M. de Riécourt, disait-on, s'est battu en Prusse, et pour la Prusse ; qu'il soit pensionné par la puissance pour laquelle il s'est battu. Cette réponse fut la seule à toutes ses démarches. Alors il prit un parti : il dit à madame de Riécourt qu'il fallait qu'elle allât attendre dans une des terres de madame Helvétius que l'affaire de sa pension fût réglée. Madame de Riécourt partit en toute confiance pour Voré, la terre que madame Helvétius habitait le plus volontiers. Elle y passa un mois dans l'attente

d'un changement de vie qui devait être heureux d'après les espérances de M. Helvétius. En effet, un jour, tout en arrivant, il lui annonça que le roi lui avait accordé une pension de trois mille francs, et qu'elle en devait toucher l'arriéré, puisque M. de Riécourt était mort depuis deux ans et demi. En conséquence, il lui apportait une somme de sept mille cinq cents livres, et un cadeau que la reine faisait aux enfans pour leur acheter un trousseau. Ce cadeau était de vingt-cinq louis pour chaque enfant. En écoutant cet homme qui lui annonçait la vie, comme elle n'y comptait plus, madame de Riécourt fut saisie d'une telle joie qu'elle ne parlait pas et ne pouvait que pleurer en embrassant ses enfans...

— Ce n'est pas tout, lui dit Helvétius, je me charge de toucher votre pension et de vous la faire passer régulièrement chaque trois mois!... Me voulez-vous pour votre homme d'affaire?...

Madame de Riécourt se récria.

— Non, non, dit madame Helvétius, il faut que vous ayiez confiance en mon mari! il conduira bien vos affaires.

Madame de Riécourt consentit à tout. Elle repartit pour la Lorraine, où elle habitait une petite ville, dans laquelle mon père, qui était Lorrain lui-même, l'a vue fort souvent. Elle y fit un établissement convenable. Tous les trois mois, M. Helvétius lui envoyait sa pension fort exactement, et cela, en effet, devait être, puisque c'était *lui* qui la lui faisait!

En éprouvant des refus multipliés, Helvétius voulut connaître la véritable position de madame de Riécourt : Il apprit que, demeurée veuve avec trois enfans, elle avait en outre une grand'mère aveugle et infirme dont elle prenait soin, et que la mort de M. de Riécourt laissait dans la misère comme toute sa famille! La moralité de madame de Riécourt était ré-

connue ; dès lors Helvétius prit le parti qu'il suivit : ce fut de donner une existence de ses propres deniers à cette malheureuse famille. Ignorante des affaires, madame de Riécourt ne savait seulement pas comment on touchait une pension. Elle fut bien long-temps avant d'avoir la connaissance entière de l'action de M. Helvétius. Alors elle ne put se refuser à accepter ce service, car elle avait troisenfans et elle se mourait. Elle habitait alors Nancy, où mon père la revit, et c'est d'elle qu'il tient les détails qu'on vient de lire.

Madame Helvétius dont on a tant parlé pour sa bienfaisante bonté et son ingénieuse manière de faire le bien, était une personne de la plus haute naissance. Elle était de la famille, de Ligneville en Lorraine, l'une des familles formant ce qu'on appelait alors les grands chevaux de Lorraine. Elle épousa Helvétius et fut heureuse, parce qu'il y avait un grand rap-

port entre elle et lui pour la bienfaisance active et l'usage d'une grande fortune employée le plus philanthropiquement possible... Elle habitait presque toujours ses terres, particulièrement celle de *Voré*, où elle faisait un bien qui la faisait chérir par ce qui l'entourait. Lorsqu'elle revenait à Paris, elle allait elle-même chercher le malheur dans les asiles les plus secrets, accompagnée d'une sœur de charité et d'un chirurgien. Elle faisait un tel bien, que sa réputation a survécu à celle de son mari, malgré tout son talent.

Lorsqu'il fut persécuté pour son fameux *Livre de l'Esprit*, madame Helvétius, quoique ses opinions fussent moins *philosophiques* que celles de son mari, le soutint du poids de sa haute réputation, loin de l'accabler de cette même supériorité. On lui écrivit pour faire signer une rétractation à son mari; elle répondit qu'elle ne lui en parlerait jamais, et

qu'elle s'expatrierait avec lui plutôt que de lui faire écrire une parole contraire à sa conscience. Après la mort d'Helvétius, qui arriva d'assez bonne heure, pour la laisser longtemps malheureuse de sa perte, madame Helvétius se retira à Auteuil, où sa maison devint, comme celle de madame Geoffrin et de madame de Tencin, le rendez-vous des gens de lettres et des savans distingués, regardant cette manière de vivre comme un legs que son mari lui avait fait. Franklin, pendant son séjour en France, la voyait tous les jours; l'abbé Morellet, Turgot, cet ami des hommes, qui devraient bénir sa mémoire, Cabanis; tous ces esprits de haute intelligence, passaient leur vie chez elle et l'aimaient. Elle n'avait aucune prétention à la naissance, quoique sa famille, comme je l'ai dit, fût de la plus haute noblesse, étant de celle des Ligneville; elle se moquait même de ceux

qui avaient cette prétention. Le maréchal de Byron lui reprocha un jour de n'avoir pas pris le deuil pour un de leurs parens qui était mort. — En vérité, lui dit-il, on dirait que vous ne savez pas que vous êtes de sa famille.

— Oui, répondit-elle en souriant, parce que lui ne savait plus s'il était de la mienne.

L'empereur avait désiré la connaître : il fut la voir, et la trouva se promenant dans son petit jardin d'Auteuil. Elle lui dit ces paroles qui peut-être ont été oubliées, mais que j'ai retenues pour m'en souvenir à jamais..... « Vous ne savez pas, général (il n'était encore que premier consul), vous ne savez pas combien on peut trouver de bonheur dans trois arpens de terre!... »

Et alors, le soleil d'Austerlitz ne s'était pas levé sur cette destinée impériale, qui, loin de trouver le bonheur dans trois arpens de terre, le cherchait en remuant des mondes.

L'homme le plus agréable dans le sens qu'on attache à ce mot, de la société de madame Geoffrin, était le comte de Creutz. C'était un homme d'autant plus remarquable qu'il était étranger, et, qu'à cette époque, un *étranger* l'était tout-à-fait chez nous. C'était à Paris que toute l'Europe venait chercher des bonnes façons et du savoir-vivre ; il y avait dans tout ce que faisaient les hommes et les femmes de France, un bon goût et une manière à nulle autre semblable. Ainsi donc, lorsque le comte de Creutz, qui était Suédois, (1) vint à Paris nous montrer un esprit doux et fin, un jugement parfaitement éclairé sur les arts, un goût délicat pour la vie habituelle, une chaleur, une délicatesse dans le sens moral ; toutes ces qualités nous le firent d'autant plus accueillir qu'il était rare, je le répète, qu'un étranger nous vînt ainsi tout

(1) Il était ambassadeur de Suède en France.

formé. C'était un poète parfait! Jamais un homme ne peignit avec plus de feu ce qui lui avait frappé l'imagination. Je n'ai jamais connu qu'un autre homme dont les manières et l'esprit fussent en rapport avec le portrait qu'on nous a laissé du comte de Creutz (1). C'est la même verve d'imagination, la même chaleur d'âme à la vue d'une belle nature, le même enthousiasme au récit d'une belle action et le même charme dans la conversation. Charme qui naît surtout de l'alliance d'une grande douceur avec l'esprit le plus remarquable et la finesse d'organisation la plus subtile. En écoutant raconter une course lointaine à cet homme, en le suivant sur le Vésuve, sur l'Etna, en gravissant avec lui le Ben Lhomond, ou le Mont-Blanc ; je sens la

(1) La première partie des voyages du marquis de C.... est colorée avec une chaleur de tons, bien rare et bien précieuse à rencontrer. La seconde partie est plus savante mais je préfère la première.

chaleur du Vésuve, le froid des glaciers du Montanvert ; je suis dans les mêmes régions ; je vois la mer de Sicile, les lacs d'Écosse et tout ce qu'il me dépeint. C'était aussi d'après ce que m'en a souvent répété mon père qui a vécu dans la société de d'Alembert et de madame Geoffrin, le charme particulier du comte de Creutz. Il avait beaucoup voyagé comme tous les hommes du Nord, et il racontait ses voyages avec un charme ravissant.

Le comte de Creutz était disciple de Linné et cultivait beaucoup la botanique. Il connaissait admirablement la flore de l'Espagne où il avait habité long-temps, surtout à Grenade. Il a laissé de cette ville et de la province d'Andalousie un souvenir frappant pour tous ceux qui ont parcouru ce pays-là. C'est lui qui a dit :

« En Espagne, mais particulièrement à Grenade, on a besoin de doubles facultés pour vivre, car on existe doublement ; on

se laisse aller à un charme qui vous emporte et vous entraîne dans un monde où les plus douces rêveries vous bercent et vous communiquent une extase dans laquelle se doivent trouver ceux que Dieu appelle auprès de lui. »

Lorsque j'ai vu l'Espagne, j'ai compris le comte de Creutz.

Deux hommes étaient bien étonnans aussi en raison de leur qualité d'étrangers ; l'un était l'abbé Galiani, l'autre, le marquis de Carracioli, l'auteur ou l'éditeur des lettres de Ganganelli.

L'abbé Galiani était Napolitain ; sa figure était celle d'une jolie petite poupée. C'était un charmant petit arlequin sur les épaules duquel remuait une petite tête où se trouvait un génie presque égal à celui de Machiavel. Je ne sais si M. de Talleyrand connaissait ma pensée à cet égard, lorsqu'en parlant d'une femme ayant des moyens plus qu'elle

n'a d'esprit ; il disait : *Oui, c'est la tête de Cromwell sur les épaules d'une jolie femme.*

Quant à l'abbé Galiani, il était tout à la fois de cette nature machiavélique et bouffonne que je viens de décrire. Il était, sans contredit, l'homme le plus comique et le plus remarquable, peut-être, de la société de madame Geoffrin. C'était un type que cet homme avec sa jolie petite figure. L'âme tout à la manière d'Aristippe et d'Epicure, non comme le philosophe grec, mais comme nous l'entendons. Gai jusqu'à la folie, tout en parlant même politique, de la manière la plus abstraite et cependant mélancolique par l'âme et le cœur, jusqu'à demeurer seul quelquefois plusieurs heures et pleurer en écrivant ou lisant des choses d'un haut intérêt !..... L'âme avait été explorée par lui sous toutes ses faces, et l'âme ne lui avait pas paru valoir la peine de se contraindre pour elle. Il

avait tout vu du côté ridicule. Mais cette façon de juger l'homme, lui donnait aussi une profonde tristesse, toutes les fois qu'il redescendait dans lui-même. Je connais quelqu'un à qui l'abbé Galiani parlait d'une femme qu'il avait aimée et qui l'avait trompé.

Je ne m'en suis pas plaint — je ne m'en plaindrai jamais. Elle m'a trompé, c'est vrai ; mais pourquoi m'a-t-elle trompé? Parce que j'ai été dur envers elle, comme nous autres hommes, nous le sommes toujours. Elle a voulu ruser parce qu'elle était faible.— J'ai été dur parce que j'étais le plus fort.— Je devais m'attendre à sa ruse, parce que je la savais faible — quant à elle, elle n'a agi que par sa nature qui ne pouvait la conduire autrement..... C'est ma faute d'avoir compté sur elle et non la sienne.

Cette conversation prouve quelle opinion il avait de l'humanité!....

Il avait toujours un bon conte à faire n'importe sur quel sujet il parlât. Il est fâcheux, nous disait Laharpe, qu'on ait pas gardé le souvenir de ces contes ; et que quelqu'un, comme Marmontel, n'en ait pas fait un recueil, on en aurait composé une admirable collection. Son esprit actif, sa manière *mimique*, son jeu de physionomie, ses allusions imprévues et tout aussi fines que comiques ; tout faisait de l'abbé Galiani un homme non-seulement charmant dans le salon d'une femme comme madame Geoffrin, mais c'était un homme qui eût été distingué partout, dans tous les pays et parmi les plus hautes notabilités du savoir.

Uue particularité singulière, c'est qu'avec cette vivacité brillante qui lui donnait tant de charme quand il contait, il n'était plus rien quand il avait fini. Il devenait muet et triste, et se plaçant dans un coin du salon,

on ne savait plus s'il était là. C'est une chose étrange.... On me contait qu'après avoir été l'âme du salon de madame Geoffrin, chez laquelle il passait sa vie, quand il était à Paris, et qui se retirait comme un acteur qui, après avoir joué son rôle, va dans la coulisse et attend la réplique pour rentrer sur la scène.

Une autre chose qui lui était propre, c'était sa manie de parler sans vouloir être interrompu. Cette manière devait, selon moi, jeter un grand froid dans la conversation. Ce n'est que de l'échange rapide des mots et des pensées que jaillit la clarté! Que faire avec un homme qui parle pendant une heure, et qui vous dit ensuite :

— Répondez-moi.

— Laissez-moi donc achever, s'écriait-il tout en colère, lorsqu'on voulait l'interrompre... après, vous parlerez.

Et, lorsqu'enfin il concluait, si vous vou-

liez lui répondre en effet, alors il s'effaçait de toute l'exiguité de sa petite taille et se perdait dans la foule. — Mais il avait bien de l'esprit et plaisait en se faisant aimer dans toute cette société de madame Geoffrin.

Le marquis de Carraccioli était en tout l'opposé de l'abbé Galiani. — Il était grand, lourd, épais, et tout grand seigneur qu'il était, tout ambassadeur de famille même qu'il était parmi nous, il avait un air avec lequel on peindrait la bêtise ; et sans qu'il parlât surtout, il pouvait, s'il le voulait, passer pour un imbécile ; mais tout aussitôt qu'il parlait, il devenait lumineux et superbe. Cette tête massive se relevait, ces yeux ternes brillaient d'un feu d'autant plus sublime qu'on voyait où il avait été le chercher : c'était dans l'âme. — Cette bouche, cet œil, ce front, tout devenait une grâce de plus.

(1) Il était ambassadeur de Naples, et Naples était ambassade de France.

si je puis dire ce mot, en parlant de la figure d'un homme! Et pourquoi ne le dirais-je pas? Est-ce donc qu'un homme ne peut avoir *la grâce* dans toute l'acception la plus étendue de ce mot!

Carraccioli parlait mal le français, mais dans sa langue il était admirable. J'étais jeune fille, lorsqu'il venait chez ma mère, et cependant j'en ai gardé un souvenir très frappant; il est mort sous l'empire, et pas même assez vieux pour que les particularités de sa mort ne me soient très bien connues. — Elles méritent d'avoir leur place dans cette notice.

Carraccioli avait observé les hommes, comme l'abbé Galiani, en philosophe. — Mais leur philosophie n'était pas la même, et leurs observations devaient donc différer : Galiani avait vu le côté bouffon, ridicule de notre espèce; Carraccioli l'avait vu en homme d'état, en politique profond. C'était de sa place très

haut située, qu'il avait vu les nations et les peuples, qu'il avait observé leurs mœurs et leurs caractères— Jamais, par exemple, je ne lui ai entendu citer un fait particulier ; toujours de grands traits — et les masses — Il faisait aussi de bons et de drôles de contes, comme l'abbé Galiani, mais plutôt par complaisance. Aussi, lorsque Albert le voyait entreprendre un de ces contes sur la vieille Espagne, de la Sicile ou du Piémont, ou bien encore de Venise, il disait en riant : Ah! voilà pour ma sœur!... Laure, remerciez M. le marquis.

Il avait des trésors d'instruction, dont j'étais fort admiratrice. Il le savait, et bien que je fusse trop enfant pour pouvoir le comprendre, il se mettait à ma portée et me racontait des histoires les plus curieuses du monde, qui intéressaient autant les auditeurs qui l'entouraient que moi-même.

Il était malheureux, et nous le savions, mais

nous étions bien loin de la vérité. Il venait dîner chez ma mère, et elle était si contente de parler italien avec un esprit si supérieur que ces dîners se répétaient souvent... Il avait un valet de chambre, nommé Valentin, qui avait été valet de pied de la reine Marie-Antoinette, et qui le servait depuis la révolution. Cet homme avait défendu la reine à Versailles, le 6 octobre, et le 21 juin, aux Tuileries, il avait été blessé et puis s'était retiré. Il avait rencontré le marquis de Carraccioli, et s'était mis à son service malgré le marquis, dont la fortune perdue, ne lui permettait plus, disait-il, de garder un homme à son service.

Valentin était tourneur de son métier : il se mit à tourner et fit des chaises. Le marquis de Carraccioli fut malade; Valentin le fit alors transporter dans une chambre qui était en bon air dans une vaste cour et dans une maison appartenant à un marchand de chaises du

faubourg Saint-Antoine. Il payait le loyer avec son travail. Il nourrit et entretint ainsi son maître pendant très long-temps avec le même travail.

Le marquis de Carraccioli fut bientôt beaucoup plus malade ; Valentin, au lieu de s'adresser à des connaissances de son maître, car le hasard faisait qu'il n'avait plus d'amis intimes à Paris; au lieu de s'adresser à ceux chez qui son maître allait le plus souvent, il fit comme *Ambroise* (1) et s'engagea pour un temps, à condition que son maître aurait non-seulement le logement, mais les soins qu'il ne pouvait pas lui donner, parce que le bruit du tour incommodait son maître, et qu'il était obligé de le laisser seul.

Valentin s'adressa au gouvernement. Il s'y

(1) *Ambroise*, ou *Voilà ma journée;* charmante pièce qu'on donnait au théâtre Feydeau, et dont le sujet était tiré d'un même fait, d'un domestique qui nourrit sa maîtresse.

prit mal apparemment; car Chaptal, qui alors était au ministère, et avait une bonté et d'ailleurs une justice qui auraient seules suffi pour tirer Carraccioli de l'état affreux dans lequel il était, ne fit rien pour lui. Un orgueil mal entendu l'empêcha de s'adresser à ma mère, qui n'était plus assez riche pour l'obliger, mais qui, certes, par ses connaissances l'eût certainement fait! Il ne voulut pas nous parler de son malheur; et bientôt nous apprîmes sa mort, sans nous douter de ce qui l'avait précédée.

Valentin, en tenant le corps de son malheureux maître dans ses bras, sentit combien il lui était cher! La pensée que cet homme, d'un beau nom, d'une illustre naissance, allait être enterré dans le corbillard des pauvres, le révolta! — Il va chez un notaire, vend une petite rente viagère qu'il avait, fruit des économies de bien des jours de privations, en obtient trois cents francs, paie le peu de dettes

que la maladie de Carraccioli lui avait fait contracter, et avec le reste fait enterrer son maître, non pas avec magnificence mais avec décence et du moins sans la charité de la paroisse! lui!... Carraccioli !

Valentin reprit son état de tourneur; mais il gagnait si peu qu'il voulut essayer de reprendre un genre de ce que le nouvel ordre de choses et la grande magnificence de l'empire semblait rendre positif.

Je montais alors ma maison à mon retour de Lisbonne. Junot avait un parent que j'aimais beaucoup, l'abbé Junot, ancien aumônier des gardes françaises, grand ami du maréchal de Biron et l'un des hommes les plus excellens que j'aie connus.—Il me dit un jour : J'ai un valet de chambre à vous donner ; et tout de suite il me conta tout ce qu'avait fait Valentin : conduite à laquelle se trouvait pour préface son dévoûment à la reine, au 6 octobre et le 21 juin!...—

Valentin me fut présenté le lendemain, et tout aussitôt arrêté et attaché à mon service particulier, faisant partie de ma maison et non de celle errante et presque militaire de mon mari.

Valentin, traité avec douceur et même avec vénération par moi, car sa conduite me paraissait sublime; heureux surtout comparativement après tant d'années de gêne et même de privations nécessaires à la vie, s'attacha bientôt à moi comme il s'était attaché au marquis de Carraccioli. Cet homme était un séïde: je suis sûre qu'il aurait commis un crime pour moi, si je le lui avais demandé. J'étais entrée pour quelque chose dans sa bonne œuvre; j'avais fait obtenir une entreprise dans les travaux de la Malmaison, pour les charpentes, au menuisier chez lequel était mort Carraccioli; j'avais fait mettre une pierre tumulaire à sa tombe, et ces choses si simples nous avaient liés ensemble et avaient rapproché les distances. Il

aimait mon mari, mes enfans, comme il m'aimait aussi, quoique moins abnégativement, et ce fut ainsi que nous atteignîmes 1804.

A cette époque, Dieu le récompensa. Il fit un héritage dans sa province et cet héritage était une fortune. Il eut pour sa part une somme de trois mille francs, il avait cinquante-cinq ans alors, à peu près. En le plaçant en viager, cela lui donnait cinq cents francs de rente. — Il pouvait se retirer en province et vivre heureux, je le lui dis; il devint tout pâle!

Madame me chasse donc, me dit-il?

— Moi! mon pauvre Valentin? quelle idée avez-vous là? — Mais madame me dit de m'en aller!

— Je vous donne un conseil. — Si vous ne voulez pas le suivre, ne le suivez pas et demeurez avec moi; vous y resterez toujours si vous attendez que je *vous chasse*.

Quelques mois après, arriva une sorte de

disgrâce à Junot, il fut envoyé à Arras et Murat eut le commandement de Paris. — Cette nouvelle manière de vivre qu'il nous fallait adopter, était fort opposée à l'autre : nous dûmes faire des réformes, et, sur la masse des domestiques, en renvoyer un assez bon nombre ; mais nous ne pensions pas à nous séparer de Valentin.

C'était la veille de notre départ; nous sortions de table et nous allions aller au spectacle. Comme nous partions pour Arras la semaine suivante, je faisais des comptes et des arrangemens dès que j'avais un moment de libre. — J'étais donc à mon bureau en attendant mon mari, lorsque j'entendis *gratter* à la porte, et sur l'ordre que je donne d'entrer, je vois..... Valentin!... — Il me parut bouleversé; il était pâle, tremblant et semblait ne pouvoir aborder ce qu'il voulait me dire, je ne pouvais le deviner. Dans le premier moment, je crus qu'il

était fâché que je ne l'eusse pas nommé pour venir avec moi à Arras. Je l'avais laissé à l'hôtel de Paris pour tout surveiller, comme digne de confiance, plus qu'aucun autre.

— Madame, me dit Valentin !... Et puis il s'arrêta !

— Eh bien ! lui dis-je en souriant.

— Madame, reprit-il... et puis il s'arrêtait encore !...

— Que me voulez-vous donc, Valentin ?.... Est-ce que vous êtes fâché de rester ? vous savez que cela ne peut être autrement.

— Ce n'est pas cela, madame... je sais bien qu'il me faut rester. — Je l'aurais demandé, si madame ne me l'avait pas dit..... ce n'est pas cela..... c'est que..... on dit, comme cela, que monsieur et madame sont dans la disgrâce du premier consul, comme mon pauvre maître l'était de son gouvernement napolitain..... Monsieur et madame vont partir avec les en-

fans. C'est un voyage cher..... M. le général a été pris au dépourvu ; au milieu de son année... et comme j'ai pensé que... enfin... Tenez, madame, j'ai été chez M. Tricard (1) : — Je lui ai demandé mon argent, sans lui dire pourquoi, et je l'apporte à madame et à mon général, pour qu'ils en fassent ce qu'ils voudront dans ce moment-ci, où ils doivent en avoir besoin.....

— Non ! les années s'écouleront sur cette action, mais jamais le temps ne l'effacera, non pas de mon souvenir, mais de mon cœur !.... J'en fus bien touchée dans le moment même. Et encore aujourd'hui, seulement, en rappelant ce souvenir, les larmes remplissent mes yeux.

Mon mari était entré chez moi pendant le

(1) Il était le notaire de ma mère et le mien. Il demeurait alors rue du Bouloy. — Son successeur y demeure toujours.

discours de Valentin, il ne l'interrompit pas ; mais, lorsque le brave homme eut jeté à terre les quatre sacs qui contenaient trois mille sept cents francs, et qu'il portait sous sa redingote, avec grande peine, — il le prit dans ses bras et le serra contre sa poitrine, comme son frère ! Junot avait un cœur capable de sentir une pareille action !.....

Mais lorsque Valentin vit qu'on ne voulait pas de son argent, il se fâcha sérieusement..... Mais une chose qui me frappa, fut qu'en nous priant d'accepter et se plaignant d'être refusé, il ne proféra jamais le mot qu'un autre aurait dit à sa place..... *Vous me refusez parce que je ne suis qu'un domestique!* Cet homme comprenait que par sa noble conduite, il s'était placé parmi nous et dans le rang le plus élevé... tant la langue de l'âme est universelle.

— Eh bien! lui dit Junot, je le prends ton

argent, mais on t'en paiera l'intérêt à raison de dix pour cent, pendant toute ta vie (1)..... Ce qui fut fait.

Parmi cette foule de portraits que je place dans cette galerie que nous parcourons, il en est un devant lequel nous devons nous arrêter : — C'est Panard.

(1) Cette volonté fut suivie effectivement à la mort de mon mari : on remboursa Valentin; mais il ne voulut jamais que la succession de son maître, alors fort embarrassée par 14,000,000 fr. de dettes, fût encore obérée par lui, et il ne voulut accepter que cinq pour cent d'intérêts!...Je le connaissais si bien que je n'ai pas insisté. — Valentin est un de ces types de serviteurs qui se perdent chaque jour. Au retour de la famille royale, Valentin ne voulait pas se présenter chez madame la duchesse d'Angoulême. Je l'y contraignis. Il y fut, et obtint une pension. Cela joint à ce qu'il avait économisé chez moi, lui faisait 1,200 fr. par an et 600 de sa rente; et habillé complètement comme valet de chambre. Cela lui faisait un avoir assez considérable. Il rencontra une femme qui lui donna une rente de 3 à 4,000 fr., en l'épousant. Sa santé était mauvaise; il avait des infirmités, ce qui l'empêcha de continuer son service auprès de moi. Il se maria donc et fut s'établir à Belleville, où il vit encore très vieux, honoré et respecté, et surtout aimé de tout ce qui le connaît.

Il était malheureux, mais son infortune prenait de son caractère un côté presque comique. Il prenait, *lui*, la vie, ou bien gaîment, ou bien indifféremment; mais jamais d'un côté désespéré. Non, parce qu'il fût égoïste, mais par ce qu'il était, surtout, insoucieux du passé, peu inquiet du présent et parfaitement indifférent de l'avenir. Cette manière qui n'avait rien de calculé, amenait pour lui, sinon, du bonheur au moins du repos. — C'était plutôt la tranquillité d'un enfant, enfin, que la sérénité raisonnée d'un philosophe. Ainsi, par exemple, il ne s'occupait jamais du soin ni de s'habiller, ni de se loger, ni de se nourrir. — Il avait, la-dessus, une niaiserie confiante, tout-à-fait comique; sa tournure et sa figure n'avaient ni finesse, ni agrément. Il était lourd, cynique et peu soigné de sa personne, au point, que madame Geoffrin lui en faisait de vifs reproches; et,

pourtant, de cette masse lourde, de cette épaisse enveloppe, sortait souvent des impromptu pleins de finesse et de grâce! Il a même fait des vers d'une admirable beauté, et losrque Lebrun dit de lui :

Il chansonna le vice et chanta la vertu.

c'est ce qu'il y a de plus juste. — Ce vers est beau.

Je connais quelqu'un qui voyait souvent Panard et lui demandait des vers pour envoyer en Allemagne et même en Russie; et, pour parler plus clairement, ce quelqu'un, c'est M. de Laharpe..... Il aimait autrefois Panard; — mais à l'époque où j'ai connu M. de Laharpe il était bien changé, et ce qu'il avait aimé il le dénigrait. Il était fort haineux, comme on sait, et ses jugemens sont différens de ce qu'ils étaient à une époque plus éloignée de nous. — Mais il me contait que, lorsqu'il allait chez Panard et lui deman-

dait des vers, il les lui faisait chercher et trouver, Dieu sait où : une fois ils étaient dans le fond d'un tiroir; une autre fois sur une planche parmi les toiles d'araignées; quelquefois c'était dans la boîte à perruque, et toujours ces malheureux vers étaient griffonnés sur un mauvais chiffon de papier sale et chiffonné. — C'était là-dessus qu'on trouvait de charmantes choses!.... plus les vers étaient tachés de vin, mal en ordre..... Prenez, prenez, disait Panard à Marmontel..... *C'est le cachet du génie!*

On ne peut parler de Panard sans parler de Galet; poète comme lui, aimable aussi, comme lui dans ses vers; mais quelque cynisme qu'eût Panard dans sa personne, le surpassant encore!..... Galet était, je crois, originairement épicier; il avait de la grâce et de la facilité pour faire des vers; il en faisait quelquefois qu'on ne pouvait ni lire, ni réciter; mais amu-

sant pour une société d'homme. Aussi était-il toujours bien accueilli chez tous ceux qui, comme Cury, par exemple, dont j'aurai bientôt à parler, étaient partisans de la satire joyeuse.

Galet aimait Panard d'une tendresse de frère; lorsque ses affaires furent tout-à-fait dérangées et qu'il lui fallut se retirer de chez lui pour se mettre à l'abri de la prison, il s'en fut au Temple qui, alors, était un asile contre les créanciers; aussi lui et Panard l'appelaient-ils : *le Temple des mémoires* et non comme le disait Panard, le Temple de mémoire... Là il fut attaqué d'une hydropisie dont il mourut.

Il était épicier comme je vous l'ai dit (1); mais il était plus assidu aux coulisses du théâtre de la foire, qu'à surveiller sa boutique. C'est un système qui ruine bien vite, que ce-

(1) Il demeurait rue des Lombards.

lui qui fait aller un marchand au spectacle tous les soirs, au lieu de se mettre dans son arrière-boutique, pour faire le relevé des ventes de la journée!... Quant à Galet, il n'y avait pas de sermon à lui faire. Qu'aurait-on dit à un homme qui, étant hydropique, n'en buvait pas moins du vin de Champagne; qui, étant ruiné, n'en dépensait pas moins ce qui lui restait; et qui, toujours, soit qu'il souffrît, soit qu'il fût sous la griffe de la justice, n'en riait pas moins de tout et faisait la nique à la vie, se raillant d'elle et bien plus encore de la mort? — Quant à celle-ci qui ne rit pas, comme on le sait, et ne plaisante jamais, elle arriva comme elle l'avait promis, pour emmener Galet... Le vicaire du Temple ayant appris que Galet était bien mal et qu'il allait mourir, vint pour l'administrer...

Ah! monsieur l'abbé, lui dit Galet, vous avez donc appris mon départ et vous venez

me graisser les bottes? C'est inutile je m'en vais par eau!...

Le même jour il écrivit à Collé, son ami, ces couplets suivans sur l'air : *Accompagné de plusieurs autres.* Voici le dernier de ces couplets :

De ces couplets soyez content,
Je vous en ferais bien autant,
Et plus qu'on ne compte d'apôtres,
Mon cher Collé, voici l'instant
Où certain fossoyeur m'attend
Accompagné de plusieurs autres.

Quelques jours après sa mort, Marmontel rencontre Panard sur le boulevart, il lui parle de la mort de Galet, et comme il savait l'amitié qui les unissait, il lui dit combien il y prenait part.

Ah! s'écria Panard, ma douleur est bien vraie et bien profonde! un ami de trente ans avec qui je passais ma vie! au cabaret, à table toujours, partout ensemble!... je l'ai perdu

je ne chanterai plus, je ne boirai plus avec lui ! il est mort ! je suis seul au monde !....

Et il pleurait..... car, avec sa gaîté insouciante, Panard avait une vraie sensibilité et du cœur ; mais voici le plus curieux.

Oui, ajouta-t-il, il est mort au Temple !.... tu sais, dit-il à Marmontel, ce Temple (1) que lui et moi, nous appelions *le Temple des mémoires*, il est enterré là !.... Ah ! si tu savai comme ils me l'ont enterré.

— Comment donc? lui demanda Marmontel.

— Ah ! quelle tombe !... sous une gouttière, mon ami !... lui, Galet ! — lui qui, depuis l'âge de raison, n'avait pas bu un verre d'eau !.....

Les vers de Panard sont trop connus pour que j'en place ici. — Je ne sais pourquoi il

(1) C'est au Temple que se réfugiaient les débiteurs trop poursuivis par leurs créanciers.

est moins répandu que Collé. Collé est je crois plus en vue, à cause de sa partie de chasse d'Henri IV. Sans cette pièce, lui et Panard seraient certainement de même renommée et Panard serait même supérieur; c'est de lui qu'on a dit :

Il chansonna le vice, et chanta la vertu.

L'abbé Raynal était aussi de la société intime de madame Geoffrin... Mais c'est un homme d'une capacité trop grande et taillé sur un patron de trop vaste dimension pour le faire paraître comme acteur *passant* dans cette galerie de portraits que je fais ainsi défiler devant le lecteur. L'abbé Raynal avait une philosophie vigoureuse et pensante qui le faisait aller chez madame Geoffrin plutôt comme auditeur afin de détendre son esprit fatigué par un travail trop assidu, que comme une abeille apportant son tribut à la ruche commune. — Il se taisait, me disait le cardinal Maury, qui l'a beaucoup

connu et que j'ai vu lui-même dix ans de ma vie; il se taisait, parce qu'il *ne savait pas* causer... L'abbé Raynal était bon. Ses mœurs étaient douces, et tout en lui donnait le désir de le connaître et de devenir son ami.

Avant de parler de d'Alembert et de Marmontel, les plus importans personnages par leurs relations avec le monde sociable du salon de madame Geoffrin, il me faut rappeler le nom d'un homme qui est bien trop connu pour que je n'en parle pas avec autant de détail que je le pourrai : c'est Diderot. Madame Geoffrin l'estimait, l'aimait à sa manière même; mais elle ne se commettait pas pour lui, et ne faisait jamais voir qu'elle partageât en aucune manière ses opinions, quoiqu'elle fût assez souvent du même avis que lui. Diderot n'était donc pas de la société de madame Geoffrin ; il était de celle du baron d'Holbach, composée en partie de têtes trop fortes et trop hardies

que madame Geoffrin n'avait pas osé admettre à ses dîners. — Elle aimait pourtant Diderot, mais à la *sourdine*, je le répète, et sans se commettre pour lui, quand il fallait le défendre dans le monde où il était si vivement attaqué quand il l'était! Quant à Helvétius, elle l'avait admis chez elle et comme *adopté* pour ainsi dire ; mais c'était dans sa première jeunesse, et bien avant qu'il eût fait ce que madame Geoffrin appelait *ses folies*.

Diderot était un homme de lettres comme nous voudrions en avoir maintenant. Il avait surtout une qualité singulière et bien rare de tout temps, c'était de trouver des beautés cachées dans un ouvrage qu'on lui apportait à juger. — Si le sujet lui plaisait, il le saisissait, s'en emparait, le pénétrait d'un coup-d'œil habile et montrait quelquefois à l'auteur les richesses de son œuvre.—Il lui arrivait aussi, lorsque l'auteur avait pris son sujet d'un mau-

vais côté, de faire le drame, dans sa tête, si c'était une pièce de théâtre, tandis que l'autre le lui lisait; quelquefois même, il laissait là son propre travail, composait un acte entier, et disait à l'auteur : Voilà ce que vous devriez faire... Cela était si drôle que souvent, comme nous le voyons au reste aujourd'hui, il arrivait qu'un auteur lui lisait une pièce il arrangeait la pièce à sa façon et puis il disait à ses amis :

J'ai entendu, ce matin, une chose vraiment très belle!

Alors il leur racontait la pièce comme il l'avait faite dans sa tête. Et puis, lorsqu'elle était jouée ou imprimée, on était étonné de n'y rien trouver de ce qu'on s'attendait à y voir d'après la relation de Diderot. Quant à lui, lorsqu'il se réveillait de son rêve, il se mettait à rire, et tout était dit. Diderot avait une instruction très remarquable; il savait *tout*, si l'on peut *tout* sa-

voir ! Il était de plus extrêmement bon : cette qualité lui a été refusée et contestée avec chaleur(1). L'auteur de la *Religieuse* et de *Jacques*

(1) C'est madame de Genlis qui, dans ses Mémoires, *raconte* que les *philosophes* du dernier siècle sont des MONSTRES ! et Diderot n'est pas épargné, comme on peut le croire. En général, ces Mémoires de madame de Genlis sont remarquables pour la manière burlesquement crédule, naïve même, dont l'auteur y dispense le bien et le mal. C'est au point que je serais contrarié, qu'elle y dit du bien de moi. Ce livre ressemble au jeu des contre-vérités, ou bien à Brantôme ; on sait ce que voulait dire son mot : *honnête et vertueuse* dame !... C'était ordinairement tout ce que la cour avait de plus douteux, mais lorsqu'il dit : C'était *une très honnête*, une *très vertueuse princesse !* alors il est question de Catherine de Médicis, ou de quelqu'un comme cela. Madame de Genlis est dans le même genre, au talent près, non qu'elle écrive admirablement ; mais non pas pour ce genre de livre. J'aime mieux lire madame de Motteville dont chaque page, contient quelquefois dix fautes de français. C'est naturel du moins, ainsi que le livre de MADEMOISELLE. Mais madame de Genlis ! c'est bien drôle ! à commencer par elle-même ! et son opinion sur les gens de lettres ! — M. de Lamartine, par exemple * — Et tant d'autres !... Mais ce qui est le plus comique, ce n'est pas le mal, ce ne serait qu'odieux. Mais le bien !.. Il y a tel éloge par exemple qui

* Elle ne le trouve pas bon, voyez son 2e et 3e volume.

le Fataliste est un homme sans cœur et sans âme, disait-on. Cela n'est pas vrai; il y a dans *Jacques le Fataliste* et dans le *Compère-Mathieu*, plus de pensées nobles et belles peut-être que dans une foule d'écrits hypocrites qui n'imposent qu'à ceux qui sont eux-mêmes peu d'accord avec leur pensée. — C'est une approbation de convention (1).

se trouve d'une telle nature, que je suis convaincue que la malheureuse femme qu'il concerne serait à la torture, si un étranger lui parlait devant vingt personnes de ce que madame de Genlis dit d'elle dans ses Mémoires. — Il y a une telle contradiction avec tout ce qui est adopté par le monde, comme profonde conviction, que l'éloge est burlesque, ou sanglant. Pour ma part, je ne l'ai pas vu autrement. — Une nouvelle édition avec des notes pour rectifier les jugemens en mal et en bien, serait curieuse à faire en ce que il n'y *a rien* de politique dans son affaire. C'est surtout lorsqu'elle parle de la PIÉTÉ de telle ou telle personne!... Ainsi une femme connue en France et en Angleterre pour son humeur joyeuse, est qualifiée par elle d'*ange* et de *sainte !*..... Il faut qu'elle ait voulu railler.

(1) Je ne m'établis pas le défenseur d'un mauvais livre, mais je dis que Diderot, dans ces mêmes mauvais livres, a émis de belles pensées. J'estime plus Diderot,

Diderot avait, comme je l'ai dit, une extrême bonté. Mais il était grossier dans ses manières, parce qu'il n'allait pas dans un monde qui les lui aurait rendu aimables. — Il y a toujours une sorte de grâce dans la société des femmes, qu'on n'acquiert pas ailleurs; Diderot ne voyait pas cette société choisie dans laquelle Marmontel, Fontenelle, le Gentil Bernard passaient leur vie. — Aussi, était-il, je le répète, un peu *ours*, ainsi qu'il le disait lui-même. Lorsqu'il fut à Saint-Petersbourg, où l'appela Catherine II, elle fut surprise de cette grossièreté de manières, et de sa parole quelquefois acerbe. — Mais bientôt, elle s'habitua à cette sorte de sauvagerie et même elle lui plut à rencontrer au

me disant franchement sa pensée, qu'un homme qui, dans un écrit bien revu, bien corrigé, qu'il aura composé avec tout le calme du mensonge, et qui me dit en termes les plus choisis du monde qu'il n'y a *que Dieu et la religion*, et qui passe sa vie à outrager l'un et l'autre... Et de ces gens-là, il y en a beaucoup qui vont même à la messe.

milieu du monde élégant où elle vivait. Cela lui parut assez bizarre pour l'amuser; et Diderot ne fit pas un assez long séjour en Russie pour faire désirer son départ. Il ne faut pas faire dire à un souverain : Mon Dieu ! que fait-il encore ici ?...

Ce fut ce qui perdit Voltaire à Berlin.

Le grand charme de Diderot était en lui-même, lorsqu'il traitait un sujet relatif à la haute morale. Alors, son regard, son sourire, toute sa physionomie devenait aimable. — C'était un miroir réfléchissant une chose agréable; c'était un écho répétant un son harmonieux... Toute son âme était dans ses yeux, disait le cardinal Maury (qui pourtant ne l'aimait pas), et cette âme était belle !

Il eut une querelle de la plus grande importance avec Rousseau. C'était une chose digne d'attention qu'une discussion entre ces deux hommes. L'un était de l'école encyclopédique,

l'autre était chef de sa propre école; car c'était bien la sienne que Bernardin de Saint-Pierre avait seulement indiquée. C'était donc une haute affaire littéraire que cette polémique, à laquelle Rousseau donna une couleur très défavorable pour lui.

C'est presque un roman, et je vais rapporter l'histoire comme je la sais, et non comme elle est rapportée dans plusieurs ouvrages, entr'autres, dans les Mémoires de Marmontel. Le cardinal Maury vivait avec Diderot, et une grande partie de la société du baron d'Holbach, et voici ce qu'il m'a raconté.

Rousseau était fort amoureux, à l'époque de cette dispute avec Diderot, de madame de ***, qui elle-même aimait beaucoup M. de ***, et en était aimée. — Pendant un voyage que fit M. de ***, il demanda à Rousseau de voir souvent madame de *** pour la distraire, et pour lui faire supporter son absence. Rousseau con-

naissait l'existence de cette liaison : ce fut donc à titre de *dépôt* qu'il reçut la mission d'ami que lui donnait M. de ***. — Il lui laissait son bonheur et sa confiance(1).

Rousseau ne fut pas long-temps sans en abuser; il devint amoureux de madame de ***. Pendant quelque temps, il eut assez de force sur lui-même. Mais un jour, après une conversation fort animée, où madame de *** avait parlé de son ami avec quelque inquiétude parce qu'elle n'en avait pas reçu de nouvelles depuis long-temps, Rousseau croyant probablement à l'abandon de l'amant de celle qu'il aimait, et dans un moment de délire, fit un aveu que rien ne pouvait excuser.

Madame de *** le regarda d'abord avec étonnement, puis avec mépris, et lui ayant ordonné de ne reparaître devant elle que lors-

(1) Comme les enfans de Madame de*** vivent encore je ne la nomme pas. Marmontel a eu la même réserve que moi.

qu'il aurait recouvré sa raison, elle sortit de la chambre.

Rousseau n'avait fait cette action que dans un moment de délire... Mais le paroxisme fut long!.... Au désespoir surtout de n'avoir pas réussi, il courut chez Diderot, auquel il raconta son aventure. Il était alors intimement lié avec lui.

Je suis un homme perdu, s'écria Rousseau, en se jetant dans un fauteuil en entrant chez Diderot. Je suis un malheureux! un misérable digne de tout châtiment!

Et tout aussitôt, il lui raconta comment entraîné par la beauté de madame de *** qui pleurait l'absence et l'oubli de son ami, il lui avait fait l'aveu de sa passion.

Une chose à remarquer, et qui donne la mesure du caractère naïf et bon de Diderot, ce fut sa conduite dans cette affaire : il embrassa d'abord Rousseau, le consola et lui dit des pa-

roles du cœur. Et puis se reculant de deux pas, il regarda Rousseau, et se mettant à sourire. — Mon ami, comment aussi aller faire une déclaration d'amour en habit de masque?

C'était à cette époque que Rousseau était habillé en bramine, en Arménien; je ne sais lequel! Le fait est que Diderot avait raison. — Mais Rousseau ne le vit pas ainsi.

Je ne sais pas, dit-il avec aigreur, ce que ce costume a de si singulier!

Diderot sourit.

Mais oui, poursuivit Rousseau avec colère, je ne sais ce que vous voulez dire avec votre mascarade!..... C'est vous qui êtes habillé comme un pantin, avec vos habits étriqués et vos chapeaux ridicules qui ne vous garantissent ni du froid ni du chaud!

Mais, lui dit Diderot avec douceur, vous n'êtes pas en ce monde pour redresser l'intel-

ligence de toute la France et même de toute l'Europe? Que faire? *Le mauvais goût* veut qu'on aille habillé ainsi, et nous devons nous y soumettre.

Et il lui récita les jolis vers de l'abbé de Bernis, qui venaient de paraître :

La mode assujétit le sage à sa formule;
La suivre est un devoir, la fuir un ridicule.

Mais Rousseau était blessé au vif, et loin de prendre en plaisantant la gaîté de Diderot, il se fâcha. Diderot qui ne voulait pas augmenter l'humeur chagrine où il le voyait, le ramena au point important de sa visite :

Que comptez-vous faire, lui demanda-t-il?

Je l'ignore! Je venais vous demander conseil, et vous me dites des pauvretés qui redoublent mon inquiétude!...

Eh bien! si vous voulez m'en croire, faites une démarche tout à la fois digne de vous et de M. de *** écrivez-lui ce qui s'est

passé, avouez-lui que dans un moment d'entraînement et de délire, un sentiment inspiré par celle qu'il aime, vous a contraint à lui faire un aveu que vous regrettez d'avoir laissé échapper — confiez-vous à sa générosité et tout sera oublié. Croyez-moi, en amour comme en toute chose, la droiture est le premier besoin *du* cœur, quand il est bon.

Ah! s'écria Rousseau, si ce moyen est le seul pour me sauver, tout est perdu!

Et pourquoi cela?

Parce que M. de ***, ne pardonnera jamais cette faute!

M. de *** est avant tout un homme juste et bon; il sait bien que vous n'êtes pas un Scipion!... Il vous pardonnera, parce qu'il aime, et que celle qu'il aime lui est demeurée fidèle. Il faut lui écrire aujourd'hui même. — Je vous suis garant qu'il ne vous en aimera que mieux après avoir reçu votre lettre.

Rousseau soupira..... Il était évident qu'il y avait un combat au dedans de lui. — Enfin, il redressa sa tête et embrassant Diderot, il le remercia de son conseil :

Je vais écrire, lui dit-il... Mais quelle douleur!.... Ne plus la voir!... et m'accuser!.. C'est trop souffrir!...

Il sortit avec la physionomie bouleversée, raconta Diderot, à celui dont je tiens l'histoire, et ce bouleversement l'inquiéta tellement, que dans la soirée, il passa chez Rousseau ; mais il était reparti pour Montmorency où il logeait alors. — Le lendemain, Diderot y fut, et ne le trouvant pas dans la maison, il fut le chercher dans les bois sur la hauteur, dans une clairière, où Rousseau se tenait ordinairement et d'où il découvrait une vue admirable. C'était là qu'il composait sa nouvelle Héloïse.

Eh bien! s'écria-t-il, aussitôt qu'il aperçut

Diderot, j'ai écrit !... Depuis que ma lettre est partie, je suis réconcilié avec moi-même... Merci de votre conseil, mon ami !...

Diderot demeura quelques instans avec lui et repartit pour Paris, en le laissant triste et malheureux, mais au moins plus calme...

Quelques semaines après, M. de *** revint à Paris..... A quelques jours de là il rencontra Diderot, et lui laissa voir une profonde indignation contre Rousseau. Diderot ne comprit cette indignation que par le silence de Rousseau, et le dit à M. de ***,

Point du tout, reprit-il, Rousseau m'a écrit, mais sa lettre n'est qu'une offense de plus !

Comment cela! s'écria Diderot?

Lisez cette lettre, écrite le lendemain de l'insolente déclaration faite à madame de *** !

Et il donne à Diderot une lettre que celui-ci lut avec le plus grand étonnement. Dans cette lettre, Rousseau, loin de s'accuser

d'un moment de délire, accusait madame de ***, d'une indigne coquetterie !... Il prétendait qu'excité par les encouragemens qu'elle lui avait donnés, il avait enfin succombé à une tentation offerte sous toutes les formes. Je ne suis pas un Dieu, ajoutait-il, et je n'ai pu résister !

Et la fin de la lettre était comme de manière à faire croire que madame de *** avait été plus que coquette.

Diderot fut confondu de cet excès de mensonge. Rousseau lui avait, non pas lu, mais raconté le brouillon d'une tout autre lettre. Il rendit celle qu'il venait de lire en silence, se contentant de penser sur Rousseau, ce que lui inspirait une telle conduite.

Eh bien ! que dites-vous de cette lettre, lui demanda M. de ***.

Rien ; car Rousseau avait le projet de vous en écrire une autre, et certainement bien op-

posée !... et Diderot lui raconta la scène qui avait eu lieu entre lui et Rousseau. M. de *** fut étonné...

— Mais, pourquoi donc alors avoir écrit celle-ci ?...

— Je l'ignore, mais je dois à la vérité de dire ce que je sais, et je vous l'ai dit.

Alors Diderot entreprit la justification de Rousseau, il le peignit comme un homme malheureux, non-seulement par sa sensibilité et la susceptibilité de son cœur, mais par son orgueil si facile à blesser !... M. D..... l'écouta avec patience, et comme il était équitable, il finit par conclure avec Diderot que Rousseau était un fou plus digne de pitié (après qu'on l'avait admiré) que de tout autre sentiment.

Tous deux avaient raison ; et cette alliance de pitié et d'admiration, pour un homme, est peut-être une des plus bizarres singularités que

la nature humaine puisse produire ; et Rousseau les inspirait certainement tous deux !...

Il n'y avait pas huit jours que ce dernier incident s'était passé, que, le baron d'Holbach vint chez Diderot. — Qu'avez-vous fait à Rousseau lui dit le baron ! Il est furieux contre vous et ne parle que de vengeance et de tout ce qui pourra la rendre plus terrible.

Diderot fut confondu !

—Je suis innocent, dit-il au baron ; si Rousseau m'accuse, je veux savoir de quoi !... le savez-vous ?

Le baron l'ignorait.

—Je vais donc partir à l'instant pour l'Ermitage. Il me faut le voir pour l'apprendre de lui.

Diderot partit à l'instant.

Aussitôt que Rousseau l'aperçut, il se leva tout en colère.... Il était alors sur la terrasse au-dessus du jardin.

— Que me voulez-vous, s'écria-t-il !.... venez-vous pour m'*assassiner* !

Diderot connaissait la violence de son caractère, mais, sa physionomie était altérée comme celle d'un fou en ce moment... Diderot voulut parler.

— Laissez-moi, criait-il avec fureur !...

Et dans son mouvement presque furieux, son bonnet d'Arménien, qu'il portait toujours même dans le temps le plus chaud, roula dans le jardin, ce qui fit sourire Diderot et acheva d'exaspérer Rousseau, mais au moins le fit expliquer.

— Il faut bien de l'audace, lui dit-il, après avoir été ramasser son bonnet, il faut bien de l'audace pour venir trouver un homme qu'on assassine par le cœur comme vous l'avez fait !... que prétendez-vous encore de moi ? je n'ai plus de confiance dans un faux ami !.. Allez !.. fuyez le malheur, il habite avec moi !... allez

trouver vos amis monsieur de *** et madame de *** !... Ceux-là auront des sourires pour vous ! ici il n'y a que des larmes.

Diderot fut alors au fait... il comprit c'est-à-dire que Rousseau lui reprochait d'avoir vu monsieur de *** avec lequel, au reste, il était lié depuis vingt ans, il voulut le faire observer à Rousseau ; mais quel fut son étonnement lorsque Rousseau lui reprocha d'avoir dit à monsieur de *** qu'il voulait lui tout avouer !.. Mais s'écria Diderot, c'était convenu entre nous.

— Que je l'écrirais, mais non pas que vous le diriez !

— N'est-ce donc pas la même chose !

— Non, et vous en voyez la preuve en même temps que la conséquence... je ne l'ai pas fait.

Diderot s'approcha alors lentement de Rousseau et lui dit :

— Eh ! pourquoi ne l'avez-vous pas fait ? pour quoi ne pas avoir agi noblement ! est-ce donc à moi à être comptable de votre peu de droiture !... Rousseau, votre conduite est loin d'être celle d'un homme de bien dans cette affaire !... Comment pouvez-vous l'aggraver encore par votre injustice !... Nous sommes seuls... Personne ne peut nous entendre ! Dieu et notre conscience sont là pour nous juger... Comparaissons tous deux devant ce tribunal... le voulez-vous ?

Rousseau ne répondit pas ; mais il se tourna sur son banc et parut vouloir écouter avec attention.

— Lorsque vous vîntes me consulter, poursuivit Diderot avec feu, quelle était votre intention ? de vous accuser devant l'ami que vous aviez offensé ?... pourquoi ne le fîtes-vous pas ?... Vous ne l'avez pas fait, parce que votre ennemi, votre ange maudit, la cause

unique, la cause de tous vos malheurs imaginaires, votre orgueil, vous a empêché de faire une démarche grande et généreuse.

Rousseau fit un mouvement comme pour se lever. — Vous ne me quitterez que lorsque vous m'aurez entendu, poursuivit Diderot... oui, je le répète, votre orgueil vous a fait tomber la plume de la main, lorsqu'il a fallu vous accuser vous-même... et vous n'en avez pas eu le courage !... et cependant vous avez eu celui d'accuser une innocente ! !... vous avez fait une action tout à la fois indigne d'un homme de cœur et d'un homme d'esprit !... vous n'avez pas réfléchi, qu'en attribuant le manège d'une coquette à une femme estimable, vous la perdiez aux yeux de l'homme qu'elle aime s'il vous croit ! mais s'il ne vous croit pas... vous êtes perdu vous-même... voilà pourtant ce que vous avez fait !... une bassesse et une maladresse.

Rousseau s'élança de sa place sur Diderot, il était pâle et tremblant!... Diderot ne fit que se reculer d'un pas.

Vous êtes un insensé, lui dit-il froidement! que signifie cette colère? est-ce donc moi qui suis le coupable dans tout ceci?

— Oui, s'écria Rousseau, vous avez dévoilé le secret de mon cœur!... vous avez trahi ma confiance!

— Pouvais-je deviner ce que vous alliez faire? pouvais-je comprendre un homme inexplicable comme vous l'êtes? Pourquoi ne pas venir me dire que vous aviez changé d'avis, m'en avertir par un mot?... Pourquoi me mettre dans la position de vous défendre et de vous disculper?... Allez! vous dites que votre cœur est sensible, et, dans les preuves de l'amitié la plus tendre, vous ne trouvez que des motifs de plainte!... Votre cœur ne sait point aimer, il ne sait que haïr.

Rousseau mit alors sa main sur ses yeux, et fondit en larmes.

Ah! s'écria-t-il, vous êtes bien cruel! vous voyez ce que je souffre, et vous ne faites la part d'aucune douleur!!... Oh! qui peut connaître tout ce qu'il y a de souffrance dans mon cœur que personne ne comprend!!... Et vous aussi, vous, vous m'accusez!... vous allez jusqu'à m'ôter ma propre estime!...

— Alors, racontait Diderot, Rousseau fut plus éloquent qu'il ne le fût jamais... sa douleur était tout aussi entraînante; c'était une harmonie souffrante, mais d'une suavité plus admirable, plus enchanteresse que les plus belles pages de sa *Nouvelle Héloïse*... Il parla pendant une demi-heure, et tint Diderot tellement sous le charme, que celui-ci pleura, et fut à lui, en lui demandant sa main, pénétré de l'état où il le voyait. Rousseau la lui donna, et la paix fut faite à l'instant. Diderot retourna

à Paris, mais s'engagea à revenir souvent pour entendre la lecture de la *Nouvelle Héloïse*, que Rousseau écrivait alors. Il revint en effet, et souvent il arrivait un peu plus tard au rendez-vous que Rousseau lui avait donné dans le bois de Montmorency, où il se rendait lui-même en portant quelques provisions dans un panier, pour y passer la journée à lire et à causer. Lorsque Diderot se rendait trop tard au rendez vous, il trouvait Rousseau presque toujours avec de l'humeur... Ce fut au point que Diderot arrivait quelquefois baigné de sueur pour avoir couru pendant une lieue, pour ne pas faire attendre Rousseau. Car son caractère ombrageux était si facile à blesser!!... Mais il avait un tel charme dans l'esprit, que, même en se plaignant, son amitié, si elle eût été sincère, aurait compensé tout ce qu'il avait de mauvais!

Ce fut vers cette même époque que parut

cette fameuse lettre écrite à d'Alembert, sur les spectacles, et que toute la France y vit avec la plus grande surprise une épigraphe tirée de l'Ecclésiaste!... Lorsqu'on la porta à Diderot, il ne voulut pas le croire, même en la lisant!!... Il y avait une préface à cette lettre à d'Alembert, et à cette préface était une note, qui n'était autre chose que ce paragraphe de Salomon :

« Si vous avez tiré l'épée contre votre ami,
« n'en désespérez pas; car il y a un moyen
« de revenir vers votre ami. Si vous l'avez
« attristé par vos paroles, ne craignez rien;
« il est possible encore de vous réconcilier
« avec lui. Mais pour l'outrage, le reproche
« injurieux; LA RÉVÉLATION du secret, et la
« plaie faite à son cœur en trahison, point de
« grâce à ses yeux; il s'éloignera sans retour.»

Ecclésiaste. XXII. 26. 27.

Tout le monde se demanda d'abord à qui

s'adressait cette note infamante, puisque le roi Salomon l'avait écrite il y avait trois mille ans! Enfin, par les soins de Rousseau, on sut que cette note s'adressait à Diderot!!... Comment, à lui!... en pleine paix!... après un raccommodement!... après avoir rempli le rôle de censeur et d'ami pour quelques incorrections qui venaient des beautés mêmes du livre; c'était la *Nouvelle Héloïse!*... Oui, c'était à Diderot que ces paroles blessantes étaient envoyées. — Il y avait bien de l'amertume dans cette conduite, pour celui qu'elle concernait!... Mais Diderot a donné de cette conduite une explication assez convenable.

Rousseau voulait rompre avec Diderot et toute la suite encyclopédique, ou plutôt il voulait rompre avec tout le monde, car son goût pour la retraite n'était pas une exagération. Il était bien comme le génie qui aime et cherche la solitude, et qui pourtant a besoin

du monde et de son bruit. Cette pensée est bien admirablement développée dans un livre que Rousseau aurait fait tel qu'il est, s'il eût vécu assez long-temps pour *voir le monde comme il est* (1) de nos jours....

Rousseau n'était pas né méchant, il était bon même. Il est né avec beaucoup de sensibilité..... On pouvait mieux, à ce que je puis croire, si je porte un jugement sur lui d'après ce qui m'a été dit par tous ceux qui l'ont connu, l'aimer et en être aimé si l'on restait loin de lui. Aussitôt qu'on se rapprochait, tous les plans de bonheur, les liens de cœur, tout

(1) *Le Monde comme il est*, roman de M. le marquis de Custine, ouvrage de la plus haute portée, écrit d'une manière ravissante comme tout ce qu'écrit l'auteur. Il vient de faire, pour la vente des Polonais, des vers sur la mort de Poniatowski, écrits sur son tombeau, qui sont chefs-d'œuvre comme beauté et facture littéraire et admirables comme pensée de l'âme, et d'une âme soupirant la douleur d'un grand peuple noblement malheureux.

C'est une belle chose!

s'écroulait, tout se brisait, il croyait qu'on était envieux et jaloux de lui. Tous ceux qui l'entouraient formaient un complot; ils étaient ses ennemis. Il était malheureux, et rendait les autres plus malheureux que lui; du moins je le crois, car il n'est rien de plus pénible que de se voir soupçonné par ceux qu'on aime..... Cette méfiance, qui faisait la base du caractère de Rousseau, fut la cause de tous les malheurs de sa vie. Il aurait eu des amis, car il en était digne; mais il n'en eut jamais, parce qu'il ne croyait pas aux amis... On n'aime pas long-temps seul, et le moyen d'aimer un homme qui vous répète chaque jour que vous le trahissez!

(1) Voici les propres paroles de Marmontel à son égard :

(1) Ici je plains Rousseau, parce que je le comprends; et que cette suceptibilité est bien souvent le partage des âmes profondément aimantes.

« Cette méfiance funeste, cette facilité « légère et si prompte, non-seulement à soup- « çonner, mais à croire de ses amis tout ce « qu'il y avait de plus noir, de plus lâche, de « plus infâme, à leur attribuer des bassesses, « des perfidies, sans autre preuve que les rê- « ves d'une imagination ardente et sombre « dont les vapeurs troublaient sa malheureuse « tête, et dont la malheureuse influence ai- « grissait et empoisonnait ses plus douces af- « fections; ce délire, enfin, d'un esprit om- « brageux, timide, effarouché par le malheur, « fut bien réellement la maladie de Rousseau « et le tourment de sa pensée. »

Cette méfiance dont parle Marmontel était le moindre de ses défauts, peut-être, ou du moins le plus excusable, parce que ses malheurs lui donnaient presque le droit de se méfier des hommes, mais c'était l'injustice avec laquelle il jetait cette méfiance. C'était

l'indifférence avec laquelle il accusait sans preuves, ou d'après des renseignemens tirés de bas lieu... par des rapports enfin !... Il brisait ainsi des liens d'affections avec une légèreté qui devenait criminelle, dès que l'ami accusé n'était pas coupable... Souvent cette folie le portait à faire une accusation infâmante contre le meilleur des hommes; ce fut ce qui lui arriva avec Hume, l'historien. Il aimait Rousseau et le lui avait prouvé... Rousseau, dans la croyance qu'il l'a trahi, le calomnie à son tour lui-même, comme chacun peut le voir dans ses œuvres! il le poursuit avec un poignard dont il l'égorge sur la simple allégation faite par lui-même, que David Hume, le plus honnête des hommes, en est devenu TOUT A COUP le plus infâme! Et joignant la raillerie à l'insulte, il s'écrie :

Premier soufflet sur la joue de mon patron!

Second soufflet sur la joue de mon patron!

Troisième soufflet sur la joue de mon patron !

Lorsque David Hume, sur la recommandation de madame de Boufflers et de madame de Luxembourg, offrit à Rousseau de le suivre en Angleterre pour y accepter de lui une retraite indépendante de l'inquisition des lois, et où son génie aventureux pourrait créer et donner des chefs-d'œuvres que la Sorbonne ne pourrait plus étouffer dès leur naissance, Rousseau accepta; mais la chose fut secrète, et ce ne fut qu'au moment de quitter la France. Un jour que David Hume était chez le baron d'Holbach, il lui dit qu'il emmenait Rousseau en Angleterre.... le baron d'Holbach ne répondit pas. Hume le regarda, et répéta ce qu'il avait dit. Le baron continua de garder le silence.... Eh! quoi, lui dit Hume, ne m'approuvez-vous pas de délivrer un si grand et si beau talent des entraves qui le retiennent ici?...

Les lettres et le monde littéraire vous auront peut-être une grande obligation, mon cher Hume, lui dit alors le baron. Mais vous, vous paierez bien cher l'honneur d'avoir délivré ce beau génie de ses chaînes.... *C'est une vipère que* vous réchauffez dans votre sein... prenez garde à sa morsure!

Le baron d'Holbach croyait en effet avoir à se plaindre de Rousseau, parce que, après l'avoir admis dans son intimité la plus grande, Rousseau trahit la sainteté de l'hospitalité, et mit dans son Émile, ainsi qu'on l'y peut voir, toute la société du baron d'Holbach, qu'il peint, ainsi que ses amis, sous les couleurs les plus odieuses. Il les accuse d'athéïsme et leur attribue des pensées qui ne furent jamais celles du baron lui-même, mais qui, l'eussent-elles été, ne devaient pas être dévoilées par sa main après avoir été connues de lui par l'habitation intime que l'hospitalité du baron lui avait

donnée.... Hume, effrayé d'abord de l'avertissement du baron d'Holbach, lui demanda quelques explications sur les torts de Rousseau, le baron les lui donna. Hume n'y vit qu'une indiscrétion, et lui-même, ayant une grande admiration pour Émile, il ne condamna pas Rousseau aussi complètement que l'aurait voulu le baron d'Holbach... Il ne vit même dans l'expression de son mécontentement que de la passion excitée par un mécompte. — Il n'en tint donc pas moins la parole donnée à Rousseau, et l'emmena avec lui en Angleterre, malgré les avis réitérés du baron d'Holbach qui les résuma par cette dernière vérité : c'est que, Rousseau s'était TOUJOURS brouillé avec TOUS CEUX qui l'avaient aimé (1), et n'avait conservé de relations qu'avec ceux qui le

(1) Quand je vois un homme n'avoir pas d'amis dont l'amitié date de son enfance, j'ai de la méfiance de lui. Mais il y a toujours du bon dans celui qui compte même une seule vieille amitié.

flattaient. Car quel est l'homme au monde qui n'a pas de flatteur ?

— Arrivé en Angleterre, Hume rend à Rousseau tous les services que son cœur excellent put lui faire juger nécessaires, — il établit Rousseau dans une retraite charmante, et le mit pour la première fois de sa vie en face d'un avenir de bonheur... Rousseau, d'abord reconnaissant, ne put que donner à Hume toutes les preuves d'un cœur dévoué et sensible... Aussi le bon David Hume écrivit-il au baron d'Holbach qu'il se trompait, que Rousseau était un excellent homme... reconnaissant surtout, répétait David. — Patience, disait le baron ! — il ne le connaît pas encore ! arrivera le jour de la déception, et le réveil sera peut-être terrible pour Hume....

Pendant long-temps néanmoins, Rousseau ne donna pas lieu de penser que le baron aurait jamais raison. Lorsque tout à coup, sans

préparation, David écrit un jour au baron d'Holbach : — Monsieur le baron, vous aviez raison, Rousseau est UN MONSTRE !...

Le baron d'Holbach, à ce que raconte Marmontel, reçut cette lettre au milieu d'un de ses fameux dîners !... Ah ! ah ! dit-il froinement, *Hume le connaît donc enfin !*

— Quelle pouvait-être la cause d'une rupture aussi prompte entre deux hommes qui paraissaient unis si étroitement ? Nous en voyons une explication dans le caractère bien connu de Rousseau, et dans sa confession à lui-même, *il prétend* (1) que Hume le perdait à Londres, tandisque ce même Hume se defendait à Paris par les lettres les plus parfaites, comme pouvaient l'être les lettres d'un homme

(1) Les gens qui ont des torts envers vous, cherchent toujours à se persuader à *eux-mêmes* que vous en avez envers eux. — Cette conduite est presque toujours celle des hommes qui ne sont pas tout-à-fait méchans et qui n'ont pas une nature assez forte pour agir, soit par eux-mêmes, *soit sans motif.*

tel que lui... être accusé mais surtout SOUPÇONNÉ par un homme qu'il avait aimé et obligé avec tout le dévoûment de son cœur, a dû paraître, à David Hume, le comble de l'ingratitude.... aussi s'écrie-t-il : ROUSSEAU EST UN MONSTRE ! aussitôt que la méfiance de Rousseau se dévoile à lui en lui montrant son ingratitude. L'ingratitude !... le vice le plus lâche et le plus vil de l'humanité.

Et cependant l'âme de Rousseau était de sa nature douce, aimante et tendre. Que de douleurs, de souffrances inconnues cet homme infortuné n'a-t-il pas dû supporter !... mais en même temps que de petitesse dans cette âme qui craignait toujours qu'on ne la voulût blesser !... Cette susceptibilité venait aussi d'un amour-propre qu'un rien irritait. C'est ainsi que les bienfaits lui étaient bientôt insupportables, et les bienfaiteurs étaient enveloppés dans le même anathème..... La reconnais-

sance si douce à ressentir, la reconnaissance si précieuse aux cœurs bien nés... Eh! bien! il ne la connaissait que pour la transformer en poison. Elle lui était importune; elle lui devenait odieuse. C'est ainsi que cette nature si malheureuse le rendait malheureux lui-même et lui faisait maudire la vie. — Je n'ai jamais aimé Rousseau ni Voltaire, mais je crois maintenant que la raison m'éclaire davantage; je crois, que je préfère encore Voltaire à Rousseau : il y a dans celui-ci une continuelle guerre avec l'espèce humaine, une perpétuelle dénégation de tout ce qui est beau et bon dans la vie; que je suis toujours mal à l'aise, lorsque je passe une heure avec Rousseau. Il ne me fait ni pleurer ni rire — il ne m'émeut jamais. — Je le trouve faux lorsqu'il parle d'amour, dont il parle en sophiste; je le trouve faux lorsqu'il parle d'amitié, dont il parle en rhéteur ; et je le trouve plus faux que tout cela,

lorsqu'il parle d'amour maternel, parce qu'il en parle en ignorant. Cet amour est profané par un père qui mettait ses enfans à l'hôpital. Voici un trait de lui.

Lorsque Rousseau habitait l'Ermitage, madame la maréchale de Luxembourg habitait, elle, le château de Montmorency qui, depuis a été abattu... Madame Rousseau, ou mademoiselle Thérèse, était alors enceinte du trois ou quatrième malheureux, que son père repoussait par la seule pensée, selon moi, qu'il ne voulait pas qu'on dît de son enfant, qu'il était laid, sot et misérable ; ce qui pouvait arriver. Madame de Luxembourg voulut mettre fin à cette indigne conduite.

Rousseau, lui dit-elle, donnez-moi l'enfant que porte votre femme. Je m'engagerai par *écrit*, entre vos mains, de lui reconnaître une pension assurée sur sa tête pour sa vie entière de SIX MILLE FRANCS!... Je le ferai élever. J'en aurai soin. Donnez-le moi!...

Rousseau se refusa non-seulement à cette demande, mais s'étant aperçu que Thérèse y prêtait l'oreille, il prit autant de précautions pour que l'enfant ne pût être remis à la maréchale, qu'il en aurait pris pour le soustraire au malheur le plus menaçant. Je tiens ce fait d'un témoin, qui alors était au château de Montmorency (1). Une pareille conduite n'a qu'un nom. Aussi, je n'ai jamais aimé et n'aimerai jamais Rousseau. Il a des vices de cœur qui, à mes yeux, compensent aussi par trop les qualités que la nature lui avait données. Je sais qu'il avait une âme née pour le bien; mais je ne puis en faveur de ce hasard lui pardonner ses torts. C'est ainsi qu'on tue, et qu'après le meurtre, l'assassin arriverait en disant : *Je ne l'ai fait que pour le bien et pour ma défense!* Il y aurait toujours *ce moi*, qui est le mobile de toutes les actions. —

(1) M. de L..... de C.....

C'est ainsi qu'avec une âme qu'on dit sensible, on afflige, et qu'on blesse pour ne pas souffrir, et que toutes les douleurs sont infligées pour en éviter une. C'est également ainsi que Rousseau envoyait ses enfans à l'hôpital pour s'éviter UN JOUR la peine de les voir sans fortune ! Non, je ne puis pardonner à cet homme son affectation de sensiblerie. — Je ne l'aime pas, je le répète, et cette impression ne peut que prendre des forces, en voyant le mal qu'il a fait non-seulement à la littérature par un goût entièrement faux, mais aux mœurs, par une morale que mon âme, trop difficile peut-être, ne peut admettre comme règle de la vie sociale.

(1) J'ai parlé de Diderot et de lui, bien qu'ils

(1) Le cardinal Maury qui, pendant les huit années qu'il a passées à Paris, venait tous les jours chez moi, et qui avait beaucoup connu Diderot, Marmontel, Rousseau et tous ceux dont je parle, Fontenelle excepté, et qui avait été présenté chez madame Geof-

ne fussent pas du salon de madame Geoffrin, parce qu'ils tiennent à cette littérature du dix-huitième siècle dont j'ai fait apparaître tous les acteurs dans cette galerie de tableaux ; les détails que j'ai donnés sur eux ; étant d'ailleurs peu connus, ne peuvent qu'intéresser.

Il me reste à parler d'un homme qui a un nom bien étrangement usurpé depuis long-temps comme littérateur distingué ; c'est encore là une de ces bulles de savon bien brillantes et bien légères, sur lesquelles on souffle et qui s'évanouissent sans laisser de traces de leur passage. Cet homme est celui qu'on appelait le Gentil Bernard... Rien ne fut jamais plus en opposition avec la *lourdeur* de son esprit et le

frin, dont il avait même un portrait donné par elle-même, m'a habituée à vivre par le souvenir, au milieu de cette société à la fois élégante et spirituelle dont la tradition n'est plus gardée aujourd'hui surtout que par ceux à qui elle fut transmise oralement par des personnes qui elles-mêmes avaient fait partie de cette société.

peu de grâces de son humeur, que ce surnom de *Gentil*. Il était froid, compassé, mettant une attention extrême à ses paroles, —affectant d'avoir une amitié exaltée pour la plus jolie femme de la cour; ne se trompant pas, et prenant madame d'Egmond, fille du maréchal de Richelieu, femme d'un grand d'Espagne, belle et à la mode, et dès long-temps l'objet de son culte. Il était là en adoration devant son idole, la louant comme la vierge des sept douleurs, et parlant de son regret de perdre un amant pendant les huit jours qu'il lui fallait pour en avoir un autre, avec la même bonhomie qu'il aurait apportée à louer la reine Marie Leczinska. Ce n'est pas qu'il ne sût parfaitement que madame d'Egmond était plus que joyeuse dans son humeur, et que cette humeur était même galante: il savait cela à merveille; mais il voulait paraître un martyr de l'affection la plus pure, tandis qu'il n'était qu'un niais.—Du reste,

toujours sur ses gardes, il avait une manière d'être qui, dans le monde, était une raison pour l'y faire aimer par la société qu'il voyait. Toujours avec les gens de cour, avec M. de Coigny, avec le maréchal de Richelieu, avec madame d'Egmond, avec madame de Brionne, il était bien avec tous. Avec les premiers, il disait en mauvais vers :

J'ai vu Coigny, Bellone et la victoire...

Et avec les autres, il ajoutait toujours en mauvais vers :

J'ai vu Daphné, je vais chanter l'amour.

Tout cela jargonnait à merveille ce *parlage* qu'on avait alors et qui contrastait d'une manière si tranchée avec la belle prose de gens qui ne sacrifiaient jamais à la flatterie, et qui alors étaient éloignés des salons dont Bernard remplissait et occupait les loisirs en lisant *l'Art d'aimer*, en remplissant des bouts-rimés et faisant des madrigaux. — Madame Geoffrin l'aimait beaucoup.

« Personne ne se plaindra de Bernard, disait-elle, il ne fait de mal à personne, celui-là! Aussi, voilà un homme qui est bien reçu partout... *on n'a jamais besoin de le défendre!* »

Ce mot caractérise ce côté de madame Geoffrin qui, malgré qu'elle fût extrêmement bonne, n'avait pas assez de courage pour lutter avec le monde et défendre un homme malheureux. Cependant elle était bonne!... C'est que la bonté n'est jamais complète!

Bernard, qu'on a surnommé *le gentil* Bernard, parce qu'il faisait des madrigaux, comme je l'ai dit plus haut, et qu'il portait le mantelet de madame d'Egmont, comme on portait il y a dix ans le schall; Bernard, qui n'était *gentil* ni par lui-même ni par ses écrits maniérés, surtout au milieu de ce bataillon sacré d'esprits vigoureux et d'hommes à têtes carrées qui taillaient de l'ouvrage à la généra-

tion à venir, faisaient peut-être du mal, mais en voulant faire du bien, et qui, du moins, avaient une intention quelconque. Il est odieux de marcher ainsi dans la vie et d'aller en aveugle devant soi, ne connaissant ni le mal ni le bien des choses, et faisant consister l'existence dans une saison passée dans un château, une autre dans une maison de campagne et l'hiver selon les invitations à dîner qu'on reçoit. C'était la vie de Bernard et de beaucoup d'autres. Non pas celle de d'Alembert, de Diderot, de Rousseau même malgré ses défauts, et encore moins de Carracioli et d'autres esprits à larges routes dans lesquelles ils pouvaient s'égarer, mais jamais se prosterner devant une idole. — Je n'ai nulle pitié pour les caractères bas et calculateurs. Le génie et même le talent fuient l'habitation de ces âmes-là, le talent lui-même n'y loge qu'en passant et

tellement à l'étroit, qu'il s'en sauve encore.

Cette façon d'être, dont je viens de parler, influe plus qu'on ne pense sur le plus ou moins de talent qu'on possède. Avec ce besoin d'un patronage d'*habitation*, c'est-à-dire pour une maison dans laquelle on est l'été à la campagne, et l'hiver à la ville, on n'a plus d'indépendance, on ne peut plus parler comme on le veut, il faut se modeler sur l'opinion du maître de la maison où l'on dîne, — ses amis sont vos amis, ses ennemis sont les vôtres, — et cela sans aimer les uns et haïr les autres !... quelle est l'âme un peu élevée qui comprendrait ainsi la vie littéraire ?... C'est pourtant l'existence que je connais à beaucoup de gens qui se donnent à la fois pour littérateurs et gens de bien, et ne sont l'un ni l'autre.

Saint-Lambert, sans être de même que Bernard, parce que sa position était différente, avait un peu de cette politesse obsé-

quieuse, résultat de son séjour habituel dans une petite cour où tous les hommes pliaient le genou devant un roi, détrôné à la vérité, mais beau-père de leur roi. — M. de Saint-Lambert, mestre-des-camps de cavalerie, et major des gardes du roi Stanislas, duc de Lorraine, était de l'Académie française. — Il était Lorrain et de Nancy même. — Ses premières productions furent toutes religieuses, sa première pièce de vers fut une ode sur l'Eucharistie! Elle fut imprimée en 1732, — et M. de Saint-Lambert est né en 1717: il avait donc quinze ans lorsqu'il composa cette ode: — Il prononça plusieurs discours à l'Académie de Nancy, ses discours étaient remplis de sagesse, froids, raisonnés, mais toujours concluans et jamais étouffés sous cette multitude d'argumens et de paradoxes dont Thomas et Rousseau lui-même firent depuis et faisaient

déjà un si grand abus. — Bientôt son esprit se fit jour au travers des nuages qui se posaient, non pas sur son intelligence, mais sur l'agrément de son esprit. Il publia des poésies légères qui pourraient être entendues avec plaisir après celles de l'abbé de Bernis, de monsieur le chevalier de Boufflers et alors de Gentil Bernard. — Monsieur de Saint-Lambert publia ensuite le poème des *Saisons*, dans lequel on trouve de charmans détails, mais qui pèche par la contexture de chaque chant, pour ainsi dire, et qui me faisait l'effet, *encore hier* où je le parcourais de nouveau pour en reprendre une idée plus précise et plus impartiale, d'une compilation de morceaux faits l'un après l'autre dans son cabinet, pour lire ces morceaux le soir dans quelques salons où long-temps d'avance on disait (1) :

(1) Ceci me rappelle une petite histoire dans laquelle je joue un rôle et que je puis ainsi avoir le droit de

Venez demain : n'y manquez pas ! M. de Saint-Lambert nous lira le poème des *Saisons* !...

raconter. — J'habitais l'Abbaye-aux-Bois et j'avais alors 44 ans. (Ceci est nécessaire à dire pour expliquer la chose.) Madame la comtesse d'Hautefeuille, femme fort spirituelle et fort agréable, était également habitante du même couvent. Elle réunissait souvent les femmes auteurs qui étaient dans l'abbaye, et nous passions chez elle des soirées fort agréables. Un jour elle avait convoqué le ban et l'arrière-ban des savantes dont au reste je n'avais pas encore l'honneur de faire partie, mes mémoires n'ayant pas encore paru à cette époque ; mais ils étaient écrits et parurent un mois après). Il y avait madame la comtesse d'Haupoult Beaufort), madame la comtesse de Brécy, auteur de *Madame de Palastro*, ouvrage rempli de beautés et qui devrait être plus connu. La maîtresse de la maison, auteur fort agréable elle-même, et quelques autres femmes dont j'ai oublié le nom. Madame Récamier y monta vers la fin de la soirée. — Il y avait devant la cheminée un monsieur que je ne connaissais pas et qu'on pressait beaucoup de dire des vers de sa composition. Il s'en défendait avec cette mollesse qui dit :

Priez-moi donc plus fort !

et ces dames de lui demander presque à genoux, une petite pièce de vers !...

Mais rien du tout, disaient ces dames... Monsieur, la première chose venue !.. une ode, ou le premier chant de

Et la maîtresse de la maison, quand elle était jeune et jolie, me disait un témoin oculaire, avait grand soin de sa toilette, pour

ce poème? *la moindre chose!...* et le monsieur se défendait toujours en reculant... heureusement qu'il était devant la cheminée, et plus heureusement encore qu'elle n'était pas mobile... Enfin il sourit et je crus qu'il consentait; il toussa, se moucha, regarda tout autour de lui avec un air charmé, et dit enfin : Mais mon Dieu! je ne me rappelle de rien du tout par cœur!...

— Improvisez, s'écrièrent ces dames!.. est-ce donc si difficile à vous!... Allons!... soyez-nous donc favorable!...

Je ne me rapelle qu'une petite niaiserie, dit le monsieur en se repliant sur lui-même d'un air modeste... C'est une pièce de vers intitulée *la Marguerite et la Rose*.

Et alors, avec une expression que je n'oublierai de ma vie, parce que cela ne s'oublie pas... Il tourna non-seulement les yeux, mais s'inclina demi-circulairement vers nous toutes au MOT ROSE, et ajouta avec un air pénétré :

J'en vois beaucoup autour de moi!...

S'il y avait eu de la malice, la chose eût été grossière et pas même spirituelle ou quoique ce fût!... mais c'était de la plus entière bonne foi!... Il était charmé d'avoir trouvé cette manière d'exorde. Or, il faut dire qu'excepté la maîtresse de la maison, j'étais la plus jeune de l'assemblée!!... Le monsieur,

que Saint-Lambert la remarquât. Ce à quoi il avait déjà bien pensé ; aussi apportait-il ce jour-là tout un texte à commenter, et le mois de mai était-il sûr de voir le jour. C'étaient des allusions aux roses, aux fleurs, une telle rage de comparaisons que Flore et sa cour n'y auraient plus rien trouvé même à glaner. — S'il lisait chez une femme âgée, l'automne était là avec ses fruits... et même l'hiver pour une grand'mère à cheveux blancs. C'était vraiment très drôle à suivre que cette façon de dire et de faire des poèmes. C'est sur celui des *Saisons* qu'il y a de madame Geoffrin, cet excellent jugement que j'ai rapporté plus haut ; mais qui trouverait bien mieux sa place en cet endroit.

dont après cela je n'ai rien à dire, parce que, je le répète, il croyait nous faire un compliment, et qu'il est d'ailleurs homme de beaucoup d'esprit, était M. Albert Monthémont, traducteur de Walter Scott. — C'était peut-être une traduction qu'il faisait là !

Saint-Lambert était un homme bon et estimé parce qu'il était estimable, malgré sa manie d'encenser le pouvoir et la richesse. — Il a fait des fables dont le mérite est bien reconnu. — Il les a mises d'abord sous le nom de Saadi — un sage persan, et tout d'abord on l'a cru. C'était bien un penseur de l'Inde! un de ces hommes qui disent adieu au monde, et dans une vie contemplative conversent avec le ciel!... Rien dans Saint-Lambert en devait faire croire à ce genre de talent, et pourtant, c'était lui qui était *ce sage, ce penseur de l'Inde*, *ce brame* aux idées profondes et aux belle pensées! — Cet ouvrage est un des meilleurs en ce genre; il est peu connu, parce que aussitôt que le mot *fable*(1) est prononcé il y a tout de suite une voix générale

(1) Il est un homme qui prouve qu'après La Fontaine, on peut non-seulement plaire mais attacher fortement et même avoir un nom mérité comme gloire littéraire, c'est M. le comte de Sabran; j'ai déjà cité

qui s'élève et prononce à son tour, le nom de LaFontaine, comme si l'on ne pouvait plus faire de comédie, parce que Molière en a fait. — Comme si Racine et Corneille nous avaient fermé la scène dramatique ! toutes ces exclusions sont autant d'entraves au génie, et encore plus au talent qui, plus timide et moins novateur, n'ose les franchir, comme le génie qui, s'élevant dans les cieux, d'un vol ra-

son talent ravissant avec une conviction que je me plais à proclamer encore. Les Fables de M. le comte de Sabran sont de telle sorte, qu'on ne pense jamais à le comparer avec le grand fabuliste. Le talent de M. de Sabran est lui, il est l'inventeur de ce genre d'apologue qui plaît et instruit à la fois. — Il y a de ses fables que j'ai entendues plus d'une fois, toujours avec un nouveau plaisir. Quelques-unes sont plus sérieuses qu'une fable ne l'est ordinairement, et jamais elles ne paraissent trop longues. Il faudrait que M. le comte de Sabran fît un recueil de ses Fables, et qu'elles fussent répandues et connues comme doit l'être un ouvrage fait pour être apprécié par tous les gens d'esprit et de goût. Ceux-là seront heureux de retrouver dans l'ouvrage de M. de Sabran, l'esprit de l'auteur, son bon goût et cette fleur de bonne compagnie dont la suavité se perd chaque jour.

pide, renverse du pied les barrières qu'on élève devant lui.

L'ouvrage de M. de Saint-Lambert est, selon moi, une excellente chose en ce genre. C'est un type particulier; chaque fable est un petit poème, un petit roman, j'oserai dire. Le style oriental y est observé ainsi que le choix d'images et des maximes qui lui est propre, l'union fréquente des idées morales et religieuses, une gravité majestueuse qui tient à la fois à la simplicité des mœurs, et à la pompe de l'imagination; deux caractères dominans chez les Orientaux. Toutes ces qualités se retrouvent dans l'ouvrage de M. de Saint-Lambert. — Il a fait là un ouvrage qui doit être considéré avec une profonde estime, par ceux dont l'âme accueille ces pensées nobles et grandes, comme leur appartenant. C'est le domaine des cœurs nobles et bons... Madame Duchâtelet qui n'avait pourtant guère

de bonté, mais qui avait bien de l'esprit et même plus que cela, madame Duchâtelet avait distingué Saint-Lambert, au point de le préférer à Voltaire qui, dans sa colère, la quittait pour toujours, et qui, deux heures après, revenait à elle, parce qu'il l'aimait, et qu'on ne peut jamais quitter ce qu'on aime (1)....

Saint-Lambert était de l'Académie française. — J'ai parlé dans cette notice du siècle de Louis XV, sous le rapport littéraire ; c'est-à-dire que j'ai parlé avec intérêt et détails des hommes de lettres de cette époque, si remarquable déjà par elle-même, par l'influence qu'elle a exercée depuis sur la France. Ses résultats sont immenses, même encore aujourd'hui.... L'influence de l'école encyclopédi-

(1) Cela est si vrai qu'on peut se séparer d'une personne aimée, mais on ne l'est que matériellement. — La pensée est toujours un bien que rien ne peut rompre.

que, en ce qu'elle a fait de mal et de bien, a été tellement immense, que nous ne pourrons jamais nier ses deux effets, il y a dans ces deux influences des résultats bien positifs. — Nous les sentons, nous les voyons même ceux-là, sans remonter aux sources.— Nous allons comme des enfans aveugles — aussi que résulte-t-il de cette façon d'agir?... Qu'en éprouvant les effets du mal, et ne sachant pas comment il fut fait, nous ne pourrons pas nous préserver d'une autre invasion de l'ennemi sur nos terres. — Et pourtant ce n'est plus comme alors, par des routes souterraines qu'il parvient dans nos âmes pour les bouleverser, c'est en s'annonçant au nom de tout ce que l'homme avait encore la pudeur de voiler à cette époque... L'impiété, le scandale surtout, le brisement des liens de famille, la sainteté du mariage, le respect de la tombe, tout cela est maintenant regardé

comme abusif, comme injure au bon sens... comme attentatoire à tout ce *qui est esprit et découvertes de bonnes choses!* — Oh! nous sommes de drôles de gens! — Que répondre à de telles stupidités?... En rire. Hélas! le moyen de rire à la vue de ce qu'il y a de plus destructif et de plus effrayantdans son résultat!... La soumission est alors une vertu impossible!

Il serait nécessaire pour l'époque encyclopédique de mettre sur la scène les hommes des deux partis... Le jugement serait plus facile à prononcer alors: j'ai déjà parlé de Rousseau à propos de Diderot. — Je n'en parlerai donc pas davantage, parce que Rousseau est trop connu et jugé, soit en bien, soit en mal, pour que mes réflexions fassent changer l'opinion de ses admirateurs comme de ses détracteurs! Voltaire est de même! que dire de lui?... Qu'il est un grand homme!

Je ne le dirai pas. — Qu'il est un génie! — Je ne le pense pas ; je ne le dirai donc pas non plus. Je suis aussi franche dans mes paroles et mes opinions littéraires que dans celles de la vie habituelle. Je regarde ensuite ce que j'écris comme un sacrement religieux .... Si je n'écris pas toujours juste peut-être sur les hommes et les choses, c'est qu'alors je me trompe, sans pour cela vouloir tromper les autres : lorsqu'on est assez heureux ou assez malheureux, pour avoir un nom littéraire auquel on s'attache comme à une bannière, alors il faut avoir une extrême circonspection dans ses paroles, non pas que je croie que mes jugemens aient une valeur à laquelle l'on doive attacher la moindre importance, mais pour être pure de mensonge et de mauvaise intention devant moi-même, et devant mon temps auquel je suis comptable de ce que je dis, et de ce que je

fais, pour qui me fait l'honneur de me le lire et de me croire. — Une femme d'esprit qui est mon ennemie, sans que je puisse seulement présumer ni deviner pourquoi, disait en parlant de mes *Mémoires sur l'empire :*

« C'est étonnant que ce soit aussi ennuyeux pour un livre qui n'est pas vrai. »

Lorsqu'on me rapporta ce mot qui pourrait être spirituel, si lui-même il était vrai, je ne voulus pas y répondre par ce qu'il aurait fallu donner de l'extension à cette parole désagréale, et je préférai y répondre seulement par le silence et l'indifférence, calme qui, je ne sais pourquoi, est toujours ce que nous appelons en français *taquinant* pour celui qui attaque. Quant à moi, la chose m'était d'autant plus facile qu'avec ma vivacité d'esprit, d'âme et de corps même, je suis la personne la plus apathique, la plus ridiculement indolente pour le passé, le présent et l'avenir de ma vie litté-

raire, non pas par misanthropie, mais parce qu'après une vie aussi agitée que la mienne, je me repose dans une paix profonde comme un homme fatigué, après une course bien longue, se coucherait sous un arbre touffu et frais qui lui donnerait de l'ombre. — Cet homme est sur une colline élevée, loin du fracas de la ville, de ses rues boueuses, de ses cohues déplaisantes, aux bruyantes joies, aux nuits étouffantes et ennuyeuses, aux amitiés factices et aux langues de vipères. — Voilà ce que je fuis, et à quoi je ne réponds pas, lorsque l'envie de me promener me quitte, et que je reviens dans cette ville, qui, après tout, a encore quelque chose de bon. Mais alors je fais comme la princesse Parizade qui se bouchait les oreilles avec du coton pour aller chercher l'oiseau qui parle, l'arbre qui chante et l'eau qui danse; quant à moi pour l'oiseau qui parle, j'ai assez du *parlage*, je

n'en veux plus. — Je me contente de ceux qui pensent; ils sont déjà assez difficiles à trouver. —L'arbre qui chante! —Je me contente encore de mademoiselle Grizi. — L'eau qui danse!... A mon âge on laisse danser, et on ne danse ni on ne fait danser. Ce n'est donc pas pour tout cela que je mets du coton dans mes oreilles (1)? — Non, certes; c'est pour mieux que cela. C'est pour mon repos. C'est une merveille après laquelle on court bien autrement qu'après un oiseau qui parle. — Malgré cela, le coton vient à tomber quelquefois! alors, malgré qu'on en ait, il faut bien entendre de ces oiseaux moqueurs qui plutôt que de parler, se cognent le bec contre les arbres, et font un chamaillis de désespérés!... Alors on écoute malgré soi, ces vieilles perruches, ces paons au vilain cri, à la voix rauque. — Enfin, à

(1) Charmant conte des Mille et une Nuits intitulé *les Sœurs jalouses.*

tout ce qu'il y a de déplaisant dans l'organe du parler, ce qui est désagréable pour des langues qui ne savent faire que cela!... Ainsi donc, je les laisse faire, ces pauvres oiseaux—ils parlent, crient, mangent et je les laisse aller pour leur propre contentement.

Au surplus, la société d'aujourd'hui est une autre étude à faire. Il ne faut pas juger l'époque où, liée avec l'esprit de la nôtre, nous ne ferons que de la mauvaise besogne...

Retournons à madame Geoffrin... Cela vaut mieux...Marmontel fut très influent sur la vie intérieure de madame Geoffrin. Il avait de l'empire sur elle, et cela m'étonne; car il avait tout ce qui lui était opposé : il était libertin, elle était vertueuse et même sévère dans ses principes. Il était rude dans ses façons, et madame Geoffrin était plus que polie ; mais on sait que les caractères se réunissent par les contraires.

En parlant de madame Geoffrin, j'ai parlé de tous ceux qui faisaient partie de sa société et Marmontel en est un des principaux personnages. Voici une aventure qui le fait connaître particulièrement ainsi que les mœurs d'alors :

Il était un jour à Auteuil à dîner chez Duclos (non pas l'historiographe), et il se proposait d'y demeurer plusieurs jours, lorsqu'un homme de la société de M. de la Poplinière lui dit qu'il est chargé de l'emmener et qu'il faut qu'à l'instant même il vienne avec lui ; Marmontel lui demande où il le mènera?

Chez mademoiselle L..... de***, actrice remarquable et l'amie du maréchal de Saxe. Elle a lu votre pièce de *Denys-le-Tyran*, et depuis elle est folle de votre talent ; elle est à Paris pour quatre ou cinq jours, et elle veut vous voir. Je me suis engagé à vous y conduire, et c'est pour aujourd'hui.

Marmontel ne connaissait pas mademoiselle

L.....; mais il la connaissait de réputation pour être la plus ravissante personne qu'il y eût alors dans ce monde de femmes dont la beauté faisait la fortune. Il se laissa donc facilement emmener de chez Duclos, et il rentra dans Paris, une heure après l'avoir quitté.

Son conducteur le mena dans un bel hôtel de la rue Saint-Dominique, au faubourg Saint-Germain; et le luxe de valets, de livrées qui s'offrit à lui le confondit. — En arrivant, on le conduisit dans un salon qui donnait sur un très beau jardin, en les priant d'attendre que *mademoiselle* eût achevé sa toilette.

Marmontel était un homme aux passions vives et fort impressionable. En voyant cette maison si élégamment ornée, cette profusion de fleurs odorantes, ces meubles parfaitement distribués, ce demi-jour qui éclairait tout cela d'une teinte voluptueuse et mystérieuse, ces parfums, cette attente elle-même : tout con-

tribua, comme il le dit lui-même, à lui causer un sentiment extraordinaire en voyant arriver mademoiselle L... Non-seulement elle était belle... mais d'une beauté qui devait frapper d'amour tout homme même insensible à la beauté. Quel effet devait-elle produire sur un homme qui ne vivait que pour lui vouer un culte de tous les instans? — Il dit lui-même qu'en voyant mademoiselle L....., il demeura stupéfait, et ne put que s'incliner en silence.

Elle avait une polonaise d'une étoffe jaune qui faisait valoir à la fois l'élégance de sa taille et la beauté de ses yeux noirs dont l'éclat velouté avait peine à se faire soutenir; dans ses cheveux d'un noir de jais, et sans poudre, ce que faisaient quelques-unes de ces demoiselles du théâtre, à l'exemple de mademoiselle Clairon Dumilâtre, étaient des jonquilles doubles naturelles qui embaumaient l'air autour d'elle. En voyant Marmontel, elle rougit, et, s'ap-

prochant de lui, elle dit d'une voix d'une douceur finie :

— Me pardonnerez-vous, M. de Marmontel, de vous avoir enlevé à une société toute charmante, pour vous faire faire un mauvais dîner avec des personnes ennuyeuses et inconnues ?

Marmontel ne put que s'incliner en silence et ne pouvait toujours parler. Mademoiselle L... était assez expérimentée pour que ce ne fût pas d'un mauvais augure. Elle sourit, présenta sa main à Marmontel, pour passer dans la salle à manger.

La plus belle argenterie, du linge, une chère exquise, des vins admirables, un service fait par les gens du maréchal de Saxe, n'étaient pas faits pour justifier les excuses de mademoiselle L... Elle le savait bien; aussi avait-elle fait voir des craintes qu'elle était sûre de ne ne pas justifier.

Le dîner fut aimable. Marmontel, bientôt convaincu qu'il plaisait, fut ce qu'il savait être chez des hommes comme le baron d'Holbach, et bien d'autres qui étaient loin de valoir mademoiselle L... Cette manière de causer, talent totalement perdu aujourd'hui, était alors le charme le plus puissant de tous les hommes qui, comme Marmontel, n'étaient quelquefois tolérés dans le monde que pour leur esprit. Il voulut plaire ce jour-là, et plut si bien qu'après dîner, sur un signe de mademoiselle L....., tout le monde se retira et ils demeurèrent seuls.

C'était le moment où elle prenait sa leçon de danse. Noverre arriva pour la lui donner. Ce fut le coup de grâce pour la raison de Marmontel, et le dernier moyen de le vaincre s'il eût eu la fantaisie de résister. Mais il n'y songeait pas, et s'abandonna sans réserve au charme qui entourait l'enchanteresse qui

était là, devant lui, avec toutes les joies, les voluptés du cœur, et l'appelait pour l'en accabler.

Lorsque Noverre fut parti, ils demeurèrent seuls de nouveau, et ce ne fut que vers minuit que Marmontel se retira.

— Qu'avez-vous à faire en ce moment à Paris, lui dit la magicienne?

— Moi? — rien autre chose que vous aimer.

— Vraiment?

— Sur mon âme.

— Eh bien! écoutez-moi. Je pars demain matin pour la Champagne, pour aller mettre des affaires en ordre.

— Vous!... comment, vous partez?

— Oui; mais écoutez-moi : Je vous précèderai; et si vous voulez vous tenir prêt dans quatre ou cinq jours, vous recevrez une lettre de moi qui vous dira ce que vous avez à faire. Le voulez-vous?

Marmontel ne put que tomber à genoux et baiser sa main en fondant en larmes; il l'aimait déjà avec délire.

Ils se séparèrent, et ce moment, dit lui-même Marmontel, fut un des plus douloureux de sa vie, et il ne connaissait cette femme que depuis quelques heures. Etrange mystère du cœur humain!

Après le départ de mademoiselle L..., Marmontel fut comme insensé. Il ne vit personne, et fut d'une telle tristesse, qu'il crut lui-même être au moment de mourir. Pendant cinq jours, la poste ne lui apportait rien; il se sentait défaillir lorsque le facteur qu'il interrogeait lui-même, ne lui répondait qu'en lui donnant une lettre timbrée de Paris ou d'une ville du midi. Enfin, le sixième jour au matin, on lui remit une lettre timbrée de Reims! Il l'ouvrit avec un battement de cœur qui lui fit mal..... Mais le contenu de cette lettre le rappela à la

vie. Mademoiselle L... lui annonçait que tout était prêt pour le recevoir.

« Faites vos adieux pour un mois, lui disait-elle. »

Un mois !... Je serai un mois auprès d'elle!

Et Marmontel, malgré sa tournure très peu leste et fringante, courut comme un trait à la poste; arrête sa place dans le courrier de Reims, revient chez lui, met ordre à ses affaires d'intérieur, et sans dire un adieu à madame Denis, à mademoiselle Clairon, ni même à madame Geoffrin, il part pour Reims, y arrive le lendemain vers le soir, prend un bidet de poste, fait cinq lieues à franc-étrier dans l'intérieur des terres, et arrive enfin pour l'heure du souper auprès de mademoiselle L..... qui l'attendait avec autant d'impatience qu'il était venu.

Il est difficile de se faire une idée de leur existence pendant un mois, dans cette retraite

solitaire, loin de tous les humains, livrés à eux-mêmes et à leur amour. Mais il faudrait surtout connaître le cœur et la tête de mademoiselle L... pour pouvoir comprendre tout le bonheur, tout le malheur qu'elle donna au pauvre Marmontel pendant cette lune de miel.

Melle L..... aimait Marmontel avec passion. Mais sa passion était folle; elle craignait de n'être pas assez aimée, et pour s'en convaincre, elle faisait les plus drôles d'essais que l'on puisse s'imaginer dans un pays chrétien!

Un jour, elle s'absente pendant plusieurs heures. Inquiet d'elle, Marmontel la cherche; ne la trouvant pas, se met à sa recherche avec une nouvelle sollicitude. Enfin, vers le soir, elle revient avec un air abattu, contrit, et lui demande de lui pardonner.

— Qu'avez-vous donc fait, lui dit-il?

Mademoiselle L... lui avoue, en baissant les yeux, que le jeune marquis de Beaufort qui

l'aimait depuis long-temps, l'avait découverte, et venait de lui demander avec instance une preuve de pitié.

— Eh bien! demanda Marmontel, pâle et froid de crainte.

— Je la lui ai accordée, poursuit-elle toujours timidement.

Marmontel s'écrie et pleure avec un tel désespoir, que mademoiselle L... fut attendrie.

— Rassure-toi, lui dit-elle. Ce n'est pas vrai, il n'est venu personne.

Et elle se met à rire aux éclats.

— Mais pourquoi cette comédie?

— Pour voir si tu m'aimais.

Je ne raconterai pas dix autres épreuves toutes aussi folles.

Mais un jour, elle parut vraiment très malheureuse, et l'était en effet. Le maréchal de Saxe, qui n'était pas accoutumé aux rivaux triomphans, lui écrivit en menaçant Marmontel de sa vengeance.

— Tu vas partir, lui dit mademoiselle L..., et à l'instant même. *Mon père* ne veut pas que tu demeures avec moi plus long-temps. Retourne à Paris; moi, je pars pour Bruxelles.

Les adieux furent déchirans, ils s'aimaient vraiment avec un amour qui était de ces passions qui, pendant leur durée, troublent la raison. Mademoiselle L... promit d'écrire tous les jours et fit faire la même promesse à Marmontel.

Pendant quelques semaines elle fut exacte à remplir sa promesse, mais insensiblement elle se relâcha, et les lettres ne vinrent que tous les quatre jours, puis tous les huit jours, enfin plus du tout.

Marmontel qui l'aimait toujours autant, fut désespéré. La fièvre le prit et il fut très malade.

Un jour, un domestique lui remet une lettre dont le timbre le fait tressailir, elle était de Bruxelles. Voici ce qu'elle contenait :

« Nos sentimens ne dépendent pas de nous, je vous ai passionnément aimé, vous le savez. Mais je ne vous aime plus d'amour; je crois, mon ami, qu'il appartient à une femme qui se respecte de parler ainsi à un homme comme vous. J'aime le chevalier de Mirabeau. Mais si vous ne me rendez pas ma parole, je ne lui serai jamais de rien. Cependant vous ne voulez pas par votre inutile obstination, faire le malheur de trois personnes?.. le mien, celui du chevalier et puis le vôtre, car vous ne serez pas heureux quand vous me ferez souffrir. Soyez donc noble et généreux, soyez ce que vous êtes et ce qui a fait que je vous ai aimé. »

A la lecture de cette étrange lettre, Marmontel tomba dans un évanouissement qui dura plusieurs heures, et dont il ne sortit que pour entrer dans un délire qui le mit au bord du tombeau en quelques semaines; une fièvre ardente enflamma son sang, et on désespéra

de lui : cependant la vie triompha. A peine fût-il en convalescence qu'il écrivit à mademoiselle L.....

« Vous êtes libre; je vous rends toute votre liberté : puissiez-vous en jouir sans remords, en apprenant qu'elle me coûte la vie. »

Cette lettre demeura sans réponse; mais, quelques semaines après, un matin, comme Marmontel était encore dans son lit, et que son domestique était absent, il entendit une voix inconnue demander si l'on pouvait lui parler : il répondit affirmativement... et vit entrer dans sa chambre un grand et beau jeune homme dont la physionomie douce et remarquablement spirituelle, le frappa d'abord. Il se souleva, car il était encore d'une faiblesse extrême, et indiquant un fauteuil de la main, il demanda à l'inconnu le sujet de sa visite.

— Je n'ose me nommer, monsieur, lui répondit-il; je crains que mon nom ne vous rende ma présence pénible...

— Ah ! s'écria Marmontel, vous êtes le chevalier de Mirabeau.

— C'est vrai.

— Et que me voulez-vous ? voulez-vous donc me tuer par votre vue? Que puis-je pour vous, si ce n'est d'augmenter votre triomphe en voyant le triste état où m'a réduit la personne que je n'ose nommer?

— Soyez juste, dit M. de Mirabeau : pourquoi accuser mademoiselle L... de votre malheur? elle vous a aimé comme elle m'aime. Peut-être cessera-t-elle aussi de m'aimer... Je n'étais pas votre ami, vous m'étiez même inconnu. Je ne suis donc pas un homme sans honneur et sans foi. Soyez équitable, et vous verrez plutôt en moi un ami qu'un ennemi.

— Ah ! votre voix me fait mal! Que puis-je à cela? Ma raison vous défend, mais mon cœur parle plus haut, et je ne puis vous regarder sans que tout mon corps frissonne !

— Mais que puis-je à cela, dit M. de Mirabeau? J'en suis malheureux; car vous êtes un de ces hommes dont on veut acquérir l'estime.

Marmontel se recueillit un moment, puis relevant sa tête et essuyant quelques larmes, il tendit enfin sa main au chevalier de Mirabeau.

— Soyons amis, lui dit-il. Je vous prouverai que je suis un homme ayant quelque force sur lui-même. Mais que voulez-vous de moi?

— D'abord je dois vous dire que L....., inquiète de votre état dont on lui a parlé, a voulu que je demandasse un congé pour venir voir par moi-même comment vous étiez; et puis je suis chargé d'une mission.

— Je comprends! elle veut ses lettres?

— Oui.

— Elle ne les aura pas!

— Pourquoi?

—Parce que mon honneur doit lui être un sûr garant contre toute inquiétude. Se méfier de celui qu'on a aimé, qu'on a pressé sur son cœur! mais c'est rougir de son choix.... Non, elle ne les aura pas.

— Cependant elle les veut, dit le chevalier en insistant, mais avec une fermeté douce.

— En veut-elle absolument? dit avec amertume Marmontel, eh bien! il faut la satisfaire.

Il sonna son domestique, passa sa robe de chambre et allant à son secrétaire, il y prit un énorme paquet de lettres qui toutes étaient numérotées; il le fit remarquer au chevalier.

— C'était ma seule consolation, lui dit-il, elle veut m'en priver, qu'il soit fait comme elle l'ordonne.

Et s'approchant de la cheminée, il jeta au feu toutes les lettres de Melle L.....

— Un honnête homme ne peut accorder plus, dit M. de Mirabeau; Melle L..... doit être satisfaite; si elle ne l'était pas, ce serait moi qu'elle offenserait.

Les deux hommes se serrèrent la main et se quittèrent, ayant l'un et l'autre acquis un ami.

Mais cette dernière aventure avait accablé Marmontel. Cette passion qu'il avait pour Melle L..... avait été la plus vive affection de sa vie. Il se sentait mourir de ce bonheur dont elle jouissait et qu'elle ne lui devait plus! Ce n'est rien encore pour qui n'est plus aimé, de ne plus l'être, mais savoir qu'un autre jouit de cette félicité sur laquelle vous pleurez, voilà ce qu'il est affreux d'éprouver, voilà la mort! Marmontel sentait alors des tortures qui le faisaient quelquefois crier en comprimant son cœur! il se sentait mourir au bruit de ces douces paroles, au souvenir de ces doux regards qui, si souvent, s'étaient de ses deux

mains reposés sur les siens et avaient fait battre son cœur. — La force humaine est bien petite à côté d'aussi grandes souffrances. — Qu'y faire? y opposer une force passive, une inertie de cœur, c'est tout ce qu'on peut demander à l'homme le plus résigné.

Un jour que Marmontel venait de s'éveiller, il entendit ouvrir doucement sa porte. Les rideaux de son lit étaient encore fermés, et lui-même était dans cette somnolence toute pénible qui suit la fièvre. On s'approcha de son lit à pas mesurés; il semblait qu'on craignit d'être entendu. Enfin, les rideaux du lit s'entr'ouvrirent, et Marmontel sentit quelqu'un l'embrasser en pleurant, et il reconnut une voix aimée!

—Que me voulez-vous? dit-il à mademoiselle L..... Voulez-vous donc jouir de votre ouvrage en me voyant mourir de douleur à vos yeux?... Non, je ne vous croyais pas autant de cruauté....

Mademoiselle L..... continuait à pleurer et embrassait toujours Marmontel... tout à coup elle se retourne, et s'adressant à un jeune homme qui la suivait :

—Regardez, monsieur, dit-elle au chevalier de Mirabeau, quel cœur je vous sacrifie!...

La vue du chevalier faillit vraiment tuer Marmontel. Il avait pu causer avec son rival et même avec une sorte de tranquillité ; mais le voir là à deux pas de lui avec la femme qu'il adorait encore, et dont la perte le faisait mourir... il y avait là-dedans, au-delà de ce qu'il pouvait supporter : — Par pitié laissez-moi, dit-il à mademoiselle L.....

— Non, dit-elle, je suis venue pour vous demander un conseil, et il faut que vous me le donniez — ne voulez-vous pas être mon frère?

Marmontel ne répondit qu'en lui serrant la main.

—Eh bien ! dit mademoiselle L....., je vais vous expliquer tout cela ; faites-moi donner à déjeuner auprès de votre lit.

Il fit apporter du café, et lorsqu'ils furent seuls, mademoiselle L..... prit laparole pour commencer le plus étrange discours.

— Vous savez, mon ami, dit-elle à Marmontel, que j'aime le chevalier et qu'il m'aime aussi de toute son âme.

Marmontel ne répondit que par un gémissement.

— Soyez donc raisonnable, dit mademoiselle L.....; j'aime le chevalier; mais sa famille s'oppose à cet amour, car pour vous parler avec franhise, il veut m'épouser.

Marmontel fit un geste d'étonnement. Vous voyez qu'il m'aime plus que vous, car cela lui paraît tout simple à lui. Mais enfin, il le veut et les grands parens ne le veulent pas. Comment faire? Vous avez de l'esprit et du

cœur, vous m'êtes attaché, c'est donc à vous que je m'adresse, pour que vous me donniez un bon conseil. —Il faut que vous comptiez bien sur moi, dit Marmontel, mais vous ne serez pas trompée dans votre attente. Cependant, je doute que mon conseil soit bien bon dans son exécution... Le mieux que vous puissiez faire, c'est d'aller en pays étranger et de vous y marier. Mais ne le tentez pas en France.

Mlle L..... et le chevalier comprirent la vérité de ce conseil. Après une conversation pleine d'intérêt des deux côtés, ils se séparèrent ; les deux amans quittèrent la France et partirent séparément pour se réunir à Avignon qui, à cette époque, était un pays libre.

Mais hélas! le résultat de cette démarche fut funeste. Les nouveaux mariés furent tranquilles pendant quelque temps. Madame de Mirabeau devint enceinte et accoucha. Dans le

moment où elle nourrissait, le septième jour de ses couches, on obtint l'extradition qu'on avait secrètement sollicitée du gouvernement papal, et l'on vint arrêter son mari jusque dans sa chambre. La douleur et l'effroi la frappèrent au cœur, et la malheureuse femme mourut dans les vingt-quatre heures.

Marmontel fut long-temps malheureux de cette catastrophe ; il pleura mademoiselle L..... avec un cœur qui avait reçu une blessure profonde — Cette passion influa sur le reste de sa vie. —Peu de temps après, il fut loger chez madame Geoffrin, et les consolations de l'amitié qu'elle savait si bien donner achevèrent ce que le temps avait commencé. — Il oublia son désespoir, mais jamais mademoiselle L.....

Telle est l'histoire assez détaillée de l'homme le plus remarquable, après d'Alembert, de la société de madame Geoffrin, et que j'ai gardé

pour clore le tableau de tous ceux qui ont marqué dans le salon de cette femme extraordinaire, qui fut fameuse sans beauté et sans supériorité, et seulement par le charme de sa bonté.

FIN DE MADAME GEOFFRIN.

UNE SOIRÉE

CHEZ

MADAME GEOFFRIN.

Scènes historiques.

PERSONNAGES.

MADAME GEOFFRIN.
MADEMOISELLE DE LESPINASSE.
MADEMOISELLE PAULINE SERVIER.
MARMONTEL.
FONTENELLE.
D'ALEMBERT.
PANARD.
SAINT-LAMBERT.
MONTICOURT.
GEORGES, valet de chambre.

UNE SOIRÉE

CHEZ

MADAME GEOFFRIN.

SCENE 1re

Le théâtre représente l'appartement de Mme. Geoffrin. Elle est assise devant une table sur laquelle sont des livres, des brochures, des papiers et une écritoire. — Elle est rêveuse. — Elle regarde à une pendule qui est près d'elle.

Cinq heures! et pas encore de nouvelles de M. de Sartines! — Il m'a cependant bien fait espérer la liberté de notre prisonnier pour aujourd'hui, 30 novembre. — Quel homme aussi que Marmontel! Il avait bien affaire d'offenser ce duc d'Aumont, en récitant partout cette sotte parodie contre lui,..... Il a eu beau protester

ensuite qu'il ne l'avait point faite... le voilà à la Bastille... et, par suite de cette aventure, son bonheur gravement compromis... car je crains bien que son mariage ne soit plus aussi certain. Et son élection à l'Académie... Ah! c'est surtout cette affaire qui m'inquiète ; nous aurons bien de la peine à l'emporter. — Il y a une si forte cabale! et si nous sommes vainqueurs, c'est que nous aurons intrigué comme les autres... Quel temps!... (*Elle se lève.*) Ayez donc des amis!... Aimez-les pour avoir des peines, des inquiétudes qui ne vous regardent pas. — Allons, voilà qui est fini. Je ne veux plus de cette vie d'agitations... Je veux suivre les leçons de madame du Deffant... Voilà une personne sage, une femme qui n'a jamais vécu que pour elle.... Je veux faire de même, — et dès aujourd'hui... (*On entend du bruit.*) Quel est ce bruit?... C'est lui!..

(*Elle remonte la scène vivement.*)

SCENE 2me.

Mme GEOFFRIN; D'ALEMBERT; GEORGES, annonçant :

Monsieur d'Alembert.

Georges sort.

MADAME GEOFFRIN,

(*redescendant la scène avec humeur.*)

Ah! ce n'est que vous.

D'ALEMBERT.

(*Il lui baise la main en souriant.*)

Oui, et fort heureusement pour celui qui serait venu à ma place.

MADAME GEOFFRIN.

Pourquoi donc cela?

D'ALEMBERT.

Parce que le baromètre me paraît au gros temps.

MADAME GEOFFRIN.

D'Alembert, pas de leçon aujourd'hui, je

vous prie... car je vous préviens que je suis moins patiente qu'à mon ordinaire... Mais vous?... je vous trouve admirable de n'être pas plus ému.

D'ALEMBERT, *étonné.*

Et d'où vient que je le serais?

MADAME GEOFFRIN.

N'est-ce pas aujourd'hui que Marmontel...

D'ALEMBERT,

(*l'interrompant vivement.*)

..... Doit sortir de la Bastille?... Oh! vous avez raison...

MADAME GEOFFRIN, *haussant les épaules.*

... J'ai toujours raison.

D'ALEMBERT.

Oh! toujours!... Mais vous avez souvent raison... seulement vous l'avez quelquefois trop tôt... Votre raison est comme ma montre (*il la tire*), elle avance sur le temps.

MADAME GEOFFRIN.

(*Sans l'écouter, regarde de nouveau à la pendule... puis à sa montre.*)

Six heures! et pas encore de nouvelles.

Entre Georges, avec une lettre.

GEORGES.

De la part de M. de Sartines.

MADAME GEOFFRIN.

Ah! nous allons enfin savoir...

(*Elle lit rapidement.*)

Vraiment! M. de Sartines est un homme charmant. Voyez ce qu'il m'écrit.

(*Elle donne la lettre à d'Alembert, qui lit tout haut.*)

« Madame, j'ai l'honneur de vous annocer que nous avons enfin réussi. Monsieur de Marmontel est libre... il sortira de la Bastille aujourd'hui même, 30 novembre; et ce soir il aura le bonheur de souper avec vous et ses amis.

« Je suis allé moi-même à Versailles pour fléchir le duc d'Aumont, dont la colère est toujours aussi vive contre Marmontel, qu'il croit l'auteur de cette malheureuse parodie de Cinna... Décidez votre ami à nommer l'auteur de cette satire, puisqu'il persiste à soutenir qu'elle n'est pas de lui... Car je crains bien que le duc d'Aumont ne le trouve pas assez puni par sa détention à la Bastille... et je ne vous cacherai pas que le roi lui-même est très irrité... Mais enfin votre ami est libre, voilà le grand point.

« Quant à moi, madame, je suis heureux que cette circonstance m'ait procuré le moyen de vous prouver mon zèle. Ma récompense est dans l'accomplissement de vos désirs. »

Comment donc! voilà un billet qui sent son homme de cour... On dirait presque que M. de Sartines en est un...

MADAME GEOFFRIN.

(*Elle sonne.*)

Entre Georges.

Georges! que Saint-Louis mette les chevaux à l'instant...

Georges sort.

Je suis d'autant plus satisfaite d'avoir réussi que j'avais failli en cette circonstance à une coutume ordinaire, qui est de ne jamais demander aux hommes en place que ce que je suis sûre d'avance d'obtenir... Je n'aime pas à céder au pouvoir.

D'ALEMBERT, *souriant.*

Voilà bien une pensée de femme!

MADAME GEOFFRIN.

Eh! comment voulez-vous que je pense. Je vous dirai comme à Fontenelle : *Je pense comme une femme, puisque je suis une femme et non pas une licorne*;

D'ALEMBERT.

Et, depuis ce jour-là, il ne vous appelle plus que sa licorne.... Mais allons, voyons.... (*Il lui prend la main dans les siennes.*) vous serez donc toujours grondeuse?

MADAME GEOFFRIN.

Eh! sans doute, je suis grondeuse.... C'est un état que je me suis fait dans le monde. Je suis grondeuse, comme les autres sont aimables... je gronde mes amis dans leur intérêt, et mes connaissances pour mon plaisir... Vous voyez bien que tout le monde doit être content.

D'ALEMBERT.

Ah! très certainement. — Et ceux qui se plaindraient auraient le caractère bien difficile.

MADAME GEOFFRIN.

Ne raillez pas!... (*Elle regarde de nouveau à sa montre.*) Et ce Fontenelle qui n'est pas encore venu. L'avez-vous vu ce matin, d'Alembert?

D'Alembert fait des calculs sur une petite carte. Il ne répond pas.

MADAME GEOFFRIN (*allant à lui.*).

D'Alembert, vous êtes insupportable ce soir!... en vérité je ne vous reconnais pas... Comment vous, qui, à cette heure-ci, êtes le plus amusant de tous; vous qui, après avoir chiffré de l'algèbre tout le jour, ressemblez le soir à un écolier échappé du collége..... vous êtes aujourd'hui aussi ennuyeux qu'un savant.

D'ALEMBERT, *repliant sa carte.*

Allons, ne vous fâchez pas. Vous savez qu'en effet cela ne m'arrive pas souvent; mais, aujourd'hui, le philosophe de Paris est soucieux... il s'occupe, en vraie *commère*, de ce qui se passe à la Chine... J'ai reçu, ce matin même, une lettre de ce pays, de mon ami le père Parennin, et cela m'occupe.

MADAME GEOFFRIN.

Allons, laissez là votre père Parennin et

votre Chine, et dites-moi si vous avez vu Fontenelle?

D'ALEMBERT.

Oui, certainement. Ce matin même à l'Académie.

MADAME GEOFFRIN.

Et que vous a-t-il dit ?

D'ALEMBERT.

Rien du tout... Ah! si fait, si fait. Il m'a chargé de vous dire qu'il irait ce soir, à six heures, chez M. de Sartines pour y prendre Marmontel qu'on y conduit de la Bastille pour vous le ramener ensuite ici lui-même.

MADAME GEOFFRIN.

Et vous ne me disiez pas cela!

(*Entre Georges.*)

GEORGES.

Le coureur du duc de Choiseul apporte cette lettre pour madame. (*Il sort.*)

D'ALEMBERT.

Ah ça! mais vous êtes comme un ministre aujourd'hui.

MADAME GEOFFRIN, *après avoir lu rapidement.*

Voici bien d'autres affaires!..... Il paraît que cette élection de Marmontel éprouvera de grandes difficultés!... voilà Thomas qu'on nous jette aux jambes à présent... Ce sont les d'Argental qui font cette brigue.

D'ALEMBERT.

Les anges de Voltaire!

MADAME GEOFFRIN.

Dites plutôt les *diables*!.. Je vous demande si Thomas peut soutenir la concurrence.

D'ALEMBERT.

Il n'acceptera pas.

MADAME GEOFFRIN.

Croyez-vous?

D'ALEMBERT.

Il est trop honnête homme!...

MADAME GEOFFRIN.

Ecoutez donc, Thomas y sera bien em-

pêché; ils l'ont empêtré de reconnaissance, de bienfaits. (*Elle rêve un moment.*) Ecoutez, d'Alembert, prenez mon carrosse— allez sur-le-champ chez mademoiselle de Lespinasse. — Elle sait ce qu'elle a à faire. Dites-lui seulement qu'il s'agit de Montcriff et du président Hainault... (*Elle répète.*) Montcriff et le président Hainault.... vous entendez bien.... Vous mettrez mon carrosse aux ordres de mademoiselle de Lespinasse, et puis vous reviendrez ensuite tous deux souper avec nous..... Est-ce que cette commission vous déplaît?

D'ALEMBERT.

Pouvez-vous le penser; je pars, et sans perdre un moment, je ramène à vos pieds les heureux que vous avez faits. (*Il regarde autour de lui*). Ah ça! qu'ai-je fait de ma carte et de mes notes sur l'écliptique?...

MADAME GEOFFRIN.

Il s'agit vraiment bien du mouvement de l'écliptique.... Allez donc!...

MADAME GEOFFRIN. (*Elle se rasseoit devant son bureau.*)

Il a beaucoup de bon, ce d'Alembert... et puis il est si aimable.... Oui.... il méritait une autre mère....

GEORGES (*Entrant.*)

Mademoiselle Servier demande si elle peut avoir l'honneur de voir madame. Elle est en bas, à la porte, dans son carrosse.

MADAME GEOFFRIN.

Pauline Servier! la fiancée de Marmontel! Mais je la croyais à la campagne.... Que peut-elle me vouloir à cette heure? n'importe. (*A Georges.*) Faites entrer. — (*Georges sort.*)

MADAME GEOFFRIN.

Elle aura su probablement que Marmontel était libre... et son père.....

SCENE IV.

Melle SERVIER, Mme GEOFFRIN.

(*Georges, annonçant!*)

Mademoiselle Servier.

MADAME GEOFFRIN, *allant à elle et lui prenant la main dans les siennes*

Eh ! quoi, Pauline c'est vous... seule, à cette heure, sans votre père !...

PAULINE.

Mon père sait que je suis ici, madame, et ma gouvernante m'a accompagnée ; mais comme j'avais à vous parler de choses intéressantes... je l'ai priée de demeurer dans le carrosse.

MADAME GEOFFRIN.

Vous avez l'air abattu... triste... ne savez-vous pas l'heureuse nouvelle?

PAULINE.

Je ne sais rien d'heureux! de quoi s'agit-il?....

MADAME GEOFFRIN.

Marmontel est libre..... Il va venir... mais puisque vous voilà de retour il faut demeurer avec nous... Je vais écrire à votre père.

(Elle va vers son bureau.)

PAULINE.

Ah ! madame, arrêtez s'il en est ainsi il faut au contraire que je vous quitte. Adieu. Je reviendrai demain ; car la chose est importante et pressée.

(*Fausse sortie.*)

MADAME GEOFFRIN, *la ramenant.*

Vous ne sortirez pas sans m'avoir instruite. Qu'y a-t-il donc ? ah ! je devine... une dispute d'amoureux... car on ne s'aime que pour se quereller, même en amitié... Allons, dites-moi cela à moi... à moi, votre seconde mère ; à moi qui ai fait ce mariage.... n'est-ce pas, mon cœur... j'ai deviné.

PAULINE.

Non, madame.

MADAME GEOFFRIN.

Comment, non !... mais cela est donc sérieux !... Allons, ouvrez-moi votre cœur... cela fait tant de bien quand on souffre.

PAULINE.

Vous savez, madame, que lorsque Marmontel fut mis à la Bastille, nous étions dans notre terre de Nangis... dès que j'en fus instruite je fus accablée !... mille idées plus tristes les unes que les autres venaient m'assaillir... Je voyais Marmontel dans un cachot... enchaîné.... enfin, je n'avais nulle raison.

MADAME GEOFFRIN.

C'est-à-dire que vous aimiez...

PAULINE.

Mon père inquiet de l'état dans lequel il me voyait, me permit d'écrire à Marmontel... J'écrivis ; ma lettre était simple, elle exprimait ce que je sentais. Je lui renouvelais l'assurance d'une affection que j'étais heureuse de pouvoir lui exprimer, aux termes où nous en étions ensemble... Je lui témoignais la part que je prenais à son malheur, l'assurant qu'il n'effrayait pas mon courage... Mon père, après

avoir pris connaissance de ma lettre, l'adressa à M. de Sartines, avec prière de nous faire parvenir la réponse.

MADAME GEOFFRIN.

Eh bien ! après.

PAULINE.

Eh bien ! madame, elle vint cette réponse. Ah ! combien alors je me repentis d'avoir écrit ! Il me serait du moins resté l'incertitude ! dans sa réponse, Marmontel, après avoir témoigné une sorte de sensibilité pour ce qu'il appelle ma généreuse amitié, ajoutait que la grande leçon qu'il recevait du malheur lui imposait la loi de ne pas associer une femme qui l'aimait au hasard d'une destinée qui se présentait à lui, exposée à des révolutions soudaines, comme devait l'être en effet la destinée d'un homme de lettres. Il ajoutait, que sa raison se serait perdue s'il avait laissé derrière lui, dans sa maison, une femme dans la douleur et l'aban-

don, sans protecteur, sans appui et pleurant son absence : de ce côté, disait-il, je ne veux donner aucune prise à l'adversité. Si je l'avais osé, j'aurais brûlé cette malheureuse lettre sans que mon père la lût... Mais ce fut impossible, jugez de sa colère ; ce refus si brusque, sans motif, sans autre raison que la craindre de souffrir. C'était presque une injustice, mon père le vit ainsi, il voulait partir pour Paris ; mais je lui fis observer que Marmontel était prisonnier, il se contenta d'écrire. Mais quelle lettre !... Maintenant tout est brisé... et dans huit jours j'épouse M. Saurin !

MADAME GEOFFRIN.

Pauvre enfant ! pauvre petite !... Mais mon cœur, il y a dans cette histoire un mystère qu'il faut connaître avant de prendre un parti, un parti comme celui-là !... Cette réponse n'est pas naturelle !...

PAULINE.

Comment alors, madame ?

MADAME GEOFFRIN.

Et quoi! est-ce donc à moi à vous le faire remarquer! cela n'est pas bien, Pauline!...

PAULINE.

Et pourtant je l'aime bien!... Dieu le sait!

MADAME GEOFFRIN.

Vous l'aimez et vous l'accusez!... Bel amour vraiment!... Que ferait de plus la haine?

PAULINE.

Oh mon amie! ne soyez pas aussi sévère pour moi... Je suis si malheureuse!...

MADAME GEOFFRIN.

Ma chère enfant, quelles sont les qualités qui vous ont attachée à Marmontel?... La noblesse de son âme, la bonté de son cœur. Sa générosité sans exemple peut-être... car elle lui fait porter les fers d'un autre... Il encourt le blâme et la haîne d'un homme puissant, il

est persécuté, malheureux, et tout cela pour ne pas trahir un secret confié à sa foi. Ma jeune amie, croyez en ma vieille expérience, il n'est qu'une âme supérieure qui puisse inspirer une telle conduite !... Eh bien ! cette âme est à vous !... Vous le savez.... oui, vous le savez, méchante fille.... Vous voyez donc bien que votre ami n'a pu vous affliger volontairement.

PAULINE.

Mais cette lettre.... cette terrible lettre !

MADAME GEOFFRIN.

Eh bien !.. cette lettre cache un mystère que je vois sans le comprendre. Mais je questionnerai Marmontel et je saurai tout... (*elle écoute.*) Ah !... c'est Marmontel et nos amis.

PAULINE (*allant vers la porte de droite et fort troublée*).

Comment sortir?... Ah ! cette porte....

MADAME GEOFFRIN *poussant Pauline vers la porte de gauche.*

Non, non... par là... dans mon cabinet de toilette... Je cours vous y rejoindre.

(*Pauline sort.*)

SCENE V.

Madame GEOFFRIN, FONTENELLE, MARMONTEL, PANARD.

FONTENELLE.

Enfin il nous est rendu!... je vous le ramène, et le voilà de nouveau avec ses amis!...

MARMONTEL. (*accourant et baisant les mains de madame Geoffrin.*)

Enfin je vous revois! ma généreuse amie!...

MADAME GEOFFRIN (*émue, mais se contenant.*)

Je suis bien aise de vous revoir, Marmontel..

Je suis bien aise de vous revoir mon ami !...

FONTENELLE.

Est-ce que vous ne lui trouvez pas le teint aussi vermeil que s'il sortait d'une abbaye de Bernardins !... Ma foi vive la Bastille !... c'est une fort bonne condition que celle de pensionnaire du roi... Qu'en dis-tu, bonhomme Panard ?...

PANARD.

Je suis de ton avis, sans avoir pourtant le désir de savoir à quel point cette condition-là est bonne.

MARMONTEL.

Ah ! ne le croyez pas. J'ai été bien malheureux pendant le peu de jours que j'ai passés dans les sombres murailles de la Bastille. La Bastille !... ce nom seul glace le cœur.

MADAME GEOFFRIN.

Puisqu'il en est ainsi, j'espère, Marmontel, que cette aventure vous guérira de la manie de

faire des vers !... et de méchans vers encore; car ceux de la satire sont mauvais, oh ! très mauvais !... il faut que je vous le dise, Marmontel.

MARMONTEL *souriant.*

Je vous les abandonne... ils ne sont pas de moi...

MADAME GEOFFRIN.

Réellement ?

MARMONTEL *mettant la main sur sa poitrine.*

Sur l'honneur ?

FONTENELLE.

Ma chère amie, croyez-le : il vient de nous donner la preuve la plus authentique que la satire n'est pas de lui.

MADAME GEOFFRIN.

Comment cela ?

FONTENELLE

Il ne s'est pas fâché lorsque vous lui avez dit que les vers étaient mauvais.

Tous rient.

Ah ! ah ! ah !...

PANARD.

Pardieu! j'aurais dû le deviner sur cette pensée-là; moi, qui me fâche toujours lorsque l'on me dit que je fais de méchans vers !...

MADAME GEOFFRIN.

Tout cela ne dit pas qu'il n'en fera plus.

FONTENELLE.

Est-ce que vous allez le recevoir férule en main, après une si longue absence? Allons, chère Licorne, soyez douce et bonne pour ce soir... seulement pour ce soir.

PANARD.

Oui, et puis ensuite, si vous voulez le gronder...grondez-le... là, bien fort, pour avoir été assez sot, assez niais, assez infatué pour se laisser mettre en cage à la place d'un autre, un original assez mal appris pour souffrir qu'on aille à sa place en prison... que diable! on ne laisse prendre sa place à personne, pas plus en prison qu'à table... et si j'étais de toi, Marmontel,

je lui demanderais raison de cette belle célébrité dont il se décharge sur toi... En vérité, notre ami, je te le répète, tu n'es qu'un niais si tu laisses passer ainsi cette affaire... si c'était moi... (*Il fait mine de porter une botte, les autres rient.*)

FONTENELLE.

Ah ! ah ! ah ! la bonne folie !.. Et pourquoi diable veux-tu le faire battre ?... pour qu'il attrappe un coup d'épée ?... Il a déjà payé l'amende, puisqu'il sort de prison... Etre battu serait trop fort aussi... Toute réflexion faite, ne te bats pas Marmontel !... Ah ! ah !... fais-moi ce plaisir-là !...

Mme GEOFFRIN.

Vous devriez être des gens sages, et vous n'êtes tous que des fous, mais j'ai quelques ordres à donner... vous permettez...

(*En passant près de Marmontel elle lui dit à demi-voix.*)

Marmontel j'ai vu quelqu'un à qui vous avez fait du mal... J'aime à croire que vous le réparerez...

(*Elle sort.*)

Fontenelle, Panard, Marmontel. Marmontel est près du bureau de madame Geoffrin, et paraît rêver. Fontenelle, s'asseoit dans le grand fauteuil à la Voltaire, et se met à son aise comme le maître du logis.

PANARD.

C'est une bien bonne femme que madame Geoffrin ! (*Il regarde sa culotte de velours noir*) elle est amie des arts!... (*Il passe sa main sur son habit*), bon habit bien chaud!... bonne culotte de velours. Oui ! oh décidément... C'est une excellente femme!...

MARMONTEL (*à part*).

Qu'a-t-elle voulu dire ?... C'est sans doute de Pauline qu'elle voulait parler... Oh mon dieu !...

FONTENELLE (*comme continuant*).

Oui!... c'est une excellente femme! un bon jugement!... Quelque fois même supérieure, mais trop de vivacité, trop d'exigence pour la perfection du bonheur de ses amis. Elle leur en veut trop d'être malheureux... Cela l'impatiente, tout en les plaignant et les servant même... Et puis sa manie de donner des leçons!... elle m'en donne à moi-même!...

MARMONTEL (*souriant*).

Que vous ne suivez pas!

FONTENELLE.

Oh! cela est vrai!

MARMONTEL.

Panard, comment se porte Galet?

PANARD (*tragi-comiquement*).

Ah! mon ami! il est mort!...

FONTENELLE.

Allons donc! Galet est mort!...

PANARD.

Hélas oui!...

MARMONTEL *lui prenant la main.*

Allons, de la philosophie!

PANARD.

Ah! mon ami!... un homme avec qui je passais ma vie... un homme, qui, jamais n'a bu un flacon de vin sans moi... même du mauvais!... toujours ensemble!... à la promenade, au spectacle! au cabaret, ah!...

FONTENELLE.

Allons, ne pleure donc pas comme cela?

PANARD (*toujours d'un ton pleureur*).

Il est mort au Temple!.. tu sais? ce que nous appelions *le Temple des Mémoires*. Je suis allé pleurer sur sa tombe! Eh! quelle tombe!... Ah! mon ami, (*à Fontenelle et à Marmontel alternativement*). Comme ils me l'ont enterré!

FONTENELLE.

Comment donc?

PANARD.

Imagine-toi, qu'ils ont été me le mettre

sous une gouttière!... lui Galet!... lui qui depuis l'âge de raison n'avait pas bu un verre d'eau !...

FONTENELLE.

Ma foi!.. c'est un vrai méfait...

SCENE VI.

Mademoiselle de LESPINASSE, SAINT-LAMBERT, les précédens.

GEORGES *annonçant.*

Mademoiselle de Lespinasse. Monsieur de Saint-Lambert.

MARMONTEL (*allant à Mlle de Lespinasse*).

Eh quoi! c'est vous!

MADEMOISELLE DE LESPINASSE.

Vraiment oui, c'est moi.... Je viens quelques momens plutôt pour vous dire toute ma joie de vous savoir parmi nous.

SAINT-LAMBERT.

Et moi j'ai demandé la permission d'accompagner mademoiselle, pour joindre mes félicitations aux siennes... Marmontel, vous avez des amis... de ces amis qui méritent une place à part dans le cœur... Mais celui qui a su se les attacher ainsi ne peut être qu'un homme de mérite.

MARMONTEL.

Je suis digne de leur affection, car je sens tout le bonheur qu'elle me donne.

FONTENELLE (*avec humeur dans son fauteuil, parce qu'on ne s'occupe pas de lui*).

Quelles nouvelles avez-vous recueillies ce soir ?...

SAINT-LAMBERT.

Mais aucune .... si ce n'est l'arrivée d'une cantatrice de Naples, dont le talent est, dit-on, admirable.

MARMONTEL.

Voilà une grande joie pour d'Alembert.

SAINT-LAMBERT.

J'ai dîné chez M. le duc de Choiseul, qui sera, je crois, son zélé protecteur..... On dit qu'elle est fort jolie !...

MADEMOISELLE DE LESPINASSE, *souriant.*

Et..... cela embellit la voix.

SAINT-LAMBERT.

Madame la duchesse de Grammont, dînait chez son frère avec madame la comtesse d'Egmont et la jolie marquise de Duras..... Toutes ces dames ont parlé de vous avec un intérêt, Marmontel, dont vous devez être fier comme auteur et comme homme du monde. La comtesse de Brione, qui vint après dîner, a fait les reproches les plus vifs à M. le duc de Choiseul, sur sa sévérité envers vous ; heureusement pour lui, car l'attaque était vive, que le duc d'Aumont est arrivé. Alors toute la colère de vos belles protectrices, s'est tournée contre lui. La com-

tesse d'Egmont lui a récité le commencement de la malheureuse parodie de Cinna, cette satire que vous avez faite. Ma foi, je vous en fais mon compliment, c'est fort joli..... c'est charmant.

MARMONTEL.

Je ne reçois pas ce compliment... Ces vers ne sont pas de moi!...

SAINT-LAMBERT.

Vraiment!... Eh bien! j'en suis fâché pour vous!... Quant au duc d'Aumont, il peut bien en être blessé, car tout Paris les sait par cœur...

FONTENELLE.

Oui! voilà ce que c'est que la persécution!... Personne n'aurait songé à cette plate production; il y a plus... Je parie que ceux qui savent si bien cette fameuse satire, ne savent pas même du tout les beaux vers de Corneille sur lesquels la parodie est faite!...

Si l'auteur, ou celui qu'on dit l'être, n'avait pas eté à la Bastille, s'il n'avait pas été *victime* enfin!.... oh! mon Dieu! la satire aurait été un enfant mort-né.... Car c'est mauvais enfin. (*Se tournant vers Marmontel.*) Je vous en demande pardon, Marmontel, mais c'est mauvais... Au surplus vous ne vous en fâchez pas, c'est convenu! Ainsi donc, les vers sont mauvais... Et pourtant, *tout Paris* les sait par cœur!... Ainsi va le monde!...

MADEMOISELLE DE LESPINASSE.

(*allant à lui*).

Est-ce donc que notre amie vous a délégué ses pouvoirs pour gronder Fontenelle.

FONTENELLE.

En tous cas, je ne les exercerais pas sur vous... aimable et bonne. Mais je souffre!.... ma goutte.... le temps..... l'hiver... et puis la vieillesse!....

MADEMOISELLE DE LESPINASSE.

Qu'importe l'âge, quand l'esprit n'en a pas!...

SAINT-LAMBERT.

Ah! vous avez raison! Mais pour penser ainsi, il faut une âme, un cœur!... Il faut aimer avec ce feu sacré qui est la vie elle-même. — Il faut être Vous enfin!... ou quelqu'un qui vous ressemble...

MADEMOISELLE DE LESPINASSE.

(*Elle baisse les yeux, et se tourne vers Marmontel.*)

Et l'Académie!

MARMONTEL.

J'ai fait mes visites avant d'entrer à la Bastille, et depuis, messieurs de l'Académie ne peuvent m'en vouloir de n'avoir pas continué.....

SAINT-LAMBERT.

Avez-vous vu Monteriff? Il est fort en colère contre vous.

MARMONTE

Montcriff! Je vous assure que j'ignore complètement ce qu'il peut avoir contre moi?

FONTENELLE.

N'as-tu pas cité une chanson de lui, dans ta poétique?

MARMONTEL.

Oui, sans doute!

SAINT-LAMBERT.

Mais vous n'en avez cité que deux couplets?

MARMONTEL.

C'est encore vrai!

MADEMOISELLE DE LESPINASSE.

Eh bien! mon ami, voilà votre crime. Il fallait citer toute la chanson.

MARMONTEL.

Mais elle était mauvaise!

PANARD.

C'est égal; de quoi t'avises-tu, toi, homme

d'esprit, d'apprendre à un méchant auteur qu'il ne sait pas faire de vers?... Aussi, ne te donne-t-il pas sa voix..... Je dirai comme madame Geoffrin ; cela t'apprendra à faire des livres.

SAINT-LAMBERT.

Il faut voir Monteriffet l'apaiser. (*A mademoiselle de Lespinasse.*) Mademoiselle, un mot de votre bouche, comme vous savez les dire, lorsqu'ils vous soumettent les cœurs... ramènera Monteriff à Marmontel. (*Il lui parle bas.*) Venez.

MADEMOISELLE DE LESPINASSE.

— Vous avez raison..... Madame Geoffrin est occupée.... Fontenelle, vous lui direz que je vais travailler pour notre ami, ainsi que nous en sommes convenus.

(*Elle sort avec Saint-Lambert.*)

SCÈNE VIII.

FONTENELLE, PANARD, MARMONTEL.

MARMONTEL.

Quelle femme charmante!...

PANARD.

Esprit et bonté!... et puis un charme!...

FONTENELLE.

Où donc est d'Alembert?... Comment il laisse ainsi son *soir bien-aimé*, avec le jeune et beau Saint-Lambert..... D'Alembert imite Voltaire... Ah! ah! ah!

TOUS TROIS.

Ah! ah! ah! ah!

PANARD.

Ah ça, et le souper?... (*Bas à Marmontel.*) Marmontel, dis à madame Geoffrin que tu n'as pas dîné avant de sortir de la Bastille; elle aura pitié de toi plutôt que de moi.

MARMONTEL.

Sois tranquille.

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENS, MADAME GEOFFRIN.

MADAME GEOFFRIN.

Messieurs, j'en agis avec vous sans façon ; il y a long-temps que je n'ai vu Marmontel, et j'ai besoin de causer avec lui... Voulez-vous nous laisser seuls un moment?... Fontenelle, conduisez Panard dans ma bibliothèque ; vous y trouverez du feu et les nouveautés de la semaine.

FONTENELLE (*bas à madame Geoffrin en passant près d'elle*).

Ne le grondez pas trop... Il m'a tout conté... Il est bien malheureux.

(*Il sort.*)

SCÈNE X.

MADAME GEOFFRIN, MARMONTEL.

MADAME GEOFFRIN.

(*Elle regarde Marmontel tristement.*)

Marmontel, j'ai vu Pauline !...

MARMONTEL.

Ah! madame! vous me dites cela d'un ton de reproche, qui m'annonce de la sévérité de votre part... et Dieu sait pourtant !...

MADAME GEOFFRIN.

Que vous avez fait bien du mal à un cœur qui vous aime plus que tout au monde... Dieu qui voit tout en effet, peut seul juger de la profondeur de la blessure que vous lui avez faite.... moi, je n'en ai pu juger que par les larmes de la pauvre enfant... Si c'est là ce que vous avez cherché..... Si dans votre orgueil d'homme, vous avez voulu savoir ce qu'une

âme de femme peut éprouver de souffrances par l'amour... vous devez-être content...

MARMONTEL, *indigné.*

Madame!

(*il va pour sortir, puis il revient.*)

Ah! mon amie, comment pouvez-vous me juger ainsi!

MADAME GEOFFRIN.

Que voulez-vous? Vous ne parlez qu'en manière d'oracle, — vous n'agissez qu'avec mystère. — J'aime la droiture, moi, vous le savez. — Parlez franchement...

MARMONTEL.

Hélas! cette triste vérité sera bientôt connue de tout Paris... Le duc d'Aumont ne se trouve pas assez vengé par ma captivité... et le roi me retire le privilège du Mercure... C'est pour moi une question de vie et de mort, vous le savez!

MADAME GEOFFRIN, *étonnée.*

Est-il possible !

MARMONTEL.

Il n'est que trop vrai. — Je venais de recevoir cette terrible nouvelle, lorsque la lettre de Pauline me parvint. — Que pouvais-je faire? — l'appeler auprès de moi lorsque la persécution d'un homme puissant me frappait? que la pauvreté, la proscription rendaient ma vie effrayante dans l'avenir. Cette conduite eût été celle d'un malhonnête homme, et je ne le suis pas. — Songez, madame, que Pauline est riche... maîtresse du bien de sa mère, — et que je suis ruiné !...

MADAME GEOFFRIN, *d'une voix émue.*

Marmontel, vous êtes un honnête homme, mon ami.

MARMONTEL.

Je n'ai fait que mon devoir... Ah ! qu'il fut cruel à remplir lorsque je parlai d'un ton qui

devait faire croire à Pauline que je ne l'aimais plus ! Mais c'était le seul moyen de tout arrêter. Car Pauline, généreuse et sensible, aurait voulu me faire accepter ce que ma délicatesse d'homme privé et mon indépendance d'homme de lettres me défendent d'accepter... Elle a souffert, dites-vous ?... Ah ! j'ai bien souffert aussi !

MADAME GEOFFRIN.

Mais n'est-il aucun moyen de réparer...

MARMONTEL.

Aucun. Madame de Ponpadour elle-même n'a pu réussir... Le roi a déjà donné l'ordre à M. de Saint-Florentin d'expédier le privilège à M. l'abbé Barthélemy... Mais laissons cela. — Parlons de Pauline... Elle a donc eu bien du chagrain ?

MADAME GEOFFRIN.

Oh ! oui...

MARMONTEL.

(Allant au bureau.)

Eh bien ! il faut accomplir le sacrifice...

MADAME GEOFFRIN.

Que faites-vous ?

MARMONTEL.

Mon devoir...

MADAME GEOFFRIN.

Mais encore?

MARMOMTEL.

Je vais tout lui apprendre.

MADAME GEOFFRIN.

Voulez-vous donc avancer l'heure d'une nouvelle douleur pour elle ?

MARMONTEL.

Il le faut.

SCENE XIe.

MADAME GEOFFRIN.

(*Allant vers la porte de sa chambre et ramenant Pauline.*)

Eh bien! dites-le lui donc à elle-même.

MARMONTEL.

(*Jetant là sa plume et courant à Pauline.*)

Pauline!...

MADAME GEOFFRIN.

Oui, c'est Pauline elle-même, qui vient vous offrir son cœur et sa main... quant à sa fortune, elle n'en parle pas. — Eh bien! enfant me faudra-t-il toujours parler pour vous?

PAULINE.

Ah! madame, il sait bien ce que mon cœur peut lui dire! Il a pu être douloureusement blessé... — bien malheureux! mais offensé, jamais.

MARMONTEL

Je crois rêver!... Pauline ici!... près de moi!... Oh oui! c'est vous... bien vous. — Oh! ne me quittez plus.

PAULINE.

(*Souriant doucement.*)

L'ai-je jamais voulu?

MADAME GEOFFRIN.

Ah çà! mes enfans, vous voilà raccommodés. Ne vous brouillez plus.... Voyez comme cela fait du mal! — Maintenant, il faut que Pauline retourne chez son père... qu'elle lui raconte tout cela... ou plutôt.., attendez : je vais écrire à monsieur Servier pour qu'il vienne, ainsi que Pauline, souper ce soir avec nous.

(*Elle se met à son bureau.*)

MARMONTEL.

(*Il redescend la scène avec Pauline.*)

Pauline! mon amie! comment n'avez-vous

pas traduit en paroles d'amour celles qui vous ont causé tant de larmes.

PAULINE.

Je devais ne plus vous revoir... voilà ce qui d'abord m'avait frappée... et quand on souffre... on ne pense plus !

MADAME GEOFFRIN.

Tenez, mon cœur, donnez cette lettre à votre père ; racontez-lui *tout*, et revenez avec lui.

Pauline s'incline, madame Geoffrin la baise sur le front ; puis elle se retourne vers Marmontel en lui souriant et lui présente sa main qu'il baise.

PAULINE.

Adieu.... Au revoir et à bientôt, j'espère.

MARMONTEL.

Adieu!... Oui à bientôt !

Pauline sort.

SCÈNE XII.

MADAME GEOFFRIN, MARMONTEL.

MARMONTEL.

Que je suis heureux !...

MADAME GEOFFRIN.

Vous ne luttez donc plus.

MARMONTEL.

Ah ! je n'en ai plus le courage... ou plutôt je n'en ai pas la volonté.

MADAME GEOFFRIN.

Et vous prenez le bon parti !... C'est ma morale à moi... J'évite tout ce qui m'agite, mais laissons cela !... Parlons de vous... Laissez agir vos amis... le privilège vous sera rendu.

MARMONTEL.

Ah ! je vous crois.... Un cœur content est si facile à persuader...

SCÈNE XIII

LES PRÉCÉDENS, FONTENELLE, ensuite PANARD. (*Il doit toujours être gai, mais non pas sémillant.*)

FONTENELLE.

Avez-vous fini vos confidences ?

MARMONTEL (*à demi-voix allant à lui.*)

Tout va bien, mon ami... J'ai revu Pauline!... J'ai cédé!...

FONTENELLE.

Et bien ! vous avez fait.

PANARD (*arrivant.*)

Quand soupons-nous donc !...

FONTENELLE.

Mais en effet!...

MADAME GROFFRIN.

Y pensez-vous !... Il n'est que 9 heures!... (*Entre Georges, il remet une lettre à madame Geoffrin.*)

GEORGES.

Un étranger arrivant de Naples, apporte cette lettre pour madame.

MADAME GEOFFRIN.

Ah! c'est de l'abbé Galiani!... Il me recommande le comte della Galina!... Faites entrer!...

GEORGES (*annonçant*).

Son excellence le comte della Galina.

SCÈNE XIII.

LE COMTE (*encore tourné vers le valet de chambre, et achevant de lui dire ses qualités*)...(1).

Gentluomo della real Camerà di suâ maesta il rè delle due Sicilie, pezzo d'âsino!.. (*Apercevant madame Geoffrin*) Ah! excellenza! miperdona ma.

MADAME GEOFFRIN.

Je remercierai l'abbé Galiani, monsieur

(1) ...Gentilhomme de la chambre royale de sa majesté le roi des Deux Siciles... Imbécille!.. Ah! Excellence! je lui demande pardon!... mais....

le comte, de m'avoir procuré le plaisir de faire votre connaissance. Je tâcherai de contribuer à vous faire trouver Paris assez agréable pour vous donner le goût de vous y fixer.

PANARD (*à Marmontel à demi-voix.*)

Voilà notre amie aussi aimable pour ce polichinelle-là, que pour le comte de Creutz (1).

MARMONTEL.

Ce sont peut-être les mêmes paroles, mais non pas le même accent....

LE COMTE DELLA GALINA.

Excellenza... Certénément... Che je souis très hounouré di avvere l'honour (2) déssere in presenza di una donna di si gran merto... Sara per mè somopiacere... Scusate mi madama... ma zé ne sais pas lou francè.

(1) Ambassadeur de Suède, et l'homme le plus aimable de Paris.

(2) ....D'être en présence d'une dame d'un mérite aussi grand! C'est pour moi un grand plaisir... excusez-moi madame, etc., etc.

PANARD, *à Fontenelle et à Marmontel.*

Où donc cette poupée de Galiani a-t-il pêché cet original-là ?.....

FONTENELLE.

Parmi les *Buratini* de Naples ?

LE COMTE, (*tirant un livre magnifiquement relié de sa poche, et s'apprêtant à réciter un discours en se présentant à madame Geoffrin; mais avant, il regarde autour de lui comme pour trouver quelqu'un, et se dit à lui-même en avançant deux pas vers la rampe.*)

(1) Dov'è dunque il cavalier servente di questa casa?... Sarà forse questo Giovinnetto Garbato?... Senon é dipiù.... però la signora non mi pare una *donetta*...

PANARD.

C'est décidément une des Buratini de Naples!...

LE COMTE (*allant à madame Geoffrin, et*

(1) ....Où donc est le cavalier servant? C'est peut-être ce beau jeune homme?... Si peut-être il n'est même plus!...Cependant la dame ne me paraît pas une mineure.

faisant signe à Marmontel, de venir prendre son livre.

Nobil donna ! (*il tousse*) nell'eccesso del piacère di trovarmi in presenza d'una donna talmente dotta che mi fa... che mi fa... fa...

MADAME GEOFFRIN, (*qui déjà s'est impatienté de la longueur du discours interrompt vivement le comte.*)

Monsieur !. arrêtez, je vous prie... C'est peut-être fort beau ce que vous me dites là, mais je n'y comprends rien.

MARMONTEL.

Monsieur le comte prend la liberté de vous dédier une grammaire italienne et française, madame... comme à la femme la plus noble, la plus savante, et celle dont le suffrage lui est le plus précieux.

LE COMTE.

Eh ! bravo ! bravo ! cospetto .... Ma mi pare che il Giovinetteo è nato nella stradadi To-

ledo .... Il a compris celà tout dé souite.... Madama....

MARMONTEL, (*le tirant par l'habit.*)

Finissez... assez, assez...

LE COMTE, (*tirant la basque de son habit des mains de Marmontel.*)

Mi lascia fare... Mi lascia fare (*il reprend*) nobil donna... Nel'eccesso delpiacère.

MADAME GEOFFRIN, (*avec humeur.*)

Eh monsieur, finissez je vous prie .... C'est se moquer... Eh quoi, à moi tout cela ?... Vous vous trompez... écoutez, (*elle se raproche de lui, et posant sa main sur son bras, elle ajoute* : je ne suis pas noble... Je suis encore moins savante... mon suffrage n'est rien, et je ne sais pas l'italien...

LE COMTE.

Ma... madama.

MADAME GEOFFRIN (*vivement.*)

Eh monsieur. — Je ne sais pas même l'orthographe.

LE COMTE (*à part.*)

Questa signora che sià, o non sia una gran donna... per certo è (*se touchant le front*) un poco... mata.

SCENE XV.

LES PRÉCEDENS, MONTICOURT.

MONTICOURT (*à la cantonnade.*)

Où est-il? où est-il?...

PANARD.

Ah voilà, Monticourt... Il s'annonce toujours de loin.

MONTICOURT, (*il salue, en entrant madame Geoffrin, et court à Marmontel qu'il embrasse.*)

Eh! le voilà .... Bonsoir, Marmontel..bien. bien cela mon ami. Mais j'espère que toi ou tes amis, nous couperons les oreilles à ce faiseur de satire qui n'a que le courage d'insul-

ter sans avoir celui de mettre son nom au bout de sa méchante production.... Si tu es occupé des affaires de ton mariage... de l'Académie... Je m'en charge moi.... (*en se tournant vers madame Geoffrin, il se trouve face à face avec le comte della Galina, qui le regarde d'un air étonné. Monticourt le toise de la tête aux pieds, et finit par lui rire au nez... Il se tourne vers Fontenelle et Panard.*

— Quelle est donc cette nouvelle figure Nous ne sommes pas en carnaval.

PANARD.

Il faut que je fasse une chanson sur ce visage-là!....

MADAME GEOFFRIN, *aux quatre hommes, à demi-voix.*

Voulez-vous que je l'invite à souper?

TOUS.

Oh! oui, oui!...

MADAME GEOFFRIN.

Mais à condition que vous serez sages!..... pas de folies!.....

MONTICOURT.

Nous vous le promettons!

LE COMTE, *pendant cette partie de la scène, regarde les tableaux qui sont au-dessus des portes.*

Che scuoala è questa?

Che quadro dispiacevole!... Oh!... che posso dire!... Euh!... (*se tournant vers madame Geoffrin.*) Madama!... Credete che questo tableau è originale?... è una Cattiva coupie!... è una coupie del Andrea del Sarto!... Quest'altro!... (*il se tourne vers une autre porte.*)

MADAME GEOFFRIN.

Oh! monsieur, cela m'est fort égal, ces tableaux peuvent être mauvais, tant qu'il leur plaira; je n'ai pas l'amour-propre de m'y connaître le moins du monde.....

MONTICOURT.

Mais je vous trouve bien froids, ici, sur l'article de l'Académie !..... tandis que tout Paris est partagé en deux camps.

MADAME GEOFFRIN.

Seyons-nous. (*Elle les invite, de la main, à s'asseoir.*)

MONTICOURT.

Oui ! le conseil dans le camp d'Agramant...

FONTENELLE.

Et qui sera le roi Sobrin ?

MADAME GEOFFRIN.

Vous !...

MONTICOURT, *déclamant d'un ton emphatique.*

Que chacun se retire et que nul n'entre ici.
Vous *Panard*, demeurez ; vous *Marmontel* aussi.

MARMONTEL (*se levant vivement*).

Pour Dieu ! Monticourt, trêve de plaisanterie ! Comment, c'est toi qui me fais entendre pour salut, dès ma sortie, les premiers vers de cette malheureuse parodie !...

MONTICOURT.

Aime-tu mieux les derniers?

MARMONTEL (*se rasseoit*).

Je ne pensais plus, qu'avec Monticourt, il faut ne rien dire, si nous ne voulons pas avoir toute la parodie.....

MONTICOURT.

Dis donc la satire?

MARMONTEL.

Satire ou parodie, fais-moi le plaisir de n'en plus parler. Elle m'a fait assez de mal!... et je ne saurais dire quel est le plus atteint, par elle, de moi ou du duc d'Aumont.

(1) MONTICOURT (*déclamant à Marmontel*).

Vous ne savez que dire? Ah! c'est en dire assez!
Vous en dites toujours plus que vous ne pensez.

PANARD.

A sa subtilité, *tu* sais que rien n'échappe.

Encore!... Oh! la maudite satire!!! Fontenelle!... à mon secours!...

(1) Ces vers sont en effet ceux de la satire qui fit mettre Marmontel à la Bastille à la place de Cary.

FONTENELLE (*toujours dans son fauteuil*).

Je ne sais que vous dire ! et crois en attendant
Que le plus sûr parti serait le plus prudent.

MADAME GEOFFRIN.

Allons, allons... voilà qui *est bien*... (1) *c'est fort bien*... Mais laissons ce pauvre Marmontel, et parlons de son élection à l'Académie.

PANARD.

Oui ; demandons-lui s'il a fait sa paix avec le président.

MARMONTEL.

Quel président ?

PANARD.

Belle question ? Eh ! pardieu, le président !...

MARMONTEL

Il est donc comme la duchesse de Don Quichotte, ce président... il n'a pas de nom.

MADAME GEOFFRIN.

Le président Hainaut. Cela va tout seul.

(1) Mot habituel de madame Geoffrin quand elle voulait ramener à l'ordre chez elle.

MARMONTEL.

Eh! grand Dieu! que lui ai-je fait?...

MONTICOURT.

Tu as cité une chanson de lui!

MARMONTEL.

Allons! encore une chanson!...

MADAME GEOFFRIN.

De qui la tenez-vous, cette chanson?

MARMONTEL.

De Géliotte.

MADAME GEOFFRIN.

Eh bien! puisqu'il faut vous le dire, Géliotte ne vous l'a pas donnée telle qu'elle est; il y a un *O* que vous avez retranché.

MARMONTEL.

Comment, un O!...

MADAME GEOFFRIN.

Et oui, monsieur, lorsqu'on cite, il faut citer juste : le président ne vous a pas prié de parler de sa chanson.

MARMONTEL.

Mais je l'ai fait avec éloge...

LE COMTE, (*tirant Marmontel par l'habit*).

Excellenza!... mi pare che vous avez bisogno d'un Amico per la battaglia. Vi prego di scegliermi, che... per il colpodi secondo..... l'altro di me non si trova..... perchè voyez-vous..... poi abbiamo la spadina.... (*il tire un grand stilet.*)

TOUS, *riant.*

Ah! ah! ah!...

MARMONTEL (*remerciant par un salut*).

Il n'y a rien de sérieux, monsieur le comte...

PANARD.

Rien de sérieux! Comment l'entends-tu? Querelle de gens de lettres!... querelles à mort, quand l'un des deux ennuie le public et que l'autre l'amuse.

MADAME GEOFFRIN.

Pour tout arranger, Marmontel, rendez son *O* au président..... et convenez que vous avez eu tort.

MARMONTEL.

Je lui rendrai son *O*... mais je ne conviendrai pas que j'ai tort... Ce serait dire, moi-même, que je suis un sot.

PANARD.

Est-ce que tu ne l'es jamais?... une fois de plus ou de moins, qu'est-ce que cela fait?...

MONTICOURT.

Allons du courage. Cela ne fait pas plus de mal qu'autre chose, de convenir qu'on a tort... quand on a raison.

MADAME GEOFFRIN.

Il faut, cependant, que vous soyez élu, Marmontel... Il faut succéder à Marivaux !... Marivaux, dont l'esprit charmant ne murmurera pas de se voir remplacé par vous, au

fauteuil académique..... Les quarante ne peuvent pas vous exclure cette fois..... si l'Académie faisait une telle faute, elle serait blâmée par tous les gens supérieurs de l'époque.

PANARD.

Elle n'osera.

MONTICOURT.

L'Académie! oh! elle ose tout en ce genre.

MADAME GEOFFRIN.

Au moins, Marmontel, promettez-moi de ne plus faire de livres !

FONTENELLE.

Ah ça! mais, c'est une idée fixe... Comment? vous voulez qu'il soit de l'Académie, et vous ne voulez pas qu'il fasse de livres! Il est vrai qu'aujourd'hui, il n'est pas nécessaire de faire des livres pour se présenter à l'Academie : un vaudeville... une brochure... un bouquet à Chloris et voilà qui est dit.

LE COMTE.

On m'a dit, en arrivant à Pars, que c'étaiti *positivamente* come alla nostra academia degli *adormentati* di Genova, e de i discordanti di Venezia, e chenon era bisogno che de una cosa sola !

MONTICOURT (*se tournant vers le comte et le regardant comiquement*).

Et quelle est cette *cosa sola* ?...

LE COMTE.

Des visites.

MADAME GEOFFRIN.

Eh mais !... c'est absolument comme à Paris.

PANARD.

Ah ça ! il est donc décidé que nous ne souperons pas aujourd'hui ?

MADAME GEOFFRIN.

J'attends mademoiselle de Lespinasse et Pauline.

MONTICOURT.

Les voici avec Saint-Lambert et d'Alembert. (*Entrent, mademoiselle de Lespinace, Saint-Lambert, Pauline et d'Alembert.*)

MADEMOISELLE DE LESPINASSE.

J'arrive bien tard... Je vous en demande pardon, madame, mais j'exécutais vos ordres, et je travaillais pour notre ami. Maintenant tout va bien, et je n'apporte que d'heureuses nouvelles... Mais il en est une qui doit être annoncée à Marmontel par une bouche qui la lui rende plus agréable encore.

PAULINE (*à mesure qu'elle parle, sa voix doit s'altèrer par l'émotion.*)

Monsieur de Marmontel, Cury est mort, et avant de mourir, il a déclaré qu'il était l'auteur de la satire contre le duc d'Aumont... (*Marmontel lève les mains et les yeux au ciel.*)

MADAME GEOFFRIN.

Le misérable !

MONTICOURT.

Cela ne m'étonne pas de lui.

PANARD.

Il était si laid !

MADAME GEOFFRIN.

Si méchant !

FONTENELLE.

Pardieu ! Cela devait être. Pouvait-il sortir autre chose d'une vilaine tête comme la sienne?... Sa figure était à la fois satirique... et... (*souriant*) *satyresque*. Il me faisait peur, à moi qui ne suis pas timide... quand je le trouvais au coin de son feu, travaillant, ayant ses jambes torses goutteuses emmaillottées, et griffonnant de méchans vers de sa main rouge et crochue !... Comment avez-vous appris sa mort, Pauline ?...

PAULINE.

Par M. de Saint-Lambert.

SAINT-LAMBERT.

J'étais chez la comtesse de Séran, lorsque sa mère, madame Filleul, vint le lui annon-

cer : elle voulait vous l'écrire, Marmontel ; mais je me suis chargé de vous apporter cette joie !...

PANARD.

Et moi qui voulais le faire battre avec Marmontel !... Dis-donc, Monticourt, vois-tu Cury (1) se battant à l'épée ?... ah! ah! ah!...

PAULINE, *à madame Geoffrin.*

Mon père va venir lui-même vous porter sa réponse, madame (*se tournant vers Marmontel*) ; mais en attendant, monsieur, il m'a chargé de vous assurer de toute son estime pour vous.

MADAME GEOFFRIN.

Mais l'Académie!

MADEMOISELLE DE LESPINASSE.

Elle fait un geste pour engager madame Geoffrin à prendre patience.

Il y a encore une autre nouvelle, que M. le duc de Choiseuil m'a chargé de vous appren-

(1) Il était boiteux et bossu.

dre, Marmontel... mais c'est encore Pauline qui voudra bien me suppléer... Mon cœur, donnez à Marmontel, ce que le duc de Choiseuil, nous a chargées de lui remettre.

PAULINE.

Souriant et remettant à Marmontel un paquet scellé aux armes de France.

J'espère qu'à cette lettre-ci, vous ne ferez pas un accueil sévère?.....

MARMONTEL.

(Ouvrant le paquet.)

Que vois-je? Un brevet! Celui d'une pension de trois mille livres sur le journal du Mercure!... *(se tournant vers Pauline)*. Et c'est vous qui me l'apprenez!... *(A madame Geoffrin et à mademoiselle de Lespinasse)* Mes généreuses amies, que ne vous dois-je pas!...

MADAME GEOFFRIN.

Mais l'Académie!... L'Académie!....

Nous y voici. Aussitôt qne j'eus reçu votre billet, je fis, comme vous me le demandiez, prier le président Hainault, de vouloir bien passer chez moi. Il vint aussitôt. comme il a vraiment de l'esprit ; il comprit qu'il se donnerait un ridicule, dont jamais il ne se débarrasserait. Car chez nous, toutes bonnes gens que nous sommes, le ridicule frappe à mort..... ou laisse une cicatrice qui se voit toujours. Le président comprit tout cela ; non-seulement, il me promit l'oubli du passé, mais il m'offrit, de lui-même, de me conduire chez M. de Montcriff, qui était bien autrement irrité contre notre pauvre ami... Mais je crois qu'aujourd'hui, mon cœur m'avait donné de l'esprit ; car après une légère discussion, le président est redevenu parfaitement aimable ; et m'a promis, non-seulement sa voix, mais celle de ces amis... Je l'ai pris au

mot... et nous sommes partis tous trois pour faire *des visites* pour Marmontel... L'étonnement qu'inspirait la vue de notre intimité, m'a beaucoup amusée!... Mais enfin tout s'est heureusement terminé!... L'élection de Marmontel est assurée!... Et demain, mon ami, demain, sera le jour de votre triomphe!... Maintenant, prenez la main de d'Alembert et serrez-la cordialement.

D'ALEMBERT.

Eh bien! n'allez-vous pas me mettre en scène aussi, moi?...

MARMONTEL.

Mais encore!

MADEMOISELLE DE LESPINASSE.

Vous savez tous que d'Alembert était brouillé depuis dix ans avec Duclos!..... eh bien! il s'est raccommodé aujourd'hui avec lui!... et savez-vous pourquoi? Pour assurer la voix de Duclos à Marmontel. Ce bon d'A-

lembert !... *(Elle lui tend la main.) (A Marmontel d'une voix émue)* Marmontel, vous avez de bons amis.

MADAME GEOFFRIN.

D'Alembert, cette action-là est digne de vous aussi ; elle ne m'étonne pas !...

MARMONTEL.

Mes amis! Mes bons amis !.....

PANARD.

Ah! pas d'attendrissement! J'aime que le bonheur soit joyeux, moi!... Rions et chantons, puisque nous sommescontens. — Ah ça! maintenant, nous allonssouper j'espère ?...

MONTICOURT.

Oui certes! et nous demanderons du vin de champagne à madame Geoffrin, pour célébrer la nomination de Marmontel et chanter en cœur : vive l'Académie !...

MADAME GEOFFRIN.

Je le veux bien... Allons, voilà qui termine

notre soirée, d'une manière aussi douce que brillante. Et je puis dire aussi que je triomphe; car le bonheur de mes amis, c'est le mien.

FIN.

Ce livre [illegible] que tous ceux
qui sont seuls sous le rien
Style sont tout au plus bien
[illegible] au jugement